

L'EQUERRE

ROCKS MODERNES

N°7 - 25 F

CINÉMA

Du dérisoire cool
à la violence
stylisée :

TEXAS/KUNG-FU

MUSIQUE

La victoire
en chantant :
BOBY LAPOINTE
RITA-MITSOUKO
O.T.H. etc. ...

PROVINCE/PARIS

MODE

Le chic de
Chico

PARIS/MOTOWN

DAVID BYRNE
Dans True Stories

M 1571 - 7 - 25,00 F



3791571025000 00070

Photo W/B



HEROS

*Le Portrait de
Dorian Gray*

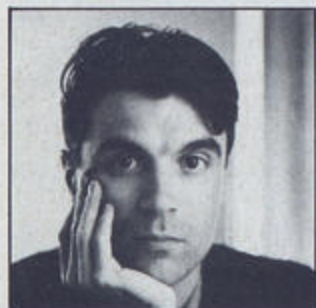
DAVID BOWIE

Un héros, une légende intemporelle, un crooner, une voix reconnaissable entre mille et, finalement, un nouvel album. Pendaïson d'une crémaillère rock'n'roll avec les vieux copains du lycée (Peter Frampton de retour avec les mêmes bouclettes blondes que dans les années 70). Un cri d'amour et d'angoisse *Never Let Me Down* (ne me laissez jamais tomber) lancé à ses fans qui l'avaient injustement oublié dans ses essais cinématographiques de ces années passées (*Absolut Beginners*, *Labyrinth*) il a enfin compris qu'en 1987 les héros sont taillés dans le rock. O.C.

L'EQUERRE



M.C. TEE
page 23



DAVID
page 24



CATHERINE & FRED
page 28



CHICO
page 38

SOMMAIRE

2 - 3 - 4 - 5 - 6 - 7 - 8 - 9 - 10 - 11 - INSTANTS

musique, livres,

12 - 13 - 14 - 15 - CHOCS

Damned, Legendary Pink Dots

16 - 17 - 18 - 19 - 20 - 21 - 22 - 23 - MOTEURS

Bobby Womack, Manu Dibango, Jeremy Keer, Ted Milton, Graziella de Michele, Paul Simon, Samy Birnbach, Mantronix

24 - 25 - 26 - 27 - RAFALE I

True Stories : Un film, une interview, une analyse par Olivier Cachin et Pierre Perrone

28 - 29 - 30 - 31 - 34 - 35 - RAFALE II

Le goût du cirque, la Révolte et l'Ombre : trois styles musicaux français et l'outsider : Bobby Lapointe.

32 - 33 - 48 - DELIRE

Le cinéma qui bouge : Action sans grisaille

36 - 37 - CULTURE

Apogée, le grand roman express d'Yves Adrien

38 - 39 - 40 - 41 - LOOK & STYLE

Le plus jeune des funksters Tamla / Motown dans ses atours parisiens

42 - 43 - MUSIQUES CHRONIQUES

Les rythmes du jour

44 - 45 - COURRIER

Tranches de vie plus ou moins saignantes

46 - 47 - AGENDA

Ça s'est passé au Bataclan

Ce numéro comprend un encart de 4 pages numéroté I - II - III - IV destiné aux abonnés.

La situation est simple : il n'y a pas de chaîne musicale et les émissions "rock" à la TV., malgré le rétablissement de Décibels, sont réduites ou fractionnées. Comme les télévisions et les radios sont considérées par les maisons de disque comme primordiales au point de vue promotion, celles-ci tablent sur les émissions de variété pour faire connaître leurs artistes. Dans le meilleur des cas il s'agit d'une pop française que L'EQUERRE est la première à défendre. Malheureusement, d'autres sortes de musique sont complètement évincées de ces médias. Il ne leur reste donc d'autre voie que de les ignorer et de tourner au maximum avec les galères que cela représente. Le cas, si brillant soit-il, des Bérus, n'est pas si représentatif, rien ne pouvant équivaloir (soit disant) à vingt cinq millions de téléspectateurs. La presse écrite, et c'est son honneur, peut pallier les carences des pouvoirs médiatiques en place. L'EQUERRE espère, grâce à ses lecteurs de plus en plus nombreux, pouvoir jouer un rôle d'information et de promotion d'une certaine sorte de musique et de style de vie qui sont, inexpliquablement, les apanages de quelques privilégiés. Il est trop simple de déclarer marginale une culture qui risquerait de se retourner contre vous. L'EQUERRE prend ce risque... avec plaisir.

L'EQUERRE-ROCKS MODERNES est éditée par l'Association GLORIA, 1, rue de Messine 75008 PARIS. 43.59.03.02. Directeur : Philippe Djanoumoff. Rédaction : Yves Adrien, Olivier Cachin, Fabrice Carette, Robin Desbois, Ed Makossa, Dominique Perolles, Pierre Peronne (de Londres), Patrick Rognant, Madé Taounza. Illustrations et Photos : Michel Amet, Denis Darzacq, Michel Fiquet, Claude Gassian, Antoine Giacomoni, Nick Knight, Xavier Martin, Eric Monblanc, Pierre Siffert. Photographie : Cardot s.a.r.l. Coulommiers. Imprimé par Istra à Strasbourg. Copyright L'EQUERRE tous droits réservés. La rédaction n'est pas responsable des articles ou des photos non demandés. Dépôt légal à parution. Commission paritaire N°67561 I.S.S.N. 0223-310 X. Diffusion N.M.L.P. Inspection des ventes S.I.P. DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : PHILIPPE DJANOUMOFF.

INSTANTS MUSIQUA



DESSINS CARLOTTA

Par : Pierre Perrone (à Londres) et : Olivier Cachin, Fabrice Carette, Robin Desbois, Philippe Djanoumoff, Dominique Péroles, Patrick Rognant.



THE BODINES : Michael Ryan (chant), Paul Brotherton (guitare), Tim Burwood (basse) et John Rowland (batterie) avaient toujours plus ou moins senti que leur groupe, The Bodines, n'appartenait pas vraiment à la clique de Creation Record. Et pourtant le label indépendant britannique avait publié 3 simples -- *Paradise*, *Heard it all* et *Thérèse* -- qui furent autant de minuscules perles perdues dans les profondeurs de l'océan des "indies". Mais, comme le dit Michael, "on en avait ras le bol de leurs blousons de cuir et de leurs sautes d'humeur". C'est alors que Magnet, une maison de disques britannique qui démarra avec le glitter d'Alvin Stardust -- avant de découvrir The Darts, Bad Manners, Chris Rea & Kissing the Pink -- décide d'offrir aux quatre musiciens un contrat si lucratif que les Bodines n'hésitèrent pas à démolir les bureaux du PDG. Un clin d'œil du côté des Sex Pistols, mais qu'à cela ne tienne, Magnet les a gardé sous son aile protectrice et leur a donné leur propre label que s'intitule tout simplement "POP" même si la parution d'une version remixée de *Thérèse* semble indiquer que The Bodines sont prêts à jouer le jeu et à faire les concessions nécessaires à leur attirer un public plus conséquent. Originaires de Glossop, une petite ville du Nord de l'Angleterre située entre Sheffield et Manchester, ils viennent de tourner avec New Order au Canada mais l'élan admirable de leur musique rappelle en fait bien plus certains groupes de Liverpool (voir Julian Cope, Echo & the Bunnymen) ainsi qu'Orange Juice et les autres groupes écossais qui assurèrent la transition de Postcard à Creation. Ils sont également des fans de Star Trek et ont composé une ode à l'acteur qui interprète le rôle du Capitaine Kirk. P.P. (photo : STEVE SPELLER)



POP WILL EAT ITSELF, comme leur nom l'indique, ne se prennent pas au sérieux et n'hésitent pas à reprendre *Missile SE II* de Sigue-Sigue Spoutnik pour leur prochain single. Originaires de Birmingham ils sont l'ultime émergence de cette nouvelle scène punk, la noisy pop, qui souffle sur les "pays noirs" un vent de créativité et d'énergie jamais vu depuis 1977. P.W.I.I., véritables petits virtuoses depuis leur premier single *The Poppies say GRRR*, font table rase de tous les artifices en mixant tous gimmicks et tendances avancées du punk : fin des sixties, garage, trash, psychédélique, new wave pionnière et noisy pop. Sur scène, c'est un groupe instable qui se cherche à travers tous les archétypes rock qu'ils explorent, dissèquent et manipulent avec une indéniable fraîcheur et une énergie juvénile, évitant de ce fait la monotonie et la répétition inhérente à ce genre de noisy punk. Chercheurs, ils n'ont pas choisi un style propre comme les Mary/Chain mais prévoient un album 20 titres pour Septembre. Avec une dégaîne de trash-punk seventies et une manie loufoque de reprendre leurs contemporains (la "cover" sauvage du *Like An Angel* des Mighty Lemon Drops), ils possèdent le talent qui les place au dessus du lot. Ajoutons à leur palmarès *My Bloody Valentine* et trois singles fulgurants : dont *Poppiecock* (maxi 10 titres (!), et l'improbable *Sweet Sweet Pie* chez le label Chapter 22 qui nous a déjà révélé Balaam & The Angels et The Mission. P.R. (photo D.R. de G. à Dr: Adam/guit, Clint/chant, Graham/batt et au dessus, Richard/bass).



THROWING MUSES viennent de la très européenne Boston. Les véritables combos de filles se font rares. citons encore Frightwig et les sublimes Pandoras, de la côte ouest. Ces muses, classées dès leur premier disque *América Stand Up*, parmi les meilleurs groupes par la presse anglaise qui se spécialise dans l'enthousiasme pour les groupes peu évidents genre Talulah Gosh, ont un style millésimé new wave pionnière, approximative et tribale. On croirait entendre les prédécesseurs confondus : Slits, Lora Logic, Martha & The Muffins ou Raincoats mais avec cette énergie brouillonne où tout le monde semble partir dans une direction différente ou jouer chacun dans son coin comme les américains savent si bien le faire. Les textes sont assez étonnants de fraîcheur et de spontanéité, mélange de vécu et de poésie parlée, surprenant de la part d'un label (4 AD) aux productions sulfureuses et alambiquées. Sans doute une cure de jouvence avec ces muses aussi talentueuses que peu disciplinées. P.R. (photo Andrew Catlin)



The Teardrop Explodes nous avaient enchantés avec *Treason* et *Bouncing Babies* publiés en 1980 sur Zoo Records, un label indépendant de Liverpool sur lequel on retrouvait également Echo & The Bunnymen. Après quelques hits et des changements constants de personnel, les Teardrops se séparèrent et **Julian Cope** décida de se lancer dans une carrière solo avec deux albums - *World Shut Your Mouth* et *Fried*. Depuis 2 ans plus rien et l'on en était à se demander s'il y avait du vrai dans *Julian Cope Is Dead*, la composition enregistrée par Bill Drummond, l'ex-manager du chanteur. Pas du tout. *Saint Julian* son nouveau 30 cm, a récemment placé dans les charts britanniques un *World Shut Your Mouth*, rageur ainsi qu'une ode à la mystérieuse *Trampolène*. Avec cet album Cope nous offre un son bien plus direct que par le passé même si un titre comme *Eve's Volcano* conserve cette tendance à la béatitude, "les yeux grands ouverts" qui caractérise le chanteur. P.P. (photo Peter Ashworth)

LES DOUBLES ALBUMS DE CURE ET DE PRINCE, dernières sorties du mois d'avril pourraient servir d'illustration à l'axiome: **TOUS LES EXTREMES FINISSENT PAR SE REJOINDRE**. Tous deux visent le statut de chef d'œuvre absolu en exacerbant les tendances qu'ils portaient en eux depuis toujours. Dans les deux cas, un goût pour le romantisme introverti s'impose à l'auditeur, désarçonné par une telle avalanche de sentiments. Robert Smith passe la majeure partie des dix-huit morceaux de *Kiss Me, Kiss Me, Kiss Me* à dégringoler le long du précipice de ses noirs démons intérieurs. Prince, lui, s'intronise novateur officiel et dévoile son "Signé Des Temps" qui, à l'en croire seront minimalistes et expérimentaux. Seize pièces artistiques brisent la continuité et l'uniformité de la musique, toutes tendances confondues. Deux trajectoires fulgurantes vers les sommets, deux émanations de la noirceur: celle de l'âme et celle de la peau, le monde du spleen existentiel et celui de la sueur "dance music" se retrouvent soudain face à face. O.C.
P.S.: Autres combats de titans en perspective: Pet Shop Boys contre New Order...



DAVID BOWIE est revenu. Le teint rosé, les cheveux longs et (un peu trop) blonds, les dents (trop) longues et (trop) blanches, les creepers rouges (!) c'était le White Thin Duke version rock. Après sa collaboration avec Nile Rogers, grâce auquel il avait réussi *Let's Dance* qui reste un chef d'œuvre, Bowie, fasciné par Iggy Pop, revient au rock'n'roll. "J'avais envie de retourner au son de la guitare" déclare-t-il et, de fait, il est accompagné de Peter Frampton, virtuose connu. Le rock c'est *Le portrait de Dorian Gray* de Bowie, la drogue qui le maintient en vie et Iggy Pop est le tableau. Iggy, le plus grand punk-rockeur de notre temps. A noter, dans le nouvel album de Bowie *Bang Bang*, une chanson d'Iggy; a noter aussi que sans Bowie peut-être plus d'Iggy depuis longtemps... Ph.D. (Photo X)

LE RETOUR DE DECIBELS. L'émission musicale la plus importante pour la nouvelle musique française et étrangère revient. Produite par Alain Guelaff et Dune, présentée par Jean-Lou Janneir, Décibels, toujours sur F.R.3, nous fera respirer: en effet, cette émission est la seule qui, par principe, mène le combat pour ce qu'on appelle les "petits groupes"... et il n'est jamais inutile de préciser que les petits d'aujourd'hui seront les grands de demain: voir Les Rita-Mitsouko, Daho, etc. Il y en a que les difficultés attirent, félicitons Décibels pour sa résurrection appuyée par la presse et le courant d'opinion qui a soutenu l'émission de F.R.3 Rennes. (Sur F.R.3 les mercredis de 14h. à 14h30, les jeudis soirs après le journal pour 45 mn tous les 15 jours et, en projet: 10 mn hebdo-flash/junior tous les mercredis.) R.D.



JIVA

■ MATADOR 45 T et MAXI

Xmal

DEUTSCHLAND

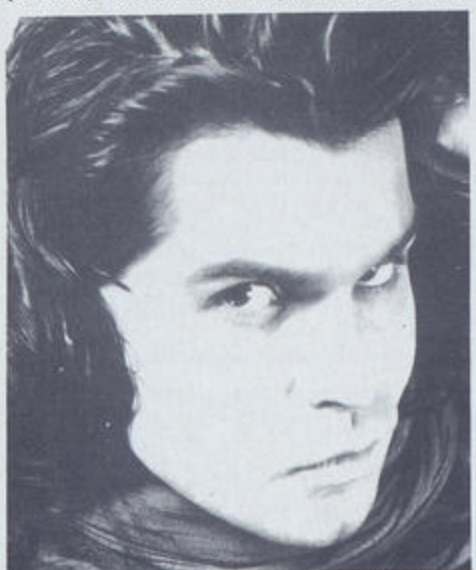
L'I.R.A., L'ITALIE ET LA FRANCE

POLITIQUEMENT, chacun connaît l'I.R.A., mouvement de libération de la verte Irlande soumise à la botte thatcherienne. Ces initiatives brûlantes sont aussi celles du label florentin le plus accroché à la modernité. Originaire de Florence, qui n'est pas uniquement une ville-musée, Immortal Record Alliance (I.R.A.) a été fondé en octobre 84 par Claude Guyot et Anne-Marie Parocel et, soucieux d'équilibre, par Alberto Pirelli et Piero Pelù, ce dernier chanteur et leader de Litfiba, un des groupes-phares de la péninsule. En un an, l'I.R.A. est devenu le label N°1 de l'Italie, regroupant, sous sa signature, les groupes les plus représentatifs d'un pays qui s'ouvre au rock et aux influences musicales avec l'enthousiasme, l'énergie, la faculté d'adaptation dignes de ce pays d'artistes; et du même coup, Litfiba est devenu groupe N°1. Fervents chantants et leader de Litfiba, à vocation européenne, les dirigeants de l'I.R.A., travaillent en s'malah avec, pour le management les représentants de chaque groupe du label. Ce management peut prendre des formes militantes (Ira veut dire colère) comme ce concert, baptisé *Musique Contre Le Silence*, et organisé par Litfiba et le label avec d'autres groupes italiens, à Palerme, dans le cadre de la lutte contre la Mafia. Il était temps que l'I.R.A. franchisse les Alpes avec Euro-Création, organisme encourageant les initiatives artistiques et culturelles entre les pays du Marché Commun, et c'est la jeune maison de distribution Madrigal (à qui nous devons les premiers Tuxedomoon, Minimal Compact, Tanit, Fra Lippo Lippi ou, plus récemment, les excellents Cyclope), qu'ils ont choisi pour être leur base française. Premières parutions : le nouvel album de Litfiba (voir chronique ci-contre) et une compilation Via Italia regroupant les groupes du label et donnant aux lecteurs de L'EQUERRE l'occasion d'un jeu-concours musical (voir plus bas). Hip, hip, hip... I.R.A.

LE PRINCE GITAN, Piero Pelù, chanteur et leader de Litfiba vit en dehors de Florence, à la campagne car il n'aime la ville que la nuit, quand les rues sont calmes et que les bourgeois sont couchés "alors, on peut les réveiller avec des hurlements !" Sa maison est une "casa colonica" : sorte de grande ferme ancienne qu'il partage avec le facteur du pays, une poétesse allemande nommée Kokoshka et sa fiancée (à lui) Rosita. La région est habitée par de nombreux artistes : écrivains, peintres etc, de même que les alentours de Sienne où Tarkowski a tourné son film *Nostalgie*, selon Piero, un très grand film. D'ailleurs, il affectionne les expressionnistes, le noir et blanc (*Boudou Sauvage des Eaux*) et surtout, ce film de Tony Gatlif : *Le Prince*, sur les gitans. Il cite, parmi ses livres préférés *Rhapsodie Gitane*, de Blaise Cendrars, ce qui laisse à penser que, sous ses origines sardes, coule le sang gitan. Il parle du *ruvido*, mot signifiant la rudesse et qu'il aime : il déclare l'apport du *ruvido*, comme partie intégrante de sa musique comme de toute musique populaire et ajoute

La naissance d'un label est toujours bon signe. D'Italie nous arrivent des sons et des rythmes nouveaux. Vol au dessus de quelques groupes et d'une forte personnalité de la scène italienne. Jeu-concours.

que le peuple a ses problèmes : guerre, pauvreté, froid ou chaleur et que les premiers à souffrir sont toujours les pauvres; que la Nature et l'Amour sont les éléments les plus directs de nos vies et que c'est ce qu'il s'efforce de refléter dans sa musique et ses paroles. (Photo de Piero Pelù par Cesare Dagliana).



LITFIBA 17 RE I.R.A. / Madrigal. Ces florentins ne démentent pas la réputation de leur cité, mélange de raffinement précieux, de religiosité ténébreuse, de complots inquiétants et dont l'architecture insensée occasionne nombre de troubles mentaux à ses inconditionnels. L'ombre des Borgia, famille sanglante et romanesque, plane sur Litfiba : ce groupe appartient à une mouvance sauvage et électrique et ce nouvel album 17 RE sonne bien comme l'héritage d'une ville empoisonnée. A l'origine pourtant, ils sont disciples du son anglais : leur premier maxi *La Guerra / La Luna* les a consacré tout de suite meilleur groupe italien. Ils se sont cependant très vite dégagé de cet état d'infériorité qu'ont tous les continentaux par rapport aux anglo-saxons et cela grâce à leur âme profondément latine. Le fait qu'ils chantent en italien ne les limite pas grâce à leur chanteur Piero Pelù, véritable bête de scène autant

que personnalité charismatique qui transcende leur musique par son lyrisme exhubérant. Litfiba a exhumé ses racines italiennes en rendant hommage à ses prédécesseurs, pionniers du rock continental, comme Le Orme dont ils ont adapté la manie des arrangements baroques, bavards et précieux tout en faisant de larges emprunts à la musique populaire et à la chanson réaliste. 17 RE représente l'album de la maturité, conceptuel et qui évite (c'est rare) l'ennui et les pièges de l'hermétisme. La barrière linguistique est ici un faible barrage tant Piero Pelù et sa ténébreuse aura font passer le courant, florentin à plaisir. Décidément, ces italiens sont moins portés sur la latinité dansante que prévu : 17 RE a cette majestueuse et dramatique prestance d'un certain rock anglais millésimé seventies et que les italiens affectionnent d'où leur culte encore récent pour Van Der Graaf Generator ou Peter Hammill dont l'ombre tourmentée plane avec celle des Borgia sur cet album. P.R.

Tournée française du 30.05 au 15.06.

VIA ITALIA *Strade Del Rock* I.R.A. / Madrigal. Les "voies du rock" sur cette compilation sont un arc-en-ciel des tendances musicales du label I.R.A. allant d'une reprise d'Edith Piaf à l'underground le plus obscur. Tous les titres sont inédits en France et le dépaysement offert par cette noire galette magique emporte l'auditeur de la chambre d'hôtel des *Amants d'un jour* chanté par Andy Sex Gang (ex-Children) rebaptisé Arco Valley aux délicates mélodies minimalistes des Violet Eves et de leur chanteuse Nicoletta (non, ce n'est pas celle que vous pensez ! Voir L'EQUERRE n° 4) en passant par le rock bien carré des City Kids, du Havre, un des groupes français de ce label (où l'on trouve aussi Carte de Séjour, I.R.A. ayant l'intention de ne pas se limiter aux groupes italiens). La compilation rassemble également Moda, produit par Mick Ronson (ex-guitariste de Bowie), dans une ambiance un peu piano-bar retro (*Addio a Te*) et Avion Travel qui, avec *Jingles* nous offre un be-bop digne des meilleurs Bill Baxter.



Naturellement Litfiba fait partie de ce disque avec deux morceaux *Onda Araba* et *Ferito*, inédits. Grand point commun de ces musiques diverses : la beauté, héritage du bel-canto, des voix. De celle, toute suavité de Nicoletta aux ardents City Kids en passant par Andy Sex Gang dans son numéro cabaret à la Virgin Prunes depuis qu'il a flashé sur Edith Piaf. Ph.D. Moda et Zéro 91 à Aubervilliers le 18.06 : Rock-Création.

**I.R.A c/o MADRIGAL - 140, RUE DU THEATRE - 75015 PARIS - ☎ 45.78.09.78
MANAGEMENT/FRANCE : ECOUTE S'IL PLEUT - ☎ 43.67.20.00**

COMMENT RECEVOIR CES DEUX DISQUES :

LITFIBA, 17 RE
+ VIA ITALIA, STRADE DEL ROCK
= 110 FRANCS

prix spécial, port compris en recommandé. Envoyez votre chèque (à l'ordre de VIA ITALIA) à L'EQUERRE, 1, rue de Messine 75008 PARIS, vous recevrez les deux disques par retour.

GAGNEZ UN TROISIEME ALBUM :

Choisissez celui des groupes figurant sur la compilation dont le disque sortira à la rentrée. Classez ces groupes par ordre de préférence, à l'exception de Litfiba dont l'album est déjà sorti. Les 25 meilleures réponses recevront le disque en cadeau lors de sa parution... mais en seront avisés avant.

MON CLASSEMENT :

1)
2)
3)
NOM
PRENOM
ADRESSE
CODE ET VILLE

INSTANTS MUSIQUE (suite)



DESSINS CARLOTTA



Augustus Pablo est un musicien à part dans l'univers du reggae. De son vrai nom Horace Swaby, il officia d'abord aux claviers avant de découvrir un beau jour un mélodica que sa soeur avait rapporté des Etats-Unis. Depuis il s'est pratiquement exclusivement consacré à la pratique et au développement de cet instrument dont l'utilisation reste plutôt rare (même si Bernard Albrecht de New Order s'y risque quelquefois). Au début des années 70, Augustus Pablo découvrit Jacob Miller (qui forma ensuite Inner Circle avant de trouver la mort un soir dans les rues de Kingston) et enregistra *Kings Tubby Meets the Rockers Uptown*. Avec sa mélodie constamment répétée par le mélodica et ses breaks de percussion d'une incroyable clarté, ce titre reste un des classiques de la musique jamaïcaine presque aussi important que le *Natty Dread* de Bob Marley, le *Tow Sevens Clash* de Culture ou le *Police and Thieves* de Junior Murvin. Ainsi Colourbox, le mystérieux trio britannique, enregistra l'an dernier *Baby I Love You So* la version "chantée" de cette composition. Pablo fonda ensuite son propre label, Rockers, découvrit Horace Andy, Hugh Mundell ainsi que The Heptones et collabora également avec l'inénarrable Lee Perry, avant d'être victime d'un accident de moto qui le força à se mettre quelques mois au vert. Ayant adopté une philosophie proche de la méditation et un genre de vie paisible cet architecte de la dub avoue que sa musique "est profondément spirituelle. Sa création est le résultat de divers sentiments". Les deux titres du récent 45 tours qu'il a publié chez Island - le lancinant *Sukiyaki* et *Eastern Promise* au tempo plus saccadé - démontrent indubitablement le bien-fondé de ces proclamations. P.P. (photo David Corio)



Steinski, c'est Steve Stein, producteur de spots publicitaires, qui collabora pendant trois ans avec Doug De Franco, alias Double Dee. Le duo avait remporté en 1983 un concours organisé par Tommy Boy, le label hip-hop et rap, en présentant au jury un incroyable mix-marathon qui regroupait les hits d'artistes du calibre de Culture Club et Herbie Hancock sur lesquels étaient surimposés des bouts de dialogue de films d'Humphrey Bogart ou bien des instructions de la NASA. Ils remportèrent haut la main le concours mais le label se trouva dans l'impossibilité de sortir le disque à cause d'obstacles légaux insurmontables pour arriver à obtenir l'utilisation des "sources" sonores que le mixage avait utilisées. Les radios prirent la relève et le programmèrent copieusement ainsi que les exercices de style (*Lesson 2 & Lesson 3*) qui suivirent et qui utilisaient la même recette désastreuse au niveau commercial même s'ils témoignaient d'une indéniable ingéniosité créative. Les deux touche-à-tout de génie se séparèrent et Steinski continua tout seul en compilant *The Motorcade Sped On*, relatant sur un beat mécanique la lente procession qui aboutit à l'assassinat du Président John F. Kennedy. Enfin, avec *We'll be right back*, qui proclame *nous serons de retour après ces quelques pubs* sur un rythme hip-hop délirant accompagné d'un mélange de spots publicitaires des années 50 et 60, les problèmes de droits d'auteur ont été résolus et l'on peut enfin se procurer un disque de Steinski et Mass Média dans le commerce (mais en import). P.P. (photo X)



Courtney Pine est le reflet le plus remarquable de renaissance du jazz. Le splendide morceau *Children Of The Ghetto*, chanté par Susaye Greene, pouvait laisser croire que ce saxo de vingt deux ans n'était là que pour meubler le son derrière une pseudo-Sade de troisième zone : manque de chance pour les mauvaises (suite P. 6)



BLUE MOON du Lovers' Reggae ou Cherrymoon du Funk rythmé, les tendances des années 80-90 gagnent à entremêler leurs racines moyennes en un arbre aux feuilles musicales et multicolores.



BLUE MOON, après dix ans passés à cultiver l'authenticité Underground du mythe Reggae-Rastafariste, donne droit de cité aux Adidas des Rappers et aux costumes scintillants des Légendes de la Soul.



Déchirure qui ne demandait qu'à s'agrandir, ce mixage inattendu fera découvrir au public RUN DMC aux côtés de Grégory Isaacs ou verra Alexander O'Neal flirter avec Rita Marley sur les murs de **BLUE MOON**.



Tippa Irie ouvrait la voie de la Pop, le tout nouveau choix de disques Funk disponibles chez **BLUE MOON** (à des prix sans concurrence) poursuit la route vers l'éclectisme et la qualité.

F O R W A R D !

Dernières nouveautés reggae:
BURNING SPEAR: People Of The World (+compact)
KING KONG: Trouble Again
MAXI PRIEST: Intentions
SHINEHEAD: Rough End Rugged

Pour tout savoir sur l'actualité **BLUE MOON**,
écrivez ou téléphonez à :

BLUE MOON MUSIC
16, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
75005 PARIS 46 34 63 89

Et recevez le bulletin d'information (GRATUIT pour les lecteurs de L'EQUERRE) Joindre 3 timbres à 2,20 pour frais d'envoi.

MADRIGAL

140, rue du Théâtre 75015 PARIS Tél. 45.76.09.78
CATALOGUE ET VENTE PAR CORRESPONDANCE

NOUVEAUTÉS L.P.

BLURT *Smoke time* 64 frs
MOOD SIX *A matter Of* 64 frs
TALIB KIBWE *ODYSSEY Egyptian oasis* 64 frs
LITFIBA *17 re* 64 frs
VIA ITALIA *Strade del rock (compilation)* 59 frs
LES SHERIFF *Pan* 56 frs
LES RATS *Téquila* 56 frs
RED LONDON *Pride and passion* 39 frs
DECIBELIOS *Caldo de pollo* 64 frs

NOUVEAUTÉS 45 T

CYCLOPE *Tout dans ma tête* 21 frs
LES SHERIFF *21 frs*
LES RATS *Téquila* 21 frs
CYCLOPE DANS L'ŒIL DE DECIBELS :
LE 13 et 14 MAI A 14 H ET 22 H 30

Soyez au courant de toutes les nouveautés Madrigal; par
Minitel sur T.V.-Rock-Décibels. par le 3615 et tapez F.R.3

ANDY DEAD *Summer nightmares* 48
BAD CHECK *Innocence* 64
BARDOQUE *Bordello Via* 50
BENOIT BLUE BOY *Tortillage* 64
BLUE FOR TWO *Essential sex* 64
BLURT *Bullets for you* 64
CLASSE X *Same* 56
COMLOT BRONSWICK *L'image oubliée* 48
COMLOT BRONSWICK *Maikowski* 64
COMLOT BRONSWICK *Limited ed.* 35
COMLOT BRONSWICK *Dark room Delight* 64
CURTIS A *Dammage is done* 64
CHRISTIAN DEATH *Catastrophe* 79
CHRISTIAN DEATH *The wind kissed...* 79
CYCLOPE *L'hymne à l'amour* 62
CYCLOPE *T'inquiète pour ce soir* 64
DAZIBAO *1st LP* 35
DOGS *1^{re} LP* 62
DREAM 6 *Rain* 56
DURUTTI COLUMN *Greetings three* 44
END OF DATA *Sahrah* 56
END OF DATA *Dans votre monde* 64
ENO *Discreet music* 67
EVENING LEGIONS *1st LP* 44
FLUE *Vista* 62
FOOLS DANCE *1st LP* 48
FORTUNATES SONS *Rising* 64
FRA LIPPO LIPPI *Small mercies* 62
FRA LIPPO LIPPI *In silence* 76
FRA LIPPO LIPPI *Free (With Minox)* 44
FROGGIES *Get froggy'd* 64
GAMINE *Harley Davidson* 62
INTERNATIONAL SIN *Out* 50
JAUH ARMAL *Gnawa blues* 56
JOHN FURY ELLIS *Microgroove* 50
KALASHNIKOV *Back in U.S.S.R.* 44
LES FRERES *Lezard songs* 44
OHAMA 64
PETER HAMMIL *Painting by numbers* 44
MADE TO MEASURE *Vol 1* 62
MARIA ET LA *fuite en avant* 56
MECHANICS *Part of labor* 64
MECANO *Retitled* 67
MECANO *Autoportrait* 62
MINIMAL COMPACT *Deadly weapons* 64
MINIMAL COMPACT *One by one* 62
MIL MOUGENOT *Hist. américaine* 48
MOJME RATH *1^{re} LP* 48
NEIGHBOURHOODS *Fire is coming* 64
NORMA LOY T. *Vision* 64
NUIT BLANCHE 39
OTO *Purge en urge* 50
PAUL PERSONNE *1^{re} LP* 64
POISON 13 *Hellbound* 64
POISON 13 *First you dream* 64
PRIMA LINEA *Session* 64
RAVE UPS *Town & country* 64
REDS *Shake* 56
RESISTANCE *Between Two Lights* 62
RICKY AMIGOS *Loco loquito* 62
BLAINE REININGER *Paris en automne* 62
SECONDE CHAMBRE *Lord brain* 56
SECONDE CHAMBRE *New LP* 64
LAURENT SINCLAIR *Devant le miroir* 48
STEVEN BROWN *Zoo Story* 62
STRAHLER *Vol 1* 44
STRAHLER *Vol 2* 44
SURRENDERS *Stay overnight* 50
THE DIVINE ALBUM *Compilation* 50
THE SECLUSIONS *Isolation for creation* 64
TANIT *To alaska* 56
TAXIDERMISTES *Barnabé* 56
TOO MUCH *Rock'n'Roll best* 61
T.E.A. *La valise* 62
37 *TARGET* *New LP* 64
JUSTIN TROUBLE *1^{re} LP* 62
TUXEDOMOOD *Time to loose* 39
TUXEDOMOOD *The cage* 39
WINSTON TONG *Broken english* 44
WILD CHILD *Death trip* 64
WILD CHILD *1st* 56
WILLY & THE LIGHTNING *A la cacou* 50
X-TEENS *Love & politics* 64
SARCLORET *Dieu* 64
98
TRISOMIE 21 *Chapter IV* 62
ZEKLE *Stop* 64

POUR COMMANDER :

Envoyer votre liste de disques à Madrigal, 140, rue du Théâtre 75015 PARIS
(Prévoir des disques de remplacement)

PAIEMENT :

Toute commande doit être accompagnée de son règlement,
par chèque bancaire à l'ordre de Madrigal.

PORT :

LP et MAXI : 1 disque : 18F, suivant 2F / 45T : 10F, suivant 1F.

Les compacts disques sont envoyés uniquement en recommandé :

1 compact : 23F., suivant 3F. Pour les envois en recommandé ajouter 5F

JAZZ

ALBERT AYLER *Quintet Berlin* 66 62
RALPH BURN *Free forms* 51-54 62
J.L. CHEVALIER *1st LP* 64
J.L. CHEVALIER *Tibet* 64
BEN SIDRAN *Live at art*
Muséum 64
J.P. FOUQUET *Railroad* 64
WAYNE JONHSON *Arrow head* 64
FATON BLOOM *1st* 64
TOMMY SMITH *Giant's strides* 62
CECYL TAYLOR *Early unit* 52 62 frs

NEW AGE MUSIC

ABT 409 *COMPILATION Xerves* 62
ART ZOYD *Espaces inquiets* 62
ART ZOYD *Musique pour l'odyssée* 62
ART ZOYD *Symphonie* 64
ART ZOYD *Le mariage du ciel* 62
ART ZOYD *Génération* 64
ART ZOYD *Phase IV* 64
T. ZABOITZOFF *Prométhée* 62
DRUMPACK *Journey into the world* 64
CAHEN *Piano rêves* 64
MANUEL GOTTSCHING *E2E4* 62
HAROLD BUDD *Abandoned cities* 64
HENRI COW *In praise of learning* 62
HUMAN *Un certain pays* 64
KOMINTERN *Le bal du rat mort* 64
DANIEL LENTZ *On the leopard* 62
GALESHKA *MORAVIOF*
Piano solo 2 64
RAMUNTCHO MATTA *Ecoute* 64
RAMUNTCHO MATTA *24 Hrs* 64
J.P. THANES *Occitania* 64
UNIVERS ZERO *1^{re} LP* 64
UNIVERS ZERO *Uzed* 64
UNIVERS ZERO *Hérésie* 64
UNIVERIA ZEKI *Unamables* 64
RICHARD WAHN-FRIED. KLAUS SHULZE *Méga-tone* 62
ZAO *1^{re} LP* 64

PUNK ROCK/ALTERNATIF & OFFENSIVE MUSIC

A BOMB *1^{re} LP* 64
BABYLON FIGHTERS *Your talk about* 39
BOY SCOUT *Wild love* 21
CARBONE 14 *1^{re} LP* 56
FA FA FA *Coupables de tout* 48
HEROS DU PEUPLE *French Compil* 67
HOT PANTS *So many nites* 21
OTH *Le rap des rapetous* 21
OTH *Sur des charbons ardents* 62
13ème SECTION *On n'est pas des tantes* 39
1984 SECOND INTER. *Compil (2LP)* 76
SHERWOOD *Liberté* 64
LES THUGS *Frénétique dance* 21
LES RATS *Violence* 21
TROTSKIDS *A mort à fond* 64 frs

COMPACT DISC

ART ZOYD *Le mariage du ciel* 89
CYCLOPE *T'inquiète pour ce soir* 89
FATON BLOOM *1^{re} disque* 89
FRA LIPPO LIPPI *Small mercies* 89
JEAN PIERRE FOUQUET *Railroad* 89
MECANO *Retitled* 89
BEN SIDRAN *At the Art Muséum* 89 frs

K7 / K7 / K7 / K7

CHICAGO 82 *(Compil avec J. Cale, H. Budd.)* 62
CYCLOPE *T'inquiète pour ce soir* 64
DER KAISER *La griffe* 64
DER KAISER *Vautours* 64
ESKATON *Four visions* 62
NICK NESS *Dante's inferno* 62
VENOM *Canadian assault* 44
VULCAIN *R'n'R secours* 64
SORTILEGE *Métamorphose* 64 frs

INSTANTS MUSIQUE

(suite)

langues Susan est une vocaliste sensuelle comme mille Sade, et Courtney s'impose comme une nouvelle stature avec laquelle il faudra compter. Son album *Journey to The Urge Within* hérissera le poil du néo-branché croyant trouver du Jazz/FIP confortable. La fureur Free de son sax arrache tout sur son passage, à l'écart de la mode et très loin des compromissions. Puriste comme seul un Anglais pouvait l'être, Courtney Pine est déjà une référence et une sorte de célébrité, ce qui ne semble pas l'inquiéter outre mesure : ces mouvements d'humeur ne le feront pas dévier vers la facilité. En cela, on peut dire qu'apprécier Courtney est un raffinement qui se mérite. O.C.

LE CRACK, cette drogue terrible qui détrône l'angel dust de sinistre mémoire au hit-parade de l'horreur a inspiré à GENERAL KANE un réquisitoire en forme de conte : *Crack Killed Applejack*. C'est l'histoire de la chute d'une superstar Nathan "Applejack" Lewis qui sombre dans le monde de cauchemar qui guette tous ceux qui n'ont pas compris que la mort rôde dans les cristaux du crack. Le funk authentique et la rage de convaincre sont les deux atouts d'un morceau après lequel *Dis Leur M... Aux Dealers* fait un peu pâle figure. O.C.



THE BOLSHOI dont on parle de plus en plus, c'est Trevor Tanner et ses comparses qui sont quelque peu perdus sur le label Beggar's Banquet entre un Gene Loves Jezebel ou un Peter Murphy, d'autant plus que la musique n'est pas fondamentalement différente de ces derniers. Cependant de 45 en 45 de *SoB Story* à *Books on the Bonfire* en passant par *Sunday Morning* et le contagieux *Happy Boy*, leur son a pris forme et leur individualité s'est petit à petit confirmée. Ils ont déjà sorti un 30 cm, *Friends*, plein de guitares mélodiques et néo-gothiques et de paroles énigmatiques, mais c'est avec la deuxième parution sur le marché britannique de leur titre-fétiche, *Awake*, présent sur l'album, que tout devrait se déclencher. P.P. (photo Paul Cox)



ENTRE INDUSTRIEL et électro-funk, A Grumh, improbable trio gay, lève son public comme un prédicateur. Connus grâce à l'intelligencia bruxelloise, ils viennent de Charlebois, un Manchester belge. Leurs concerts-happening-performances ont laissé une foule de cassettes qui, à leur tour, ont cédé la place au mini L.P. *Re-Birth* (Scarface/P.I.A.S.). Conceptuels et militants, ils y évoquent une trinité homosexuelle masculine où les noms sont interchangeables ! Leur musique peut se caractériser comme électro-dansante mâtinée de hardcore-noisy. Plus audacieux et plus durs que, par exemple, Neon Judgement avec la référence évidente au D.A.F. des bons jours.

DESSIN CARLOTTA



Leur second album *Mix Yourself* fut enregistré sous le signe du virus de l'hépatite B. Quand au dernier, *Underground*, c'est un bon composé des deux premiers. Leurs concerts live, dangereux et terrifiants, les apparentent à E. Neubauten et S.P.K., connexion Europe du Nord oblige. R.D. (photo Philippe Cardy)

LES BUZZCOCKS sont aujourd'hui considérés comme la "conscience Pop" du mouvement Punk qui déboula en 1977, car leurs cris de teenagers de la nouvelle vague étaient enrobés de mélodies d'écorchés vifs. Leurs trois albums réédités par New Rose - *Another Music In A Different Kitchen*, *Loves Bites* et *A Different Kind Of Tension* - illustrent la quintessence de cette rébellion adolescente, avec des bijoux comme *Fast Cars*, *Ever Fallen In Love* (repris par Fine Young Cannibals) ou *(Hollow Inside)*. Pete Shelley, le chanteur-compositeur, ne retrouva jamais en solo l'alchimie magique des Buzzcocks, mais il aura laissé pour la postérité 36 chansons tendres, violentes et remplies d'un spleen noisily qui les rendent à présent irremplaçables. O.C.

CHRIS & COSEY, le couple sanglant de la musique industrielle, l'autre partie de Throbbing Gristle, cachés dans l'ombre des productions industrielles sort un maxi facilement (?) disponible. Leurs récentes cassettes les confinaient dans un anonymat grandissant sous leur label International Conspiracy. Chris Carter, cheveu, aux synthèses et Cosey Fanny-Tutti, guitariste au look mannequin, ex-performatrice et strip-teaseuse au coup de ciseau facile (CF la célèbre vidéo d'émasculation de T.G.). En fait, leur musique a peu évolué depuis T.G., on y retrouve l'esprit de *20 Jazz-Funk Great*, un soupçon de psyché en plus. Mélodies asiatiques, feedback destructif et voix approximative aux consonnances autoritaires, typique des émules de T.G. : *Convincing People*. P.R.

MARC ZERMATTI, dans les années de turbulence crée des boutiques, "destroy" s'il en fut et où se cotoient déjà tous les groupes qu'il a réunis sur compilation au titre qui n'est pas sans rappeler les disques que l'on trouve en grandes surfaces, du style *Les plus grands succès du Rock'n'Roll* par Aimable et son accordéon magique ! Les notes de pochettes ne sont pas dépourvues d'humour non plus, on apprend par exemple que le Clash doit beaucoup au Lou's ! (groupe de filles qui formèrent plus tard les Rois Fainéants). Metal Urbain, Asphalt Jungle, Taxi Girl, lou's, Gazoline (avec Alain Kan), Abject, Olivienstein, Private Vices, Electric Callas... Tous sont présents à l'appel pour un retour en arrière qui se veut drôle et frais, comme l'était l'effusion punk dans son esprit initial. (*Les Vingt Plus Grands Succès du Punk/Compil.* Skydog). D.P.

LA MAIN MORTE est une formule remontant au Moyen-Âge, signifiant passion d'hérésie. Dorothee Lalanne (aucun rapport avec le chanteur), raconte, en anglais, une histoire qui tient de la parabole et portant ce titre, concernant une princesse et deux princes. Plongée dans l'univers des contes de fées modernes, musique de Kenny Morris, (un des deux Banshees ayant quitté Siouxsie) sur un tempo de sitar. L'autre face de ce maxi, sur le label de Temple Rec., celui de *Psychic T.V.*, *Le Testament d'Auguste Rodin* est également dit, mais en français, sur une musique plus européenne rappelant Debussy. La voix de la diseuse lit un texte admirable, découvert récemment par elle-même dans *L'Art*, de Rodin, et qu'on ne peut comparer qu'aux *Lectures à un Jeune Poète*, de Rilke. (Dist. New Rose)



FRANK DARCEL (à gauche) **ET PATRICK VIDAL** (à droite) sont l'armature du nouveau groupe **SENSO**. L'un vient de Marquis de Sade puis d'Octobre, l'autre, de Marie et les Garçons, il a également contribué au premier disque de Graziella de Michele. L'itinéraire de Darcel passe la production de la plupart des titres d'Etienne Daho (jusqu'à *Tombé Pour La France*) et il est courant d'entendre dire que c'est lui qui a lancé le "concert rennais", connexion englobant la majeure partie de la pop française puisqu'on y retrouve aussi bien Luna Parker qu'elli Medeiros. Quand à Vidal, c'est lui qui a "fait" le célèbre album disco de Marie et les Garçons... on en parle encore. Leur travail commun, un maxi *L'océan/Terre Etrangère* sort sur le nouveau label Café Wha, émanation d'E.M.I. et allusion à Andy Warhol qui retrouvait dans ce café new-yorkais les membres du Velvet Underground. Ce label a été créé par trois camarades dont un ancien membre du groupe Bikini et c'est la première fois que des jeunes arrivent à des postes de responsabilité dans le show-biz. La production de Senso (signée Adam Williams, producteur des premiers Eurythmics) à la fois magique et puissante, dansante et sensible pourrait bien s'avérer un coup de maître. R.D. (photo Antoine Giacconi)

AVEC JEROME PIJON, le jeune producteur Alexis tient à nouveau avec *Cache-Cache Party* le tube avec un grand T. La fausse loufoquerie des paroles et la gueule sans complexes du chanteur accompagné des Roucoolkids (?), les effets sonores aussi variés que rigolos (un tube qui se respecte se doit d'en avoir), enfin, la formation de trois garçons un peu chahuteurs (ex-Civils) et qui n'est pas loin de rappeler celle de Taxi-Girl, font de ce produit un modèle de "camp" à la française. R.D. (camp : génial distancé un peu kitch sur les bords)

MUSLIMGAUZE vient de Manchester sous le label Permis de Construire, de Nancy. Leur maxi *Coup D'Etat* à la pochette d'un agressif noir et blanc qui tient du pop-art et du Wanted (n'est-ce pas la même chose ?) est lancinant, répétitif et tribal. L'ensemble est expérimentalo-militant quoique la face B, avec ses rythmes hindous soit plus douce. (Distr. D.S.A.)

FORMULE TAG, de Montargis, a eu la lourde responsabilité de passer, un soir d'octobre 85 en première partie des Bonapartes... et d'avoir eu davantage de succès que ces derniers (la presse est si partiale !). Sorti récemment, un maxi *Derniers Baisers*, chanté en français et en anglais. Une coloration trop Cure mais une pop qui pourrait décoller aussi bien que tant d'autres.

SUDDEN SWAY, de Londres (?) ont émigré d'une maison de disques à une autre. Cette dernière, pour promouvoir l'album à venir a eu l'idée de mettre quelques mesures de chaque chanson de l'album sur un 45 t. Au total, une pop sympa qui donne envie d'en savoir davantage. Le tout, très "private joke" car nommé *Unwea*.

RESEAU D'OMBRES, groupe de Laval (voir L'EQUERRE n°5) sort un maxi : *Axe*. Leur volonté de "laisser des traces" leur fait réagir contre ce qu'ils appellent "la désolante molesse de la production artistique actuelle". Ils préparent d'ores et déjà leur prochain L.P. et, pour ce faire, lancent une souscription. (50F à l'ordre de Lamballais. Réseau d'Ombres BP 487 53008 Laval Cédex).

THE GRIEF, groupe de St Malo, n'est pas anglais. Leur son, lui, l'est ainsi que le parfait accent du chanteur. La musique évoquerait un film de terreur cold avec passages obligés via le côté industriel absolument indispensable quand on veut être de pointe. Pour les uns, ce sont des petits génies, pour les autres, des frimeurs. (Maxi : *Huis Clos-Les Nouritures Terrestres*)

MENTICIDE est l'un des groupes anglais les plus populaires dans le nord de la France. Radio Voix du Nord les classe parmi les dix premiers dans *Le Hit du Snob*, émission vedette de la station (bravo Félix !). Ce sont quatre garçons de Londres au rock speedé ou velvétique qui admettent Iggy Pop et Donald Duck mais non Dallas ou Bowie. Quand à The Fall, cet excellent groupe, ils l'adorent... et le détestent.

OPERA DE NUIT revient avec un maxi enregistré aux studios I.P.C. de Bruxelles. Si le maxi précédent évoquait les Sisters ou Joy, celui-ci ajoute à la sauce un brin de New Order et de Depeche Mode et c'est un compliment. Ils donnent des concerts au Café de la Paix, l'endroit "must" de Valréas à la décoration fin de siècle ainsi qu'à la Guinguette du Rock, un autre lieu-culte où sont passés Marquis de Sade, O.T.H., Starshooter, entre Avignon et Bagnols/Sèze. Cet Opéra de Nuit, né à Valréas, pourrait facilement dépasser le Sud-Est.

X RAY POP, dont nous avons déjà repéré le style sixties et littéraire, envoient, toujours de Tours un album psychédélique : *A Guinea's Pig Box*. Encore une fois, (L'EQUERRE n°2) le côté Bobby Lapointe et la légèreté d'une voix féminine un rien canaille, un rien coquine. A la transposition des grands anglais style Syd Barrett avec la grâce de Jeanne Moreau dans *Le Tourbillon* s'ajoute une production sans prétentions. Un disque très "chanson française" qui mérite un succès national. La face B, live avec Bocal 5, autre groupe, est plus rock. (X Ray Pop. 10, rue de L'Elysée 37000 Tours : une énorme liste de productions, cassettes, complis etc. Envoyer un timbre.)

FLESH-MESH-YUM-YUM est un groupe londonien de heavy-funk. A la base, deux membres de Temple Of Juda, groupe punko-rockabilly et un transtuge de Canyon & Matches, groupe arty ayant tourné en France. Avec Nigel Wright comme producteur (Shakatak), ils préparent un single d'enfer et fixent Caméo comme modèle.

KNI-CRIX, groupe parisien voisin d'Acghâ-Nei-Wodei, a sorti une cassette au look extraordinaire. Leur musique étant inspirée de chants guerriers sioux et leur rock ayant l'épithète de tribal, la cassette est présentée sur un totem. Objet magique et sacré de vingt à trente cm de haut, il incorpore des courroies, des formes à chaussures, des os, voire des crânes, des plumes etc. en vente chez Parallèles et New Rose : 50F.

Minimal Compact

9 MAI
RENNES

29 MAI
NANTES

30 MAI
VANNES

31 MAI
MORLAIX

1 JUIN
TOULOUSE

2 JUIN
MONTPELLIER

3 JUIN
MARSEILLE

4 JUIN
PARIS

5 JUIN
LYON

(ELYSÉE-MONTMARTRE)

ATTITUDE RECORDS 40 RUE DE CHABROL 75010 PARIS

CUTS NOUVEL ALBUM + K7 + CD

INSTANTS



DESSINS CARLOTTA



L E C T U R E S



PEGGY GUGGENHEIM HABILLÉE PAR PAUL POIRET. PHOTO JULIET MAN RAY

MILLIARDAIRE, HÉRITIÈRE d'une illustre famille juive pleine d'excentriques, Peggy Guggenheim, qui avait commencé sa vie en bohème mondaine devait la poursuivre en amateur d'art avant de devenir une des reines incontestées de cet "art moderne" qu'elle découvrit avec Duchamp, Beckett et Tanguy. Plus tard, la vieille dame qu'elle est devenue se souvient aussi de sa vie avec Max Ernst, de son palais à Venise, et surtout de Jackson Pollock qu'elle a lancé. Cette existence fait très *poor little rich girl* avant d'arriver à la sérénité mais Peggy, bonne fille, un brin maso (elle s'étend pas mal sur les raclées qu'elle recevait de ses partenaires), un brin alcool, grande voyageuse disposait de sa fortune avec un flair et un enthousiasme qui ont bien disparus à notre époque de sponsoring ou de mécénat techno / pub. Ph.D.

PEGGY GUGGENHEIM - *Ma vie et mes folies* - Plon.

LE REVE AMERICAIN passe par l'électronique. Face au géant I.B.M., deux californiens de vingt ans, en jeans et baskets, deviennent la société Apple. Un champs de pommiers donne son nom à une entreprise qui deviendra, rejeton précoce de la Silicon Valley, avant son dixième anniversaire, une des sociétés américaines les plus importantes. Steve Jobs et Stephen Wozniak, bricoleurs de génie, simplifient les circuits en éliminant les "portes", ils inventent le concept "avoir un Apple est se plonger dans une source d'énergie". Ce conte de fée contemporain du punk est raconté à la manière journalistique américaine :

307 pages touffues, pleines de faits réels et contrôlables, une enquête sur dix ans de travail, de triomphes et aussi d'échecs sanglants. Des états d'âme mais aussi des précisions techniques hallucinantes tout en étant accessibles. Les romans à l'eau de rose de Confidences ou Nous Deux sont devenus des histoires de succès financiers et technologiques. Tout ça à partir de quelque chose (l'électron) qu'on ne voit pas mais dont on voit les effets. Bien joué !

MICHAEL MORITZ - *Le Jeu de la Pomme* - Denoël / Présence de la science.

UNE PRINCIPAUTE AU BORD de la Méditerranée, un prince souverain un peu rustaud mais pas mal quand même, une princesse, sa fille, qui fait les quatre cent coups ça ne vous rappelle rien ? Des magouilles financières insensées, des histoires de cul pas possibles sont les moteurs du roman qu'un véritable aristocrate de la vieille école - et excellent écrivain - vient de sortir pour soulager son dégoût de vivre dans une société aussi perversité. Hommes d'affaires véreux, tueurs à gages, faux nobles, stars du prêt-à-porter, milliardaires débauchés... tout ça finira en curagan dans un grand flash.

JOSE-LUIS de VILLALONGA - *Atlesse* - Olivier Urban.

BRANCHÉ, CABLÉ, CODÉ, et quoi après ? Le premier lexique récapitulatif du "franché" (de français et branché) nous rappelle avec humour tous les mots et les expressions que nous connaissons et utilisons. L'ennui est que ce langage évolue tellement vite que ce charmant bouquin deviendra aussi obsolète que *Les Mouvements de Mode Expliqués aux Parents*. Cela dit, il est assez nécessaire pour savoir quels sont les mots ou les expressions qui craignent afin de les éviter : exemple COKE, que l'auteur n'a pas peur de déclarer drogue "in".

R.D.

PIERRE MERLE - *Dictionnaire du français branché* - Seuil.

LA FAIBLESSE DU GAUCHER, par rapport au droitier est déroutante. Un passé inexistant, l'incompréhension. Et pourtant il n'y a aucune raison de sous-estimer la main gauche puisque, pour les gauchers, elle est capable des mêmes fonctions que la droite pour les droitiers. Par des analyses psychanalytiques, sont révélées, à nos yeux hagards, des informations insensées concernant la légende maudite et sinistre de la gaucherie. Encore des lieux communs démolis, espérons le F.C.

JEAN-PAUL DUBOIS - *Eloge du gaucher (dans un monde manchot)* - Robert Laffont.

SAVEZ-VOUS que la Reine Elisabeth et le Prince Philip se quittent systématiquement sur la formule *See you later alligator* et *In a while crocodile* ? Vous en saurez davantage sur les bonnes manières de la Bonne Société Anglaise dans *Anglais Chic* de Patrick Lindsay Bowles. Cet Anglo-Américain devenu arbitre des élégances verbales pousse la sophistication jusqu'à des confins qui ne sauraient atteindre le Yuppie ou le nouveau riche. On apprend que l'emploi de *unpleasant odor* au lieu de *Bad Smell* ou de *swell* au lieu de *U* vous classera irrémédiablement dans la catégorie... Non - U. Pavé d'érudition sans une faute de goût (évidemment), cette bible vous sera indispensable dans les squatts londoniens et dans les salles de concert.

O.C. / Ph.D.

PATRICK LINDSAY BOWLES - *Anglais-Chic* - Flammarion.

LIVRES FORMAT POCHE

LE TRESOR DE LA SIERRA MADRE, LA CHARRETTE, LA REVOLTE DES PENDUS, LE VAISSEAU DES MORTS par B. TRAVEN.

De B. Traven, cet homme qui pratiquait l'anonymat comme un mode de vie, on ne savait presque rien. Ses romans, aujourd'hui réédités, ont une puissance évocatrice qui fit dire à Einstein que Traven serait le seul auteur qu'il emmènerait à lire sur une île déserte. On connaît le film de John Huston, *Le Trésor De La Sierra Madre*, et le roman dont il fut issu montre qu'Humphrey Bogart avait de quoi se montrer inspiré : la fièvre de l'or devient l'enjeu des âmes et la cupidité corrompt les êtres trop faibles pour y résister. "C'est un singulier vertige de se trouver avec un monceau d'or et un seul homme à ses côtés..." Il suffit d'une toute petite seconde, fais le compte toi-même des secondes qu'il y a dans une journée de 24 heures. Une seconde, dans laquelle le cerveau se brouille pour se remettre l'instant d'après. Mais dans cette seconde on a déjà tué". Dans *La Charette* et *La Révolte des Pendus* il raconte la terrible lutte des Péones Indiens pour la survie, dans des conditions proches de l'esclavage. Des livres qui valent tous les discours

contre la ségrégation et l'injustice. Quand au Vaisseau des Morts, c'est un hallucinant voyage sur un bateau-fantôme dans un climat kafkaïen.

10/18 Christian Bourgois.



LE CRANE par PHILIP K. DICK Super ! Sept nouvelles inédites de l'auteur de science-fiction le plus dingue des années soixante (qui fut un des âges d'or de la S.F.). Présenté par une collection spécialiste du sujet, celle-ci entame la publication d'une série de volumes destinés à rendre son œuvre disponible. Nous avons ici des textes complètement inédits ou inaccessibles. L'EQUERRE consacrera bientôt ses colonnes à l'auteur d'Ubik, un des meilleurs auteurs de cette littérature visionnaire.

Denoël / Présence du Futur

LE ROCK par THIERRY FREBOURG. Petit aide-mémoire sur... le rock élémentaire par ordre alphabétique. Un peu cher (53 F.) pour ce que c'est, ce qui n'enlève rien aux informations données. On souhaiterait juste qu'elles soient plus étoffées. L'ensemble fait très "pro du rock". Couverture clean avec photo très rare de Mick Jagger dans une position équivoque...

MA / Collection "Le monde de..."

L'AGENDA DES STARS par AGNES VASSILIU Complètement indispensable pour briller en société, connaître le signe et l'ascendant (y compris en horoscope chinois) de Robert Smith, Chantal Goya, John Lydon, Prince ou Jackie Quartz et l'adresse de leur maison de disque. On a compris, c'est un outil de travail pour les journalistes, particulièrement de radio : "Aujourd'hui c'est l'anniversaire de X et la météo nous promet des gibouilles, etc, etc." R.M.C. Editions Flammarion

CINQ MILLIARDS D'HOMMES DANS UN VAISSEAU par ALBERT JACQUARD. Sans préchi-précha et sans complaisance cet essai nous explique en toute logique scientifique l'absurdité de la puissance nucléaire et du racisme. De plus, et tout aussi logiquement, Albert Jacquard aborde l'idée déjà tant de fois mise en avant dans le monde artistique d'un "one earth, one nation". Un bon remède à la xénophobie et au pessimisme, par petits chapitres abordant chacun un problème déterminé : évolution, génétique, démographie, chômage, etc... On pense au single Ask des Smiths : *If it's not love, then it's the bomb that will bring us together*. Espérons que non...

M.T.

Le Seuil. Points / Virgule, inédit.

CRIME SANS PASSION par BEN HECHT. Il est urgent de découvrir cet auteur dont le roman *Je Hais Les Acteurs* fut adapté à l'écran l'an dernier par Gérard Krawczyk. A l'instar de Dashiell Hammett ou Raymond Chandler, Ben Hecht manie de façon magistrale l'art de l'intrigue : ces quatorze nouvelles plus noires les unes que les autres mettent en scène des personnages scabreux dans des milieux interlopes. Il ne faut pas oublier que Ben Hecht fut l'un des scénaristes les plus sollicités à la grande époque des majors américaines dans les années 40. Il travailla avec Josef von Sternberg (*Underworld/Les Nuits de Chicago*, 1927) ou Howard Hawks (*Scarface*, 1932, c'est lui !). Lubitsch, Hitchcock, Preminger, feront eux aussi appel à Ben Hecht pour l'écriture de certains de leurs meilleurs films et même passera à la réalisation comme avec *Crime Sans Passion*, titre générique de ce livre qui se lit en nocturne.

M.T.

10/18 Christian Bourgois.

ET ENCORE:



CERTAINS JOURNALISTES INDEPENDANTS ont la prétention folle de vouloir créer, eux-mêmes leur propre journal. Certains y arrivent d'une manière modeste mais le cas de Jean-François Kahn, fondateur de L'Événement du Jeudi est exceptionnel. La relation des galères qu'il a subies avant la naissance de son titre hebdomadaire et le succès de celui-ci pourrait en faire réfléchir plus d'un sur la détermination et le courage que représente la foi d'un homme seul. Outre ce récit, il est intéressant de constater que, pour une fois, un journaliste présente les faits d'une manière positive. Là où les autres décortiquent l'information à grands renforts de flaps et de paranos, Jean-François Kahn déclare que "les français sont formidables" et le prouve avec un regard neuf qui nous fait penser que, décidément, rien ne va vraiment comme il faudrait dans les têtes de ceux qui ont quelque pouvoir. Le récit de la naissance de L'Événement est suivi d'un choix d'articles de Jean-François Kahn qui viennent appuyer sa démonstration de ce que les anglo-saxons appellent positive thinking. Ph.D.

JEAN-FRANÇOIS KAHN - *Les Français sont formidables* - Balland.



LA VIE DE BOHEME COSMOPOLITE telle que la voyait un jeune écrivain du début du siècle sentait beaucoup l'héliothrope et l'iris chers à Oscar Wilde. Les héros riches et précieux de ce roman passent de Paris à Oxford ou à Venise. Ils ont des histoires d'amour avec des "femmes du monde" et des princesses. C'est le tout premier roman de Paul Morand. On le croyait détruit par l'auteur et voilà qu'il a été retrouvé, en 1978, chez un libraire de Los Angeles. Écrit à l'âge de vingt deux ans, il n'a pas encore le mordant sec de ce qui allait devenir le style de l'auteur de *L'Homme Pressé*. Par contre, il nous conduit, par des chemins d'éducation esthétique et morale, à la rencontre de son invention la plus importante : le cosmopolitisme. R.D. (Dessin de Paul Morand par Valentine Hugo 1922) - **PAUL MORAND** - *Les Extravagants* - Gallimard.



Vous avez certainement déjà rencontré ce visage, à la fois illuminé et tragique. Souvenez-vous aussi de la chanson Antonin Artaud, de Peter Murphy dans *Burning From The Inside*, le dernier album de Bauhaus...

Un livre récent synthétisant les études précédentes, vous mènera à l'essentiel, à travers un important travail recensant les passions traversées par Artaud. Cinéma, théâtre, danse, musique, peinture, voyages et dérives, métaphysique, alchimie, poésie et psychiatrie sont étudiés avec soin et intelligence et illustrés par des photos et dessins hallucinants, souvent inédits.

Une cassette est jointe à ce livre, il s'agit de l'enregistrement inédit également, d'une pièce de 1947, issu des archives sonores de l'I.N.A. Nous y découvrons un texte et des voix, en particulier celle d'Artaud lui-même, aussi folles, qu'inspirées.

D.P.

Alain et Odette VIRMAUX - **ANTONIN ARTAUD** - Editions La Manufacture (120F) Livre et Cassette (Coll. Qui êtes-vous ?)

JOY DIVISION & NEW ORDER, innombrables sont les lecteurs de L'EQUERRE fanatisés par cette musique et on les comprend. Ils seront donc heureux d'apprendre l'existence, en import et en langue anglaise, de deux très beaux livres aux photos déchirantes sur leur groupe favori : un bon moyen d'augmenter sa culture musicale et sa connaissance de l'anglais.

Mike West - *Joy Division* - Babylon Books
Brian Edge - *Joy Division + New Order*. Omnibus Press (en vente chez Parallèles et par correspondance).



DIRE DE QUELQU'UN QUE C'EST UN MORALISTE n'est pas particulièrement encourageant et c'est bien cela qui fait qu'un des plus grands écrivains français est encore presque un inconnu. E.M. Cioran peut bien avoir des articles concernant son œuvre publiée dans des revues internationales prestigieuses, il reste relativement obscur. Et comment ne pas l'être quand votre dernier ouvrage porte le titre d'*Aveux et Anathèmes*, d'autres, *La Chute dans le Temps* ou *Histoire et Utopie* ? Ce ne sont pas des titres racleurs. Le premier, qui est le dernier paru est un merveilleux recueil de notes, pensées ou cris de fureur. Ses *Exercices d'admiration* sont des essais et portraits sur des auteurs que ce grand difficile considère comme dignes d'être admirés : Paul Valéry, Mircea Eliade, Beckett, J.L. Borgès, Henri Michaux et quelques autres. Treize portraits au feu et au souffre. Ph.D. (Photo Jacques Sassier)

E.M. CIORAN - *Aveux et Anathèmes, Exercices d'admiration* - Gallimard / Collection Arcades.



LES PRINCESSES DE LA MODE sont toujours belles, riches, élégantes et malheureuses. C'est ce que voudrait nous faire croire Mounia, ravissante martiniquaise devenue mannequin vedette d'Yves Saint Laurent. Dans ses souvenirs (déjà !) elle insiste sur le thème "l'argent ne fait pas le bonheur", sans doute pour se faire pardonner d'en avoir. On le lui pardonne bien volontiers car son livre, par ailleurs, est d'une franchise et d'une santé très blackie. Mounia dit les choses comme elles sont, avec une ingénuité touchante. Par la même occasion, on apprend quelques trucs sur les coulisses de la Haute Couture, de la photo de mode et même de la politique. Le passage où Mounia, mannequin célèbre mais noire, doit aller en Afrique du Sud est particulièrement poignant : les humiliations qu'elle y a subi rendent ce régime encore plus détestable.

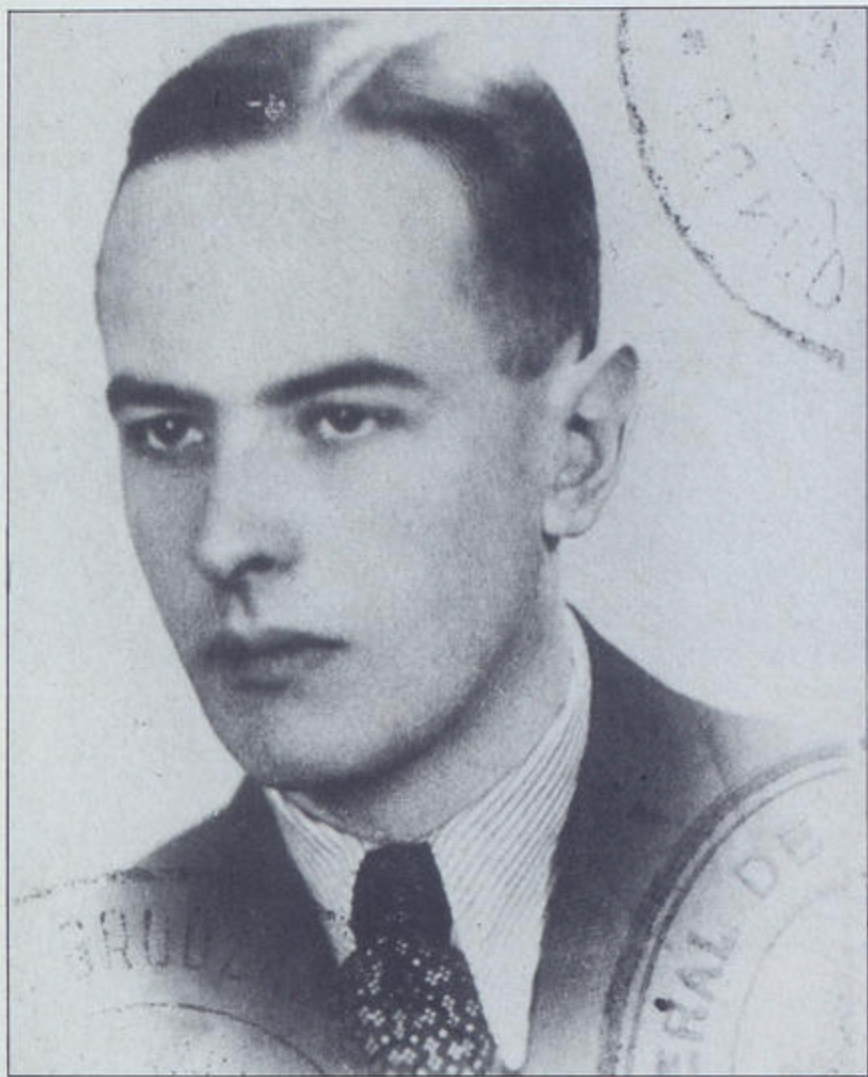
(Photo Henry Vignani)
MOUNIA ET DENISE DUBOIS-JALLAIS - *Princesse Mounia* - Robert Laffont / Collection Vécu.



DESSINS CARLOTTA

LECTURES (suite)

UN GÉNIE IMMATURE



WITOLD GOMBROWICZ : PHOTO DE PASSEPORT 1939

L'IMMATURITÉ
COMME FORME D'ART

On réédite GOMBROWICZ, polonais, sud-américain, français, un des écrivains les plus troublants des années soixante.

par Patrick Rognant

Un écrivain qui s'écrie :
" Que des sons nouveaux retentissent !"
ne peut être que
quelqu'un de bien, surtout quand
il s'agit du plus illustre des écrivains
inconnus de ce siècle,
polonais de surcroît et mort en
France, il y a dix huit ans de cela.

Chantre obscur de la littérature polonaise qu'il a marqué du sceau de son intelligence hautaine et ironique, Witold Gombrowicz est plus qu'un écrivain et mieux qu'un philosophe : c'est un **contre-penseur** qui possédait un esprit et une verve redoutables, véritable pionnier d'une modernité qui nous éblouit aujourd'hui.

Cette modernité, Gombrowicz l'a chantée avant même qu'elle n'existât, placé qu'il était à la jonction de deux civilisations : il a mis en scène la vieille culture moribonde et vu la nouvelle avant que le monde ne s'aperçoive du changement. Entre farce et mystère mêlé d'aventure, ses romans racontent non seulement une histoire (au départ banale) mais nous font partager, par une étrange alchimie, un monde de fantasmes et l'on est happé par un tourbillon dont seul l'auteur connaît l'enroulement et le déroulement.

Côté antécédents, Witold Gombrowicz est issu de la très spéciale noblesse lituanienne, mélange de fierté historique occidentale et de brutalité slave. Cet héritage a forgé une personnalité excentrique, paradoxale, parfois snob avec une tendance à prendre à contre-pied ses contemporains, ce qui le perdra, jusqu'à la célébrité.

Avant la guerre (de 39-45), il vivra une jeunesse dorée et publiera deux superbes ouvrages traitant ouvertement et pour la première fois de l'immaturité : *Bakaki*, mémorial sous forme de contes et surtout ce chef d'œuvre qu'est *Ferdynand*, essentiel et énigmatique. Ce roman va devenir l'objet d'un culte souterrain dans le monde entier, arrachant, de peu, Gombrowicz à l'anonymat car le ton et le style de ce roman étaient tellement en avance sur l'époque que beaucoup le jugeront illisible et n'y comprendront rien. *Ferdynand* explore le monde fascinant de la lycéenne moderne, visionnant plus loin et plus drôle et s'amusant de tout. Citons ses aventures avec les deux déesses **Jeunesse** et **Beauté**, rassemblées en quatre thèses : 1) la jeunesse c'est l'infériorité - 2) la jeunesse c'est la beauté - 3) la beauté c'est l'infériorité - 4) l'homme est suspendu entre Dieu et la jeunesse.

Avec Bruno Schulz et Witkiewicz, il forme un trio de fous, apprentis sorciers et visionnaires, devenus, depuis, les trois mages de la littérature polonaise du XX^e

siècle. En août 1939, il est invité pour une croisière inaugurale et vogue vers Buenos Ayres; trois semaines plus tard, la guerre éclate et balaie toute velleïté de retour. Il restera vingt trois ans en Argentine, exilé volontaire (la Providence lui a fait grâce d'un destin funeste, Schulz et Witkiewicz périront, suicidés, dès l'invasion hitlérienne). Gombrowicz connaîtra la misère et aussi l'indifférence hautaine d'un milieu culturel fermé et singeant le parisiannisme d'avant guerre. Son malheur fut d'avoir joué le snob avec les écrivains et l'intellectuel avec les snobs.

Son œuvre anticipe de vingt ans l'avant garde de l'après-guerre : du nouveau roman, du nouveau théâtre, des existentialistes aux structuralistes. L'érotisme de *Ferdynand* en fera un précurseur de Jean Genet (qu'il admirait) mais le champ de ses explorations est plus ouvert. Jamais écrivain ne fut autant comparé : de Rabelais à Kafka en passant, bien sûr par Nabokov, son frère de génération, autre exilé et également adepte des charmes de l'immaturité au travers de son extraordinaire roman *Lolita*. Gombrowicz fut peu prolifique mais son œuvre est d'une **densité rare** et explore avec bonheur le roman, le polar, le drame, la critique, l'essai et le Journal. En exil, son œuvre va mûrir et se teinter de mystère et d'exotisme. Devenue communiste, la Pologne proscrira ses ouvrages. Il se lira assidûment sous le manteau jusqu'au printemps 56 date à laquelle sera autorisée la publication de ses œuvres qui feront la conquête de ses compatriotes vingt ans après. Rares sont les écrivains dont le *Journal* ou les interviews sont aussi passionnants car c'est un genre qu'il cultivait en exil dans la presse émigrée (*Kultura*) pour garder le contact avec son pays. Haï par ces mêmes émigrés qui ne digèrent pas son roman-farce sur l'exil : *Transatlantique*, récit d'une croisière ubuesque où une certaine Pologne n'est pas épargnée, ce qui fit grincer bien des dents patriotes, on se demande bien pourquoi car Gombrowicz ne s'est jamais attardé sur des sujets spécifiques, traitant toujours de l'universel avec désinvolture.

Varia, qui vient de paraître est un recueil étonnant de textes divers empruntés à la presse, à son *Journal*, à des critiques et nous trace un portrait dantesque de cette personnalité qui n'est pas sans rappeler notre Voltaire. Malice, insolence, provocation et auto-satisfaction mis en scène sans un soupçon d'ennui ni de complaisance. Face à l'adversité et à l'hostilité qu'il a suscité, il est devenu maître de la polémique qui "scandalise ceux qui aiment à être scandalisés". Là encore, on devine un personnage à la Dali ou à la Orson Welles. **Définir** l'univers de Witold Gombrowicz est une entreprise périlleuse, les américains diraient : it's all in your mind (c'est un trip) car, évidemment, on le retrouve en héros, nous faisant vivre et sentir à travers toutes ses lectures l'auteur se regardant s'écrire et s'analyser... jeux de miroirs quand vous nous tenez... Mais, à la différence de ses contemporains du nouveau roman (qu'il

méprisait), il n'est jamais hermétique ou ennuyeux. C'est surtout la filiation avec Alfred Jarry qui, pour nous, est la plus évidente : par son théâtre ses trois pièces *Yvonne Princesse de Bourgogne*, *Mariage* et *Opérette*, inclassables mais proches d'Ionesco ou de Genet. Comble de dérision pour un auteur, il aura boudé les salles de théâtre pendant trente ans. La mise en scène du *Mariage* par Jorge Lavelli (décors et costumes d'André Acquart) au théâtre Récamier, sera le détonateur de sa consécration française, début d'une reconnaissance internationale.(1963)

Quelques mois avant les événements de mai 68, il évoque **la divinisation de la jeunesse**, une prophétie faite trente ans auparavant : "Vous verrez, ce n'est qu'un commencement. A l'avenir, la jeunesse s'imposera à notre sensibilité de façon encore plus profonde et plus terrible; nous ne verrons que par ses yeux."

Gombrowicz est un des rares à avoir traité l'immaturité à la fois selon lui-même et selon ses conséquences sur l'homme mûr qu'elle fascine jusqu'au meurtre. C'est le thème de *La Pornographie*, une suite à *Ferdynand*, un des livres les plus pervers de ce siècle mais un livre sans trace de licences : il est un des rares à ne jamais décrire l'acte sexuel.

Il recevra le Prix International de Littérature après *Cosmos*, un roman aussi hallucinant que déroutant, quintessence de son univers, piège pour les lecteurs mêmes chevronnés; mais la meilleure introduction à son monde psychotique reste un policier dédaigné par la critique : *Les Envoutés*, publié en feuilleton dans le quotidien *Le Matin*, il y a dix ans. Gombrowicz choisit toujours comme héros L'Etranger, intrus déplacé, antinomique du milieu qu'il cotoie, anti-conformiste et outsider à tout establishment.

Witold Gombrowicz va s'imposer comme un classique essentiel : **conceptuel**, il en arrive à nous faire oublier son univers polonais, **universel**, il est terriblement personnel, esprit lucide et jugement **sans appel**. Un rire moqueur dans le théâtre quotidien, pas franchement méchant, juste un peu cruel, comme on aime. Il est l'école buissonnière de la modernité en culottes courtes.

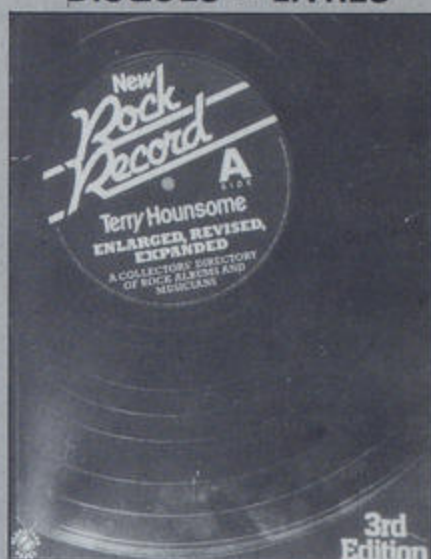
BIBLIOGRAPHIE :

Aux Editions Christian Bourgois :
Journal
Pérégrinations argentines
La Pornographie (roman)
Ferdynand (roman)
Souvenir de Pologne
Yvonne, Princesse de Bourgogne (théâtre)
Le Mariage (théâtre)
Varia

Aux Editions Denoël :
Trans-Atlantique (roman)
Opérette (théâtre)

RITA GOMBROWICZ
Gombrowicz en Argentine (1939-1963)
Biographie (Denoël)

PARALLELES DISQUES - LIVRES



46 000 LP recensés

7 600 Groupes et Artistes

78 000 Musiciens

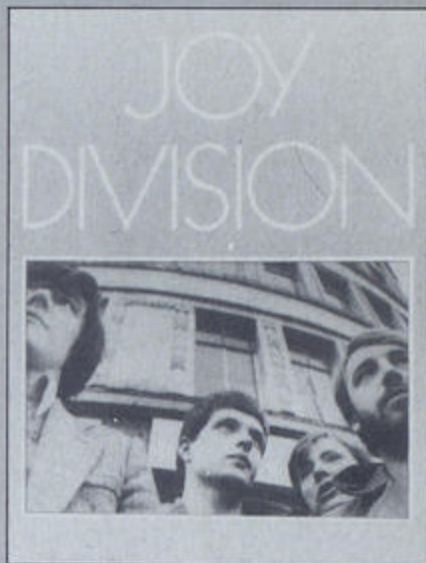
Indispensable à tout amateur éclairé.

La nouvelle édition revue et augmentée d'un ouvrage de référence indispensable à tout amateur de rock.

Prix en librairie 165 F

Par correspondance 190 F

(Chèque à l'ordre de Paralleles)



Joy Division par Mike West

Prix en librairie 45 F

Par correspondance 58 F

Joy Division + New Order

par Brian Edge

Prix en librairie 74 F

Par correspondance 87 F

ACHAT-VENTE DE DISQUES D'OCCASION

Tous les jours de 10 h à 19 h

Tél. : 42.33.62.70

47, rue St Honoré, 75001 PARIS

Métro : Halles-Châtelet

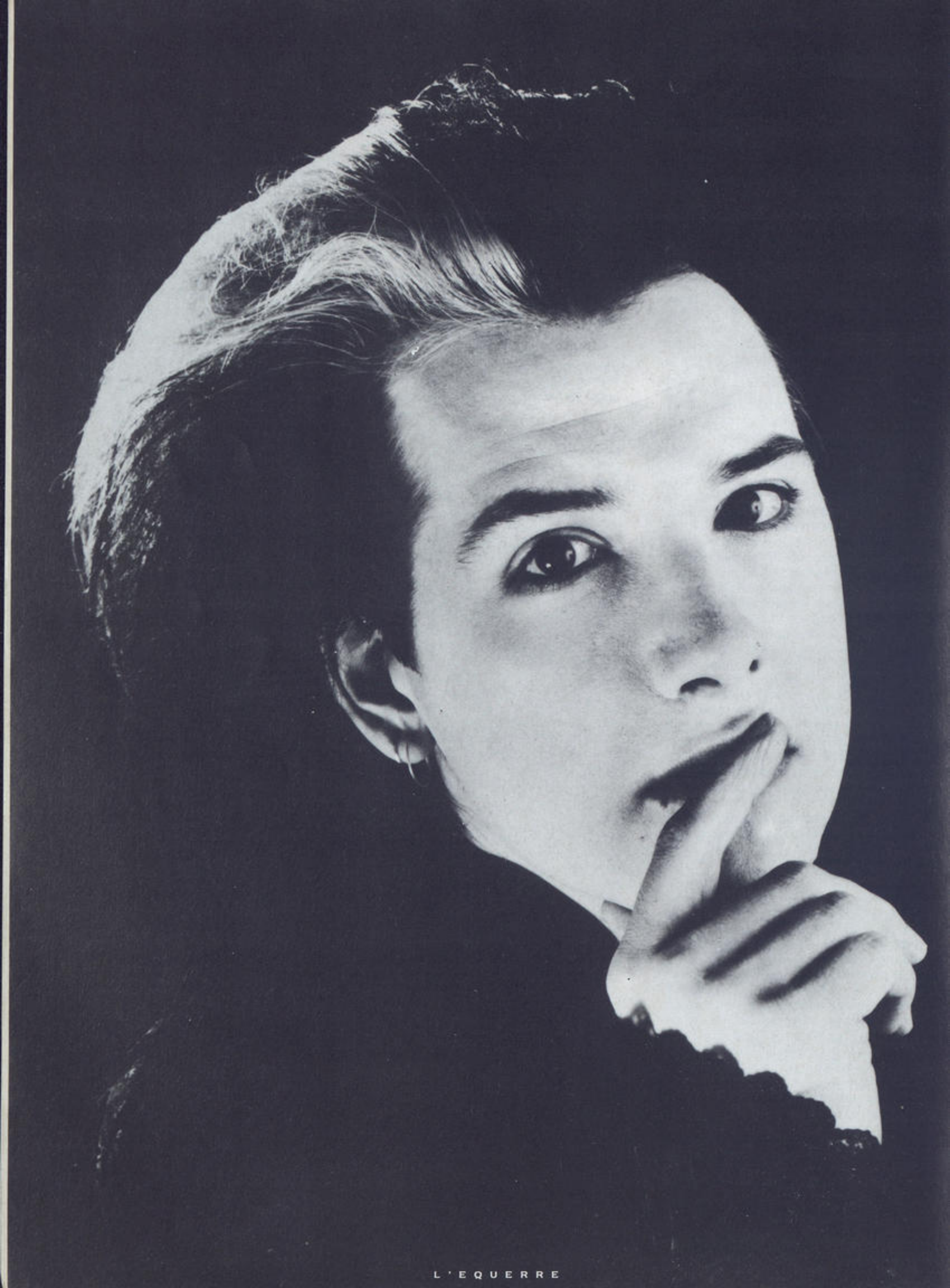
PARALLELES sur MINITEL

Tapez vous une ligne

36.15 Code ACTO-PARLEL

L'actualité du rock à travers les livres (import, GB et USA). Les fanzines, les disques, les cassettes et les concerts auto produits.

VENTE PAR CORRESPONDANCE



LES DAMNÉS

L'univers des Damned est à moitié cauchemar, à moitié rêve.

Laissez-vous prendre à la gorge.

Par Pierre Perrone

Photos Nick Knight

La sortie de *Sid and Nancy*, le film d'Alex Cox a ravivé l'intérêt porté à la vague de groupes punk qui déferla en 1976 sur les plages tranquilles d'une musique moribonde. Plus de dix ans se sont écoulés. Sid Vicious est toujours six pieds sous terre, John Lydon promène son PIL sur les rivages du heavy-metal Mick Jones flirte avec le rap, Joe Strummer ne sait trop quelle direction prendre même s'il continue de plus belle tandis que Paul Weller oscille de plus en plus vers une musique beige (soul matinée de jazz) vaguement teintée de politique.

Des cinq grands groupes de l'époque — Sex Pistols, Clash, Jam, Stranglers, Damned — seuls ces derniers sont restés fidèles à leur manifeste initial (*Damned, Damned, Damned* hurlait la pochette de leur premier album qui faisait la nique au reste du mouvement avec ses tartes à la crème) tout simplement parce que dès le début ils n'adoptèrent aucune idéologie : ni politique, ni autre.

Dave Vanian (de son vrai nom Dave Letts), l'ancien fossoyeur qui devint le chanteur vampirique du groupe a "du mal à croire que dix ans se sont écoulés", tandis que Rat Scabies (alias Chris Miller) se souvient : "les Stranglers étaient de bons potes à nous. Nous nous entendons d'ailleurs toujours très bien et, d'une certaine manière, nos carrières se ressemblent, avec des hauts et des bas. Quand nous avons monté les Damned, on crevait la dalle. Nous étions tous issus de familles instables et nous avions vraiment l'impression d'être une bande de damnés (ce qui explique le nom) comme si le monde entier s'était dressé contre nous. Ceci a contribué à la violence et à la détermination du groupe, nous avions tous des atomes crochus et le Diable seul sait comment Dave a pu me supporter pendant plus de dix ans. Quand j'ai rejoint les autres, j'étais en liberté surveillée, après un cambriolage qui avait mal tourné. Je n'ai pas honte, c'était simplement pour survivre. J'étais à la rue, je couchais par terre chez les copains".

Les ramifications de l'histoire des Damned sont par trop incroyables : Il faut savoir, par exemple que Chrissie Hynde, de nos jours la figure de proue des Pretenders, répéta pendant un certain temps avec le groupe, même si elle n'enregistra jamais avec lui. Le principal compositeur était à l'époque Brian James, le guitariste. "Il est comme Keith Richards des Rolling Stones, toujours entre deux eaux, ils ne se refusent rien, il prend tout ce qui traîne et passe son temps à faire la fête. Je crois toujours qu'il raconte des conneries quand il me dit que son nouveau groupe The Lords of The New Church marche bien en France." (ce qui fut vrai, l'espace d'un été avec *Dance with me*). Captain Sensible (né Ray Burns), à l'origine le bassiste — "c'est lui qui a appris à Sid Vicious comment jouer" précise Dave — était le farceur, le bouffon du punk, montant sur scène un soir en tutu, se déguisant le lendemain en ours et terminant en beauté le surlendemain en se produisant quasiment à poil tout en dissimulant derrière son instrument la partie la plus intime de sa personne.

Ce quatuor — James, Sensible, Vanian, Scabies — allait être le premier groupe à signer un contrat en 1976 et le premier à sortir un 30 cm, célèbre non seulement pour les tartes à la crème de sa pochette mais également pour les classiques que sont devenus *New Rose* et *Neat, neat, neat* ("cette basse vous en met plein la figure et force à écouter le reste").

Ils seraient aussi les premiers à aller aux Etats-Unis et les premiers à se faire escroquer comme le confirme Dave : "On n'a pas toujours été payé pour les deux premiers disques".

Les Damned allaient également battre tous les autres en se séparant les premiers et ils se débrouillèrent pour se reformer aussi sec sous le nom des Doomed.

"Qu'est-ce que peut faire Rat Scabies à part jouer de la batterie ?" déclare philosophiquement ce dernier. "Je me vois mal travailler dans un magasin ou faire le démonteur. En fait, je suis inemployable". Captain Sensible se mit à la guitare et ils essayèrent une flopée de bassistes : de Henry Badowski à Algy Ward après un bref flirt avec Lemmy (de Motorhead). Enfin Paul Gray, ancien Eddie & Hot Rods (les pub-rockers légendaires) rejoint le Captain, Rat et Dave qui se retrouvèrent tout à coup dans le TOP 20 début 1979 avec *Love Song*. "C'est une période dont j'ai des souvenirs plutôt vagues", avoue Scabies. "Je buvais comme un trou. Je vivais au jour le jour". Mais il réussit à émerger de ces brumes éthyliques pour enregistrer le ravageur *Smash It Up* et le sombre *I Just Can't Be Happy Today* ("on a le chic pour trouver des titres sans faire exprès" commente-t-il) ainsi que deux excellents 33 tours, *Machine-Gun Etiquette* et *The Black Album* même si leur label, Chiswick, allait à son tour perdre quelque peu la foi qu'il

avait placé dans le quatuor. Depuis, les businessmen se sont rattrapés en sortant diverses compilations et enregistrements en public sans demander l'autorisation du groupe. Dave : "Je crois qu'on a vraiment dû tomber dans tous les pièges du music biz !"

Et ce n'était pas fini puisqu'en 1981, ils furent obligés d'avoir recours à un minuscule label, Nems, pour sortir un 45 tours quatre titres, *The Friday The 13th EP* qui démontre la fascination qu'exerce sur eux les films d'horreur. Ce média semble d'ailleurs leur convenir et ils ont récemment contribué à la bande originale de *Return Of The Living Dead*. "Nous essayons de créer une bande son qui accompagne et illustre notre vie", ajoute Dave, qui est toutefois quelque peu surpris qu'on retrouve les Damned en fond musical dans *Deux flics à Miami*.

Dave Vanian ne prétend plus, comme par le passé, dormir dans un cercueil même si *Lovely money* a été inspiré par "tous ces endroits où l'on a commis d'affreuses atrocités et qu'on fait maintenant visiter aux touristes". Ce titre figure sur l'album *Strawberries* qui parut en 1982.

Paul Gray commençait à leur taper sur le système. Selon Rat, "il avait la grosse tête, il s'attendait à ce qu'une limousine l'emmène aux concerts. Il demandait où était son gramme de coke avant de monter sur scène. Roman Jugg le remplaça alors que les Damned étaient encore une fois au creux de la vague. "On était tous fauchés, mais, même si les fonds nous faisaient défaut, l'inspiration était toujours là" continue Dave. Au début de 1984, Captain Sensible, qui avait eu des hits en solo (*Happy Talk* numéro 1 en Grande Bretagne et *Wot*, un énorme succès en France) jeta l'éponge même s'il avait tout fait pour que le groupe réussisse. "Il me manque" avoue Scabies qui s'était mis à répéter avec Jimmy Page, ex Led Zeppelin. "Les Damned étaient devenus un numéro de cabaret", remarque Vanian. "On ne voyait pas de lumière au bout du tunnel, mais le départ du Captain et l'arrivée de Bryn nous ont secoué".

Déterminés à devenir, selon les termes du batteur, "l'un des dinosaures du rock, pleins aux as, donnant des concerts devant des milliers de fans" ils publièrent *Thanks For The Night* sur leur propre label. Le single fut bien accueilli et attira l'attention de la filiale britannique de MCA Records qui leur offrit bientôt un contrat.

Grimly Fiendish, chantant les louanges d'un personnage de bandes dessinées fit une entrée remarquée au hit-parade bientôt suivi par *Shadow Of Love*. l'excellent album *Phantasmagoria* et un 3^e 45 tours, *Is It A Dream* confirmèrent que les Damned avaient fait un retour en force même s'ils durent attendre le début de 1986 pour figurer dans les trois meilleures ventes sur le marché britannique avec leur reprise de l'ode tourmentée que Barry Ryan chanta pour *Eloise*.

Sur *Anything*, leur récent 30 cm, l'on découvre un hommage au *Gigolo* d'Aunt de Syd Barrett (ex Pink Floyd) tout simplement intitulé *Gigolo* dans lequel l'on arrive également à discerner le riff de la bande originale de James Bond. Ayant examiné la collection de cassettes que le groupe emporte en tournée, qui va des Who ("C'est toute mon adolescence, mais je ne suis pas encore allé aussi loin que Keith Moon" commente Rat) à Jimi Hendrix en passant par le *Effervescent Elephant* du génial Barrett, ou *Relics* et même *Obscured By Clouds* de Pink Floyd en passant par Alice Cooper ou Motorhead, on comprend très bien que les spectateurs présents à leurs concerts ne soient pas si étonnés que ça lorsqu'ils se lancent à corps perdus et à cent à l'heure dans des versions de *Looking At You* des MC5 ou *L.A. Woman* des Doors. Après tout, ils avaient bien démolé le *Help* des Beatles sur la face B de leur premier 45 tours et curieusement réinterprété le *White Rabbit* du Jefferson Airplane quand ils ne s'attaquent pas au *We Love You* des Rolling Stones.

Les Damned ont célébré leur dixième anniversaire avec deux concerts en plein air l'été dernier et viennent d'entamer une autre tournée gigantesque qui les aura vus, enfin, sur les planches de quelques scènes françaises ("Je crois que pour les français nous sommes un groupe légendaire, qui n'existe pas vraiment" concède Dave).

"Les dix premières années étaient un apprentissage, nous sommes la preuve que si quelqu'un est vraiment déterminé à faire quelque chose, il va y arriver" lance Scabies en guise de conclusion tout en mettant *Sex and Drugs and Rock and Roll* de Ian Dury sur la stéréo de leur bus de luxe.



LES POIS magiques

Entre la scène underground des seventies, riche en groupes culte, et la foisonnante conspiration internationale des groupes obscurs de notre décennie, **LES LEGENDARY PINK DOTS** sont l'ultime mythe vivant à exhumers des ténèbres. Maniaquement hantés par une vision obsessionnelle de notre monde intime qu'ils poursuivent comme une quête nébuleuse accompagnée d'une production anarchique et impressionnante, ils cultivent un sens aigu du charme et du mystère qui manque cruellement à grand nombre. Ils sont le groupe magique de l'instant, envoûtant et précieux...

par Patrick Rognant

CE GROUPE, MAÎTRE DU TROMPE-L'OEIL SONORE et du miroir magique revisité est né vers 1980, dans une vieille demeure victorienne hantée qu'ils squattaient pour répéter. Il y avait là un antique piano dont les touches étaient parsemées de mystérieuses taches roses qu'ils trouvaient, bien sûr, légendaires. On imagine sans mal une petite fille, réplique d'Alice, répétant sans trêve ses gammes sur ce clavier marqué. Cet univers fantasmagorique a marqué le groupe d'une empreinte apocryphe comme les effluves pervers d'une boîte à musique poussiéreuse qui continue de jouer inlassablement.

TOUT D'ABORD CE FUT UN TRIO EN CHAMBRE, fondé par Edward Ka-Spel, le chanteur, type d'allumé génial qui se consacra aux Pink Dots comme sa seule raison d'être musicale. Le côté musique de chambre synthétique fait tout le charme intime de leurs premières productions : un amateurisme fragile qui sied à merveille à l'univers carcéral de leur théâtre sonore auquel il apporte magie et envoûtement transparents. Nourri à l'école post-psychédélique des visionnaires schizophrènes comme Syd Barrett, Christian Vander (de Magma qu'il admire à l'instar de nombreux anglo-saxons y compris Tuxedomoon) et, plus encore White Noise de David Vorhaus, précurseur de la musique industrielle et hantée de 1969, il cultive les textes poétiques à tiroirs, lunatiques et absurdes, baignant dans un humour noir acide et timbré. Il a créé un langage proche du kobaien de Magma qu'il utilise ésotériquement ça et là, comme Vander, poursuivant une sorte de plan obscur et presque mystique, le flegme en plus. La parenté la plus évidente (si l'on peut dire) est celle de White Noise, de son moyen-âge électronique, de sa musique sophistiquée comme seuls les anglais peuvent en composer. Ces précurseurs précédaient de dix ans Throbbing Gristle et Cabaret Voltaire avec leur album *Electric Storm*. **TRES PRODUCTIFS**, LES PINK DOTS vont enregistrer quelque onze cassettes pour différents labels dont *Atomic Roses* pour Illusion Productions, de Caën, et quelques curiosités comme cette cassette prisonnière d'une maquette de Messersmidt pour un label allemand. Ils acquièrent une certaine popularité en Europe du Nord et surtout en Hollande comme en témoigne une excellente cassette live pour Ding-Dong. Habités des compilations internationales, on les retrouve sur *Bain Total/Die Form* et sur *World of Glass* (Glass), *Future Tense* etc.

Bien qu'en marge de tout, ils sont voisins de la scène industrielle et précurseurs d'un retour à la mélodie et aux albums conceptuels. *Brighter Now* (In Phaze) sorti en mars 82 ceint de roses angéliques fait figure de renaissance et d'illumination dans la noirceur de l'époque. Assemblage de pop-songs acides et de dérivés post-barbariques, c'est sans doute leur disque le plus serein, desservi par une distribution confidentielle. *Brighter Now* est une perle de fraîcheur baignant dans l'humour flegmatique que lui insuffle la voix nasillarde et enjouée de Ka-Spel, assurément un grand exercice de style, dépouillé et

pervers. La même année voit paraître son jumeau ténébreux : sombre et gothique *Curse* (In Phaze) illustré par la lame funeste de l'arcane sans nom : la faucheuse des tarôts. Variété impressionnante d'ambiances et de sons mêlant inquiétude et douce folie dans une saga épique et hermétique s'achevant dans l'apothéose d'un requiem cynique : "Oh, il est mort les yeux ouverts".

LE GROUPE A LA COHÉSION D'UN ORCHESTRE de chambre avec, au violon un brillant virtuose : Patrick Q. Paganini ainsi que deux sorciers des claviers : Sybil Strange Cargo, alias Adancathar et le fascinant The Silverman. Les deux guitaristes apportent une note de tension et de violence acide : Roland Calloway, alias Poison Barbarella (basse) et Street Majest Alarm, aristocratique et hors-pair. Pas de batteur, c'est le règne des séquenceurs et des boîtes à rythme. Seuls les patronymes des musiciens changent au fil des albums en fonction des besoins du concept en cours.

UNE COMMANDE DE LEUR FUTUR LABEL BELGE Play It Again Sam (P.I.A.S.) va les révéler au public des indies : c'est *Faces In The Fire* sur le thème très concret de l'holocauste nucléaire. C'est un disque futuriste au son énorme et très pro dominé par les synthétiseurs et l'électricité d'une guitare sauvage, par là même amorçant une évolution dans leur manière. Produit par le septième membre du groupe Pat Bermingham, il illustre à la perfection le thème du feu par la combustion même de leur musique et contient un hommage insensé à White Noise : *Love In A Plain Brown Envelope*.

La suite est, pour le groupe, une période troublée où s'accumulent les problèmes. Ils seront contraints à un exil à Amsterdam où les attendent des labels plus aventureux et plus ambitieux. Un dernier album anglais et non des moindres *The Tower* (In Phaze) sort dans la foulée. C'est le premier volet d'une véritable épopée. *The Tower* cumule les qualités des trois albums précédents : sérénité, mystère et électricité pour un conte métaphysico-fantasmagique des plus réussis, une richesse mélodique digne de l'album blanc des Beatles, la naïveté exclue de leur ironique dessein. 1984, année charnière voit l'enregistrement d'un album méconnu et maudit *The Lovers* qui ne verra le jour que deux ans plus tard, sur le label Torso. Illuminé par une sublime face live qui traduit à la perfection la magie de leurs trop rares concerts avec le sensationnel The Silverman, cet album est, en outre, présenté sous une de leurs plus somptueuses pochettes d'inspiration psychédélique.

Le contrat avec P.I.A.S. amorce une renaissance inespérée pour ces désespérés de l'ombre avec la réédition de leurs albums déjà épuisés (*The Tower* reparaît avec une nouvelle pochette signée Barbary qui réalise dorénavant tous leurs concepts visuels) et surtout une notoriété de bouche à oreille qui va saluer la sortie de leur chef-d'œuvre, le double album *Asylum* (P.I.A.S.) dont la pochette rend hommage à Franz Kafka. Musique continentale hantée par le duo Brecht/Weil, *Asylum* est la révélation du talent virtuose de Patrick Q. Paganini qui mène le jeu de son archet tzigane. Cette incursion dans le classique les met en parallèle avec un groupe ami, basé à Londres : Dead Can Dance. Un disque difficile pour aborder leur univers mais possédant la richesse d'un *Opéra de Quat' Sous* hanté par un sommet incontournable : *I Am The Way, The Truth, The Light* où le charisme de Ka-Spel éclate en apothéose.

CE DERNIER MET A PROFIT CETTE PERIODE de mutation pour épancher sa créativité débordante en enregistrant coup sur coup trois albums solo sur le thème précieux de la poupée chinoise : *Eye China Doll*, *Chiekk China Doll* (Scarface/P.I.A.S.) et *Aazhyd China Doll* (Torso), cela en un an. Si les deux premiers sont imprégnés de l'expérience *Asylum* avec une part belle à Patrick Q. Wright, *Aazhyd*, paru en mars 87 renoue avec l'intimité schizophrène et la technologie répétitive des premières productions. Le must de son génie est sans conteste ce maxi enregistré avec le leader du groupe électro-cauchemar canadien Skinny Puppy le dénommé Cevin Key, sous le nom de Tear Garden. Mis en valeur par une pochette superbe pour trois chansons somptueuses, serties d'arrangements hypnotiques et planants, c'est une merveille de beauté froide (P.I.A.S.).

LA FIN DE 1986 A VU LA PARUTION simultanée de leur premier maxi *Curious Guy* (P.I.A.S.) et du deuxième volet de *The Tower* : *Island of Jewels* (P.I.A.S.). Le premier est un titre très fort une pop-song espiègle et presque dansante dans un kaléidoscope de breaks avec une certaine parenté avec le dernier Virgin Prunes. Le second, beaucoup plus hermétique est un disque fleuve qu'on explore tel un spéléologue. On y retrouve toutes les tendances du groupe enrichies d'une technologie améliorée et d'une assurance nouvelle.

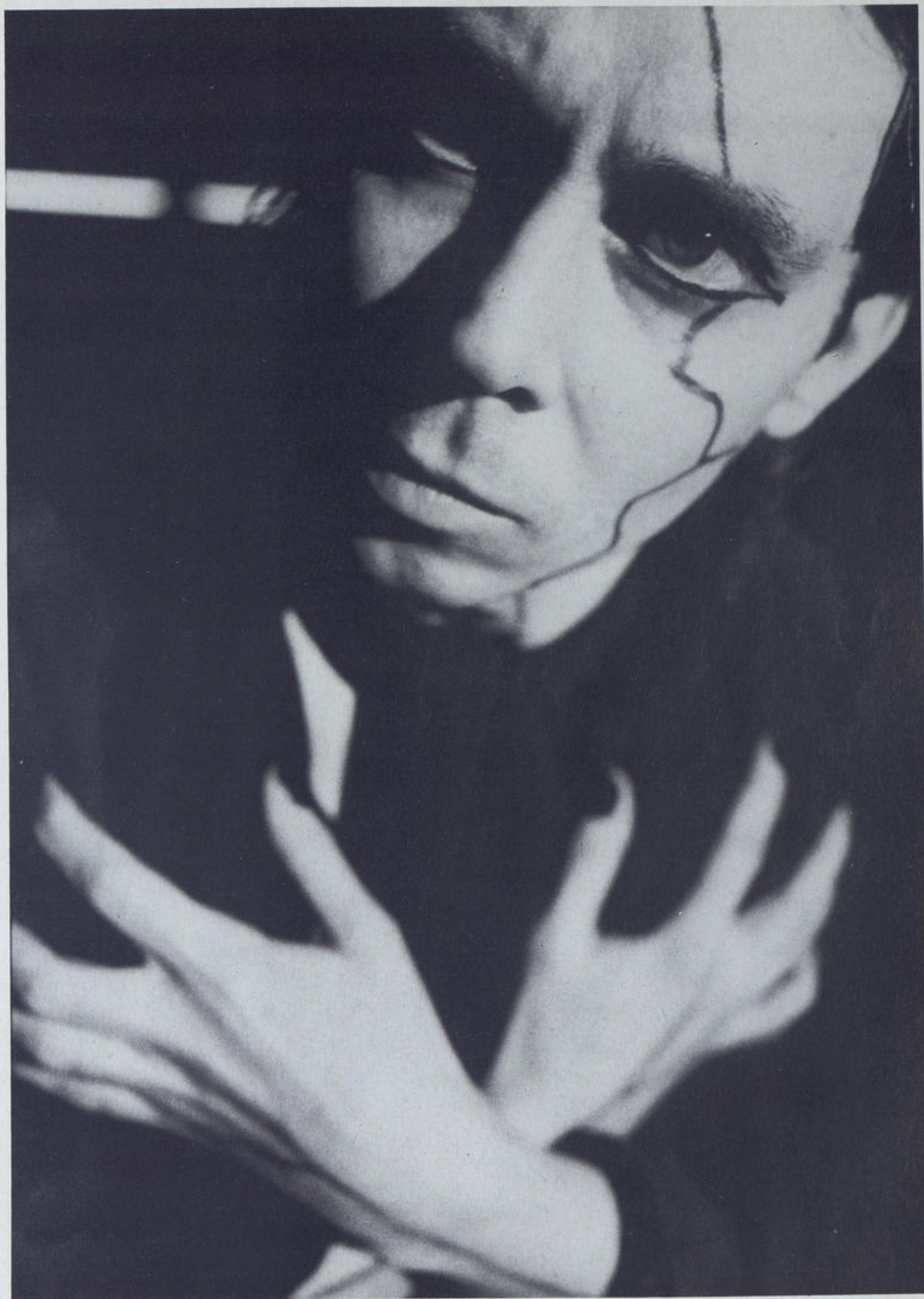
Mais les Dots ne sont pas prêts de faire des concessions à une trop large diffusion. La sérénité enjouée des premiers jets a fait place à une intensité dramatique autrefois uniquement présente dans leurs shows.

Leur inoubliable prestation parisienne, au Rex-club a prouvé aux trois cent privilégiés venus les acclamer qu'ils sont un groupe au sommet de leur art et qu'ils ont découvert l'extase sans l'ennui.

EDWARD KA-SPEL




LES LEGENDARY PINK DOTS



BOBBY WOMACK

Il est au cœur de la musique américaine de ces vingt dernières années. Depuis les Rolling Stones [pour qui il écrit *It's All Over Now*] jusqu'à J. Geils Band en passant par Patti Labelle, Aretha Franklin ou Elvis, Bobby les a tous rencontrés, produits, ou simplement sortis du ruisseau. Robuste et rigolard comme un de ces Africains du feuilleton *U.S. Roots* (ou il tint un rôle), Bobby cultive un côté jovial et paillard en jurant abondamment et en faisant les yeux doux aux femmes de chambre. D'une courtoisie exemplaire quand il aborde les sujets qui lui tiennent à cœur (notamment le racisme sur MTV), il raconte en hurlant de rire les mille humiliations qu'il dut subir depuis ses débuts aux côtés de Sam Cooke et de Marvin Gaye, avec ce rire propre aux gens qui ont triomphé des embûches de la vie. A qui veut l'entendre, il clame posséder une villa de quarante pièces à Beverley Hills. Rassez le voir, il vous recevra avec le sourire. O.C.



Dans la jungle des sons, un éléphant peut en cacher un autre, mais à moins d'être Man-Dingo, difficile de reconnaître un pachyderme dans un troupeau. Dibango, selon la légende, aurait dû être abandonné au cimetière des consoles, Manu et solo. Pour une fois, l'Animal a sorti ses défenses, relevé sa trompe puis barri en avertissement : Man-dingo no dead, still alive, et aujourd'hui plus qu'hier, debout sur ses pattes, relève la tête, chauve, sidéral et assuré de triompher sur le temps. Dans la jungle de l'asphalte, le dinosaure n'arrête pas de mélanger végétal et minéral, se donnant en spectacle tel ces antiques monstres qui défient le ciel durant des millénaires.

Là-bas, sur le Continent Noir, pianissimo l'humanoïde émerge des glaciations, enfle du cerveau et capture le feu, debout, enfin maître de la nature. Un sax, or et noir, artéfact de la trompe jaillit, et aussitôt la forêt explose dans un rugissement de fin de monde, les préliminaires des ébats de l'Afrique et de l'Occident.

En écho : *Waka Juku, Hip-hop, Abele danse, Transe Sun Set, Afrikadelic*, tandis que la légende accouche d'un bûcheron des sons juste comme l'orage éclate et que le soleil nous nargue à son zénith.

Comment être *Afri Jazzy* alors que la confusion des genres et les supermarchés du Top 50 n'avalent et ne recrachent que du fluide glacial ? La réponse est aux portes de vos silences, enfin rompus par le fracas du Makossa. Soul-toi éléph, et mouille nos rêves de fantasmes chauds et froids que le computer crache sur le listing, noir sur blanc, - compact !

Ed. Makossa

JEREMY KERR

A Certain Ratio, originaire de Manchester, fut longtemps victime d'un malentendu musical de la part d'un public qui assimilait trop facilement leur label, Factory, à un repère de clones de Joy Div. Eux, avouent vouer un culte plus constant à Miles Davis et Wayne Shorter qu'à Ian Curtis. A l'image de ce jeune homme décharné et Beaudelairien qui chante son désespoir sur un Funk très "Free", ce groupe hors des modes et hors des hit parades conjugue rigueur et austérité. Leur dernier album *Force*, toujours sur Factory, assortit les plages de calme évoquant les glaciers nordiques aux torrents de slap furieux où seule surnage la voix de Jeremy, empreinte de toute la détresse d'un "boy from Manchester".

O.C.



TED MILTON

En anglais, to Blurt signifie parler vite, en langage un peu sur-réaliste. Ted Milton saxophoniste et chanteur de ce groupe aussi culte qu'intello est un esthète punk. Soigneusement habillé de haillons, il transpose version destroy l'élégance britannique traditionnelle. Il vit à Stroud, dans le Gloucestershire soigneusement à l'écart de tous courants ou modes pouvant avoir une quelconque influence sur l'ethno-punk, free punk ou rock tribal de Blurt qui s'impose avec férocité dans le royaume émasculé de la musique anglaise. Plus connu sur le continent, Blurt s'est fait connaître à Poitiers, aux Transes Musicales de Rennes (en 82) et aussi aux U.S.A. Le dernier album de ce gentleman à la chorégraphie psychotique est une avalanche de sons que ne renieraient pas les groupes de ce qu'on appelle "la nouvelle scène anglaise". Impression de danger, effet hypnotique et angoissant, anti-glamour par excellence, Blurt, pionnier du punk-jazz revient avec *Smoke Time*, un opus convulsif.

Ph. D.

PAUL SIMON

Il y a plus d'un sens à donner à la vieille devise des hippies "Peace and Love": Paul Simon, qui connut la gloire en jouant du folk avec Art Garfunkel, a choisi de lui donner son expression la plus noble en bravant le tout-puissant Apartheid (symbole de "Hate and War" s'il en est) pour aller réaliser dans les townships de Soweto et Johannesburg "Graceland", un album qui pèsera lourd dans ces années 80 chiches en chef d'œuvres. Plus qu'un disque "look ethnique branché", il s'agit d'un échange culturel au plus haut niveau où la musique magique de l'Afrique du Sud coule en un flot indomptable sous la baguette avisée et discrète de Paul Simon, qui pousse le flair play et l'honnêteté à créditer Lady Black Smith Mambazo (groupe acapella qui chante sur *Homeless*) et les autres musiciens locaux sur les morceaux qu'ils composèrent avec lui. Comme il le fait remarquer avec un sourire complice, "ils ne vont pas en croire leurs yeux quand ils iront toucher les droits d'auteur !" Pour la tournée mondiale qui suivit le disque, vingt sept musiciens blacks (dont le trompettiste Hugh Masekela et la chanteuse Myriam Makeba) accompagnèrent ce petit homme pâle et timide venu montrer le pouvoir de l'Amour et la force de la Fraternité en un cocktail explosif. La boucle sera bouclée le jour où ces mêmes artistes noirs pourront inviter librement Paul Simon à venir jouer avec eux dans une Afrique du Sud enfin libérée de son intolérable tyrannie raciste. O.C.



GRAZZIELLA DE MICHELE

Morbide et décadente, *Le Pull-over blanc* est la version pop française d'un morceau aussi plein d'anglais que l'atmosphère de Jay Christian. Morbide et plaintive, la mélodie s'inscrit dans des volutes d'harmonies qui créent un aspect accablant plein de nostalgie. Les paroles déambulantes racontent en touches intimes l'histoire (vraie) d'une jeune fille trouvée morte un jour. Grazziella, qui, "aime les histoires qui finissent mal", a rencontré en Mario Quattro le compositeur qui épaula son côté détroit. Cette jeune morte qui trouvait que "les coutures aux poignets, c'est joli", se pull-over blanc, seul souvenir d'une pauvre ou merveilleuse histoire d'amour, des univers distants. Grazziella l'assume jusqu'à dans sa vie privée, en étant toujours infirmière psychiatrique, profession qu'elle avait embrassée il y a quelques années pour venir en aide à un ami. Un métier qui, d'après elle, "relativise tout, me rendant, via à via des autres, solitaires, attentive, patiente et généreuse". Cette chanteuse, montée de Lyon à Paris puis à Londres avec les Talking Heads avant 1980, qui a connu autant les Ramones que Brian Eno, qui a vécu sur Bowie en tournée, prend un départ confidentiel en 84 avec une chanson du Velvet: *Sweet Jane*, une des meilleures chansons d'une compilation *Les Enfants du Velvet* où se retrouvent de Daho à Rita Mitsouko, les maîtres de l'underground. Maintenant, accompagnée de Christine, des Bend Sin, et des Fils du Joli, groupe toulousain légendaire, elle se reflète, diaphane, dans le miroir d'une sensibilité écorchée vive.

Sh. D

(robe en soie sauvage: Marine Sitten, blouson en satin: Kristen Wolf)

S A M Y
BIRNBACH

Le chanteur de Minimal Compact, groupe à la fois culte, outrageux, violent et sentimentalement sensuel est un lieu géométrique d'influences et de tendances. Rejeté d'Israël, son pays, pour cause de... rock, il s'est établi à Amsterdam puis à Bruxelles avec ses amis musiciens. Dans cette ville internationale, Minimal Compact établit la grande famille arty-expérimentale (mais qui a les pieds sur terre) avec la chanteuse / bassiste / claviers Malka (à la ville Mme Colin Newman) Peter Principle et Steven Brown de Tuxedomoon ainsi que Les Nomads, Nico, Carla Finley ou le guitariste de ce groupe insensé : La Muerte. Se réclamant d'une vision universelle, Sammy ne se veut pas à la tête d'un "petit groupe juif car tout est possible avec Minimal Compact". Une musique qui joint le rock pur aux mélodies orientales et à la violence rythmée des raps, des titres éloquentes dans leur simplicité : *One By One*, *Deadly Weapons*, *Immigrant Songs*, *Raging Souls* et le tout récent *Cuts* produit par John Fryer qui les joint aux "familles" 4 AD et Mute, celui-ci ayant œuvré sur *This Mortal Coil* ou *He Said*. Si l'on rappelle que la version remix de *Next One Is Real* fit un malheur dans les discothèques U.S., on peut conclure que Sammy Birnbach et son Minimal Compact avec *Cuts*, officialise un statut de grand groupe européen auquel l'Amérique ne fait pas peur. Ph.D.

Un nom qui évoque le mélange de l'homme et de l'ordinateur et qui laisse un goût de métal dans la bouche. Ces deux New Yorkais d'origine jamaïcaine se nomment respectivement M.C. Tee et Mantronik [avec un K] et proposent sous le nom de *Music Madness* [folie musicale] un album où les sons se collent et s'assemblent en des kaléidoscopes violents qui font la synthèse des bruits dominants de la décennie : Electro Funk, Hardcore Hip Hop, Dub Music. Mantronik se gave de tous ces courants pour les adapter à sa musique. Celle-ci passe de la violence à l'hypnotisme, et se trouve dynamitée par les raps minimalistes de Tee, qui se surnomme lui-même "Crime Master Tee". Lascivement étendus sur la moquette, ils attendent avec une impatience mal contenue de connaître un succès comparable à celui de leurs confrères Run DMC. O.C.

Ph. DUJANOU-MOFF



HIRES VRAIES DE DAVID BYRNE



Histoires vraies : True Stories, le film de David Byrne (Talking Heads) est complètement cool et ouvert.

Film-constant et film musical, il correspond à une mentalité mutante.

INTERVIEW EXCLUSIVE : PIERRE PERRONE - ANALYSE : OLIVIER CACHIN

(voir pages suivantes)

la tête cherch

David Byrne échappe à toute interprétation artistique, à toute évaluation intellectuelle, même si son œuvre le voit se remettre sans arrêt en question. Il offre franchement quelques indices pour résoudre ce puzzle que semble devenir sa

Les productions coup sur coup, ce n'est pas stressant ?

Quelquefois, je suis surmené, mais je dois avouer que la plupart du temps je préfère travailler. Il y a effectivement pas mal de trucs que j'ai produits qui sont sortis plus ou moins récemment, mais, après tout, si je ne fais pas attention, il se peut que ma muse se tarisse (rire). Il faudrait peut-être que je le prenne à l'aise, que je me décontracte un peu. Ça serait amusant de se contenter d'étudier la réaction des gens.

Et *True Stories*, qu'est-ce que c'est, au juste ?

Dans le film, je voulais présenter un "travelogue" (un compte-rendu, un récit de voyage), examiner une petite ville et montrer les différents genres de vie que les habitants y adoptent. Une grande partie du film exprime ce que je ressens lorsque j'examine les Etats-Unis de plus près. Je suis fasciné par ces petites villes, je joue le rôle du narrateur et j'introduis les diverses scènes et les personnages.

Les histoires sont souvent seulement ébauchées

J'espère que mes intentions ne sont pas trop déconcertantes. A mon avis, pour que le film fonctionne encore mieux, il était nécessaire de minimiser l'importance du scénario. De cette façon, les spectateurs réalisent qu'ils peuvent laisser leur imagination vagabonder, s'intéresser à des détails au lieu d'être sans arrêt préoccupés par le scénario. La progression est logique : quelques notes de musique, des bouts d'histoire, quelques détails qui "accrochent" l'œil...

Ces détails sont présentés sous un jour différent

Ce sont des endroits ordinaires. Par exemple on prend un paysage du Texas, on le cadre et on l'éclaire de manière à accentuer son caractère réel, un peu comme dans les cartes postales. En ce qui concerne les personnages, j'ai décidé qu'il était plus amusant de les présenter sous une lumière qui les mette en valeur. J'ai également essayé de montrer les activités bizarres auxquelles s'adonnent la plupart des gens considérés comme normaux...

Et la musique ?

80 % des compositions sont les mêmes que celles que Talking Heads a enregistrées sur l'album *True Stories*, mais



carrière qui a combiné récemment deux albums intitulés True Stories ainsi qu'un film et un livre du même titre.

ce sont des personnages, comme celui qui cherche désespérément l'âme sœur, qui les interprètent.

Comment s'est effectuée l'écriture des chansons ?

J'ai souvent dû réécrire une composition jusqu'à ce qu'elle dégage une certaine atmosphère qui correspondait bien à la scène qu'elle allait illustrer.

Et les paroles ?

C'est un peu comme un puzzle. Je prends une idée à laquelle j'ajoute en général des mots choisis sur des listes que je compile tout le temps. Je les change de place sans arrêt.

Est-il possible de travailler en dehors des chemins battus du rock ?

Au début de Talking Heads, nous avons essayé de réinventer la pop music. On était persuadé qu'en se débarrassant des paroles stupides, des éclairages criards, de tous ces artifices qui n'ont rien à voir avec la vie de tous les jours, on arriverait à présenter ce que l'on faisait sous un jour plus honnête. Nous refusions même de nous changer avant de monter sur scène. Et on ne parlait pas beaucoup au public, on ne bougeait pas trop. Je crois à présent qu'on avait éliminé tellement d'éléments qu'il ne restait pas grand chose.

A propos des sentiers battus, qu'est-ce que tu penses des vidéo-clips et de M.T.V. ?

Ce ne sont qu'une suite de clichés lamentables, même si quelquefois certaines de ces platitudes ne sont pas exactement celles auxquelles on s'attendait. Pour l'une des scènes de *True Stories*, nous avons compilé un clip à partir de minuscules extraits d'une centaine d'autres vidéos. Le pauvre monteur a eu la tâche ingrate d'en visionner une infinité et de piquer quelques plans à l'une et à l'autre. Il y a passé quelques longues journées. D'après son échantillonnage, la majorité montre des jambes féminines, des chaussures à talon, de la bouffe, des bagnoles et de temps en temps des explosions sans oublier bien sûr les instruments : guitares etc. Ce qui est vraiment surprenant, c'est le nombre de souliers et de godasses, qui semble révéler une bizarre tendance au fétichisme chez les réalisateurs.

euse

Les critiques et le grand public ont constamment mal interprété ce que fait Talking Heads.

A mon avis, un certain humour était présent dans une majorité des compositions sur les quatre premiers albums. On disait tout le temps que j'avais l'air torturé ou angoissé, mais quand j'ai écrit des trucs comme *Animals*, il fallait les prendre au deuxième degré. Les critiques se sont mis à pontifier à proclamer que je n'avais pas toutes mes facultés. En y réfléchissant, c'était sans aucun doute ma faute, soit à cause de ma façon de chanter ou bien parce que j'avais affecté une voix haut perchée. Je m'en suis finalement aperçu et j'ai fait machine arrière.

Se prendre moins au sérieux, c'est le résultat d'une évolution de la personnalité ?

Avec les années, je me suis mis à apprécier de plus en plus les gens qui m'entourent. Je pense moins souvent que je suis foncièrement différent des autres. J'avais auparavant l'impression qu'il m'était possible de mener une vie parallèle à celle de la grande majorité de mes semblables sans aucun danger que nos chemins ne se croisent. Maintenant, et c'est peut-être le résultat de ces années de tournées qui ont d'une certaine manière abouti avec ce film, je peux aborder les habitants d'une petite ville et m'apercevoir que nous avons des atomes crochus et que les mêmes choses nous préoccupent.

Mais le fait que *Time* (le news magazine américain) ait fait une couverture "David Byrne" doit réduire ces possibilités de contact ?

Oui, surtout à New York. Je suis toujours très flatté que l'on arrive à m'identifier même si c'est quelquefois bizarre lorsque des inconnus vous abordent alors que vous faites vos courses. Les gens qui me reconnaissent s'attendent à ce que j'aie changé et sont plutôt déçus. Cependant être à la une s'avère très utile pour atteindre un public qui normalement n'écouterait pas Talking Heads. Certains critiques pompeux jouent les snobs, mais si nous sommes montés sur scène à CBGB's dans le temps, c'était pour communiquer avec le public, pas pour présenter un truc ésotérique qui n'aurait intéressé personne.

Il paraît que Talking Heads n'est pas vraiment un groupe démocratique...

Et puis quoi encore ? Non, le groupe est une collaboration et de ce fait nous sommes tous frustrés à un moment ou à un autre. Les "inégalités" se compensent éventuellement.

Vous ne risquez donc pas de vous séparer ?

J'en doute. Nous nous disputons, nous avons des différences d'opinion sur des trucs qui ont en général peu d'importance. Et dès que nous nous retrouvons les instruments à la main, tout va bien, le courant passe...

(PROPOS RECUEILLIS PAR PIERRE PERRONE)

T *True Stories*, la première réalisation du mutant à la tête parlante David Byrne, se présente comme un pied de nez pince-sans-rire (premier exploit) à toutes les valeurs établies du film musical, du film "arty" et du cinéma en général. Qu'il soit un succès commercial importe bien peu face à la leçon de liberté artistique donnée par ce petit joyau délivré de toutes les pesanteurs d'un cérébralisme qui tenta souvent David Byrne, témoin de ses expériences avec Brian Eno (*My Life In The Bush Of Ghosts*) Bob Wilson et d'autres. L'idée était de présenter un microcosme d'une Amérique-champignon, au moment où elle va s'enraciner dans le sol de la légende. Cette ville au cœur du Texas, le pays où les Rednecks et les Hillbillies se balladent une tronçonneuse à la main, se nomme Virgil. Pendant une heure et trente minutes, un narrateur coiffé d'un stetson (noir) et conduisant une Chevrolet (rouge) va nous faire découvrir la vie privée et les histoires vraies de ces Misfits, sortes de nouveaux pionniers d'une Amérique condamnée à la révolution permanente de l'adaptation et de l'expansion. L'on fait connaissance avec une travailleuse de l'usine qui jure avoir été au Vietnam avec Rambo (enfin, le vrai). Elle a aussi largué Burt Reynolds et Elvis lui a piqué ses meilleures chansons. Egalement présent, l'ami du narrateur, un homme nommé Louis qui recherche une épouse. Son destin se croiera avec celui d'une autre protagoniste, la Paresseuse, une femme qui ne quitte jamais son lit, car elle est tellement riche ("Elle est si riche qu'elle n'a pas BESOIN de se lever", explique le narrateur, "vous ne feriez pas pareil si vous le pouviez ?"). Tous ces personnages sont le résultat d'un croisement entre une sélection d'articles de journaux compilés par David Byrne, et entrecroisés dans un script éclaté où l'écheveau se rassemble au fur et à mesure, le temps de pénétrer dans l'univers intime de Virgil, le symbole de Smalltown USA. Ils sont présentés sous l'angle du documentaire, de la comédie, du Music Hall ou même du feuilleton TV. **"J'ai été séduit par les excentricités de ces gens",** raconte David Byrne, **"et par la modeste assurance**

CITIZEN BYRNE ET LES PHANTASMES AMERICAINS

avec laquelle ils les assumaient. Certains sombrent dans la déprime et sortent dans le monde parés de leurs plus beaux habits, comme si leur dernière heure avait sonnée. Pendant des années on nous a appris à ne pas aimer les choses et un beau jour on nous a dit que c'était bon. Ouf ! En repensant à *True Stories*, on s'aperçoit du côté futile et anti-controverse. Délibérément Byrne a évité de traiter le sexe la violence ou la politique, **"parce que",** dit-il, **"chacun a là-dessus des idées préconçues".** Du coup les barrières s'effondrent : Virgil et ses habitants sont aussi accessibles pour nous que les protagonistes de *Dallas* ou de *n'importe quelle série de la 5*. C'est le génie de David Byrne qui fait que *True Stories* transcende ce moule, tous les moules et impose des standards de hauts niveaux. A contre courant de tout, avec quelques décennies d'avance pour faire bonne mesure, David Byrne l'Artiste jette quatre vingt dix minutes d'histoires qui baignent dans les paysages démesurés et les ciels en cinémascope flamboyant à la face d'une Amérique médusée qui pour une fois consacre officiellement (voir couverture de *Time*) l'Andy Warhol "new wave".

OLIVIER CACHIN

(*True Stories* bénéficie d'une sortie nationale et reste à l'affiche de l'Escurial-Panorama, 11, Bd de Port Royal, 75013 Paris. Le livre du film, découpage, scénario et photos est édité par Faber & Faber, en V.O. disques E.M.I. et W.E.A.).

LE GOÛT DU CIRC



LA RÉVOLTE ET I

Derrière le précurseur qu'a été BOBBY LAPOINTE, la musique française d'inspiration rock poursuit les rêves de Big Bazar ou de Splendid revisités, de pureté à la Clash ou de mystères cryptiques issus des brumes de Manchester autant que des lofts new yorkais.

Avec :

LES RITA MITSOUKO,
O.T.H., BABYLON FIGHTERS, NORMA LOY ET SECONDE CHAMBRE.

RITA MITSOUKO par DENIS DARZACQ

QUE...



L'OMBRE

Les Rita Mitsouko, qui n'ont jamais arrêté d'explorer tous azimuts les possibilités artistiques et musicales, au point qu'on peut dire qu'ils sont le seul performance-groupe existant en France d'une manière satisfaisante, rassemblent en Catherine Ringier et Fred Chichin les trois termes de ce titre. Par leurs costumes qui vont du sac Félix Potin au plus pur Tati en passant par Jean-Paul Gaultier, leurs vidéos, leurs shows et même leur vie privée ou publique : ils sont imprévisibles, hisurtes et provoquants. Ce sont pratiquement les mêmes adjectifs qui les apparentent à la révolte ou à l'obscurité car ils sont anti-stars et cultivent un penchant marqué pour la hargne et l'imprécaution.

Catherine a commencé actrice avec Michel Lonsdale et Marc'O, qui, dans les années soixante, avait lancé Clémenti, Kalfon,

Valérie Lagrange ou Bernadette Lafont dans une pièce qui s'appelait *Les Idoles*. Catherine se souviendra que les idoles sont faites pour être renversées et deviendra star porno, autant comme "gagneuse" que pour traverser une expérience artistique controversée. Pendant ce temps, un guitariste qui était aussi montreur de marionnettes travaillait avec Jean Néplin dans un groupe nommé Fassbinder (33t. *Happening*) ou avec les Gazo-lines. Il se joint à Catherine et d'un nom de parfum (Misouko) et d'une sainte, "avocate des causes désespérées" (Rita) naît ce groupe issu à la fois du Velvet Underground et des super-marchés.

Si l'on a la chance de trouver leurs anciens disques : *Galloping*, *Minuit Dansant*, *Don't Forget the Night*, *Aïe*, on peut constater qu'ils ne sont pas tombés dans la pop de charme ni dans le punk dévastateur et, encore moins dans le rock qui craint. Les Rita Mitsouko, après leur premier album et le succès incroyable d'une chanson dont l'héroïne meurt d'un cancer, rebaptisés "Les Rita Mitsouko" (car on ne savait jamais si c'était elle Rita ou lui) ne renient pas avec leur "album blanc" un côté beauf-chanson française et *C'est Comme Ça*, qui a succédé à *Andy* illustre cette démarche à la fois underground, minimale et almanach Vermot; disons aussi que la vidéo - Mondino est passé par là - est un chef d'œuvre.

En tous cas, c'est, avec The Cure, le seul groupe à se déguiser en moche pour passer à Champs-Élysées. Ph.D.

BOBBY LAPOINTE

A l'heure où la mode oscille entre les sixties et les apaches 1900 chers à Paname, les anciens punks découvrent la subversion bon enfant de nos racines cabaretières et comique troupier : Les Endimanchés, Ludwig von 88, Bérurier Noir et d'autres encore plus insolites et plus allumés : Ach Gwa Nei Wodei ou les Oui-Oui qui se déclarent petits neveux des Frères Jacques. A cette heure où, en France, le rock et la chanson se mélangent pour une pop gracieuse à la Daho ou hargneuse comme celle des Rita, il est l'heure de reconnaître le maître provocateur le plus volubile de cette histoire : Bobby Lapointe. Celui-ci s'est chargé de répandre la subversion en cassant les mots, poursuivant la grande tradition de l'Almanach Vermot cher à Bibi Fricotin et tous les dadaïstes réunis.

Côté carrière, Bobby Lapointe n'a pas eu beaucoup de chance : ses débuts tardifs dans les derniers cabarets rive gauche à la fin des années cinquante, où s'agitaient également Gainsbourg, Zouc, Higelin, Areski et Brigitte Fontaine lui apporteront surtout un succès d'estime. Son goût pour la bohème et le destroy l'écarteront de la voie royale réservée alors au Yé Yé proprement insouciant, futile et empreint d'une légèreté affectée. Bobby Lapointe, monstre du texte pourfendu, véritable reconstruteur du langage, héritier en ligne directe de Rabelais (ceci pour la caution "prestige") s'amusait avec le côté farce des mots. Ses textes sont tellement riches qu'il faudrait leur consacrer un dictionnaire et surtout une attention que les cerveaux amollis à l'électricité suave sont bien incapables de fournir. Son apparence insouciance cachait un esprit pointu, moqueur et punk avant l'heure.

Juste après la guerre, il signe *Les Douze Chants d'un Imbécile Heureux* de B. Bumbo avant de monter, de Pézenas où il est né à la capitale. Il a même tenu, à ses débuts, une boutique de modes et de layettes avec sa première femme; l'histoire s'achèvera par une faillite et un divorce mais sa première chanson *Aragon et Castille* sera chantée en 1956 dans le film *Poisson d'Avril* par un Bourvil au sommet de sa gloire. Cette chanson plutôt badine réussira à en interloquer plus d'un. Sa grande chance sera une amitié solide avec Georges Brassens qui l'imposait systématiquement en première partie de ses tours de chant (comme on disait à l'époque), ce qui permit à Bobby d'élargir son public. La seule fois où il se produira à Bobino seul sera le mois précédant sa mort en juillet 72, une consécration sur le fil du rasoir à cinquante ans.

Son grand mérite a été d'utiliser au maximum le cinéma en tant qu'acteur : il eut des seconds rôles inoubliables dans *Max et les Féraillards*, *La Veuve Couderc* (avec Simone Signoret), *Les Assassins de l'Ordre*, *Rendez-vous à Bray*, *Charabia* et (tournez la page S.V.P.)

une incarnation infernale de témoin dans *Les Choses de la Vie*, de Claude Sautet, classique du cinéma français des seventies. Sa plus célèbre prestation restera en mémoire pour *Tirez sur le Pianiste*, de François Truffaut, où il interprète lui-même la géniale *Avanie et Framboise* (I). Mais Bobby Lapointe arrivait ou trop tôt ou trop tard : le rock et la vague Yé Yé enterraient une certaine chanson française, rive gauche comprise, tradition populaire et guinche aussi; les hardiesses linguistiques et la débauche poétique préfiguraient un futur plus salace qui prit forme dans les années soixante dix avec Yvan Dautin, Thiéfaïne, Souchon, Couture et la suite.

Autre handicap, ce personnage haut en couleurs, dans cette première décennie médiatique des années soixante avait un physique "démodé" hirsute et barbu. Face aux minets aux dents longues qu'étaient Jacques Dutronc ou Nino Ferrer, clean à mort, Bobby faisait figure d'antiquité du terroir languedocien alors qu'il partageait avec eux les tics du langage, la provocation, l'attitude ironico-cruelle et la mutation du "signifié". Il est un chaînon entre la farce d'hier (accordéon, réalisme, calembour dans un langage fleuri) et la grimace d'aujourd'hui dont Gainsbourg et Dutronc ont été les initiateurs talentueux. Entre une culture typiquement indépendante et une autre anglicisée, Lapointe a trouvé, à la fin de sa carrière des chansons pop (*In The Desert*) aux accents psychédéliques du meilleur crû et qu'on pourrait presque millésimer comme du Gainsbourg premier choix, mais il n'a jamais franchi la barrière de l'indifférence travestie en censure des médias abrités derrière le scandale de ses textes jugés pornographiques à l'époque.

Son génie est de concilier l'efficacité du calembour licencieux à des finesses de sens et de signification qui font déraiper le comique dans l'absurde et la dérision. Cette folie a quitté le style français depuis sa mort et la disparition d'un autre génie terroriste du langage : Pierre Dac et son *Signé Furax*.

Comme beaucoup de virtuose de la langue (voir Raymond Queneau), ce sémillant bohémien était un mathématicien de formation, auteur d'une règle de calcul en base 16 : le système bi-binaire (2) qui fut au programme dans une Fac lyonnaise un an avant sa mort. Parfait visionnaire, il préfigurait l'invasion future des jeunes informaticiens, ce qui explique la folie méthodique de ses coq à l'âne entrelacés et autres labyrinthes verbaux dans ses rengaines infernales. Prototype de l'agité tous terrains, il rêvait de construire l'avion amphibie ainsi que d'autres machines inspirées de Léonard de Vinci ! Il avait ce côté bricoleur du dimanche / visionnaire, parallèle à sa volonté de faire implorer la langue sclérosée de tous les jours. Sa vie fut émaillée de sanglants échecs et de quelques étonnantes réussites : pour survivre, il dû travailler comme scaphandrier, monteur T.V., il ouvrit son propre cabaret, Le Cadran Bleu, rue de la Huchette, en bas du boulevard St Michel.

Malgré cela, certaines chansons passaient sur les ondes, comme les improbables *Saucisson de cheval* et *Tube de Toilette* (ce dernier destiné à devenir un tube n'eut malheureusement pas le succès escompté). Son art serait resté celui d'un chansonnier honnête s'il n'avait eu ces étincelles subtiles de tendresse, de cruauté et d'ironie intimement mêlées. On arrive à différents niveaux de compréhension qui ne font pas rire les mêmes catégories de gens. Lapointe appartient à la mouvance contestataire des sixties, celle qui nous a livré Gainsbourg, Dutronc, Ferrer et Antoine, leur insouciance bercée de causticité si même il appartient à la génération des anarchistes populistes Ferré, Brassens, Brel. Fils spirituel d'Alfred Jarry, on retrouve en lui un parfum de Camus : *Le Mythe de Sisyphe* et surtout *L'Etranger* : la volonté farouche et originale du FOU, en marge de tous les systèmes. Le comble est qu'il fut considéré très vite comme un "has been" parce qu'il ne collait pas au portrait de l'*Opportuniste* (encore une chanson de Dutronc) jusque dans sa rubrique nécrologique ! En le négligeant, la France acceptait le diktat musical anglo-saxon. Depuis, les années quatre-vingt ont montré le côté aléatoire des modes et des styles qui vont et qui viennent sans aucune logique autre que commerciale, comme une machine emballée. Il est cependant étrange que les émules de la contestation à tous crins, les gauchistes ou les maoïstes soixante huitards ne se soient pas reconnus dans cet habile terroriste de la pensée. Manque d'humour qui ne leur a pas porté bonheur... Ce goût de l'absurde et de la bouffonnerie grinçante sied mieux au punk : Lapointe était un avant poste comme



l'ont été Dutronc et Gainsbourg: évidemment la futilité un rien bétifiante qui était de mise dans les années Yé Yé était imperméable à ce genre d'attitude. Maintenant que le punk a abandonné son masque rébarbatif de colère et de froideur (après l'avoir porté dix ans), souffle un vent de folie et de dérision inspiré du cirque. Certes, pas n'importe lequel quoique le rêve de Bondage Records comme des Bérurier Noir serait d'en monter un avec une véritable troupe pour faire de grandes tournées dans toute la France. D'autres, comme Ach Gwa Nei Wodei ou Oui-Oui exploitent la veine comique de la pantomime, jeu subtil qui a été illustré dans les années cinquante par les sublimes Frères Jacques, leurs collants noirs, leurs maillots vert, jaune, rouge, bleu, leurs chapeaux-melon et leurs moustaches en guidon de vélo (3) avec leur humour pisse-froid : *C'est le p'tit bout de la queue du chat qui vous électrise, Général à vendre* etc. Les Oui-Oui possèdent ce rien de distance qui rend une chanson bon enfant suspecte de subversion. De toutes façons, nombre de chansons de Bobby Lapointe sont complètement innocentes mais tout est question d'attitude, comme le prouvent, aujourd'hui les Endimanchés avec leur dégaine de ploucs savoyards revus par Bourvil.

PATRICK ROGNANT

DISCOGRAPHIE : Bobby Lapointe : Coffret 4 disques. Phonogram.

1. Tenez vous bien : la chanson, pourtant en français avait été sous-titrée sur la demande du producteur du film. On croit rêver...

2. Ce n'est pas un gag. Véridique.

3. Look créé par Jean-Denis Macles, célèbre décorateur de théâtre.

O. T. H.

Aller au Parc, à Ivry, en pleine vague de froid, en janvier, alors que la France couverte de neige se blotissait frileusement devant ses télévisions était une expérience. Ce Parc, qui n'a de parc que le nom, est la salle de la région parisienne la plus géniale depuis la disparition du mythique Palikao, à Ménilmontant. C'est là que se produisent dans des conditions d'authenticité indiscutables des groupes comme les Ludwig von 88 O.T.H. ou Babylon Fighters et c'est là que nous les avons applaudis. (Ils sont passés, plus tard à Paris, au Rex Club, mais ce n'était pas pareil). L'austérité spartiate de cette salle se conjugue avec l'enthousiasme de ceux qui sont assez motivés pour y aller. Ses dimensions réduites en font un repaire underground qui peut laisser un frisson ambigu à celui qui s'y risque pour la première fois et l'allure terrifiante de Chris, le colosse qui surveille l'entrée impressionne l'impétrant timide. C'est le repaire de la dernière faune : les punks s'y retrouvent, plus d'autres aux looks moins caractérisés.

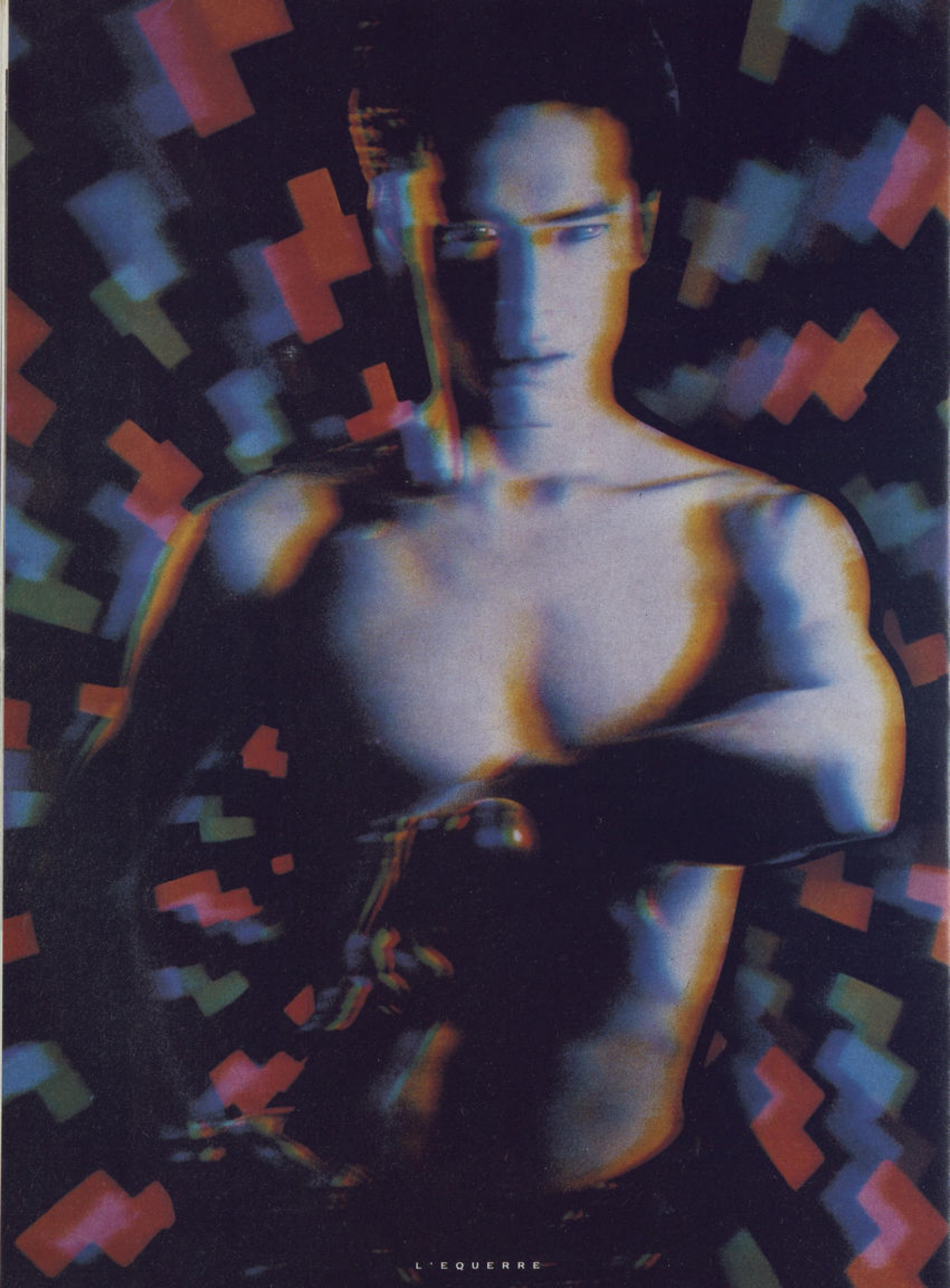
Voilà dix ans qu'O.T.H. tourne. Originaires de Montpellier tous plus ou moins voisins de palier dans les mêmes H.L.M. de la périphérie, amis d'enfance, ils prolongent avec leur groupe ces amitiés qu'on prétend être si fragiles. L'éclat que Spi, chanteur et leader d'O.T.H. recevait d'Iggy Pop à quatorze ans, quand il rentrait de l'école et qu'il se collait le casque sur la tête en écoutant *Funhouse* pour compenser les frustrations de la journée se retrouve à présent, torride et glacial, dans sa musique, ses paroles et son jeu de scène.

Dieu sait que le rock est un mot qui peut être mis à toutes les sauces mais Jean-Michel Poisson/Spi ne fera jamais passer la variété pour le rock. N'ayant pas dévié depuis dix ans, lui, qui n'admet pour influence que La Souris Déglinguée et qui prend ses exemples chez les Kinks ou les Doors sans parler d'Iggy Pop ou Led Zeppelin et, en vrac, Edith Piaf, Ramones, Aérosmith ou Dictators, pourra imposer O.T.H. une fois que le public aura pénétré, derrière la musique, la frustration naïve et la poésie noire des paroles. "Au début, nous n'étions que de la haine" dit-il, "nous ne tenions pas en place de haine, d'où notre nom *On Tenter Hooks* : sur des charbons ardents", Spi poursuit : "Nous montons au nord pour apporter le soleil", nous avons eu dix ans d'une vie merveilleuse en affrontant le monde. Mais il y a très peu d'êtres humains, il n'y a que des robots, il est dérisoire de parler de galères ou d'argent quand on a décidé de combattre le monde et son inhumanité. D'où les indiens, les chiens et l'instinct (thèmes fréquents d'O.T.H.). L'instant est l'instinct. Je ne vis que pour l'instinct. Mon bonheur est d'être vivant et mon bonheur, c'est les rencontres. Il faut vivre au jour le jour sous peine de désillusion. Le pacte

(suite page 34)



O.T.H. / JEAN-MICHEL POISSON / SPI - PHOTO PH. D.



kung-fu boulevard

Malgré la baisse de fréquentation des salles obscures, la presse cinématographique, elle, témoigne de l'intérêt toujours renouvelé du public : si l'on va moins au cinéma, on en parle davantage, témoins les nouvelles revues de luxe (comme *Studio*, récemment apparu) et qui voient leur popularité s'accroître. Ici l'œil de L'EQUERRE s'est porté sur quelques aspects éclectiques d'un cinéma qui n'est peut-être pas, et c'est dommage, celui dont on parle le plus.

par Olivier Cachin — Illustration : Keiju par Pierre et Gilles

La fermeture d'une demi-douzaine de cinémas parisiens "alternatifs" depuis la rentrée oblige à considérer avec noirceur l'avenir du ciné. Avec cette poignée de bastions de la contre-culture populaire maintenant défunts qu'étaient La Cigale, Le Bergère-Midi Minuit, Le Gaité Boulevard, Le Montmartre-Ciné, c'est l'héritage de la mythologie de Barbès et des Boulevards qui en prend un coup : un enterrement de première classe sans fleurs ni couronnes, mais cette fois-ci il faut ajouter la mention "à suivre"...

LA TORNÉE JAUNE DU KUNG-FU

Tout commence comme un conte de fées : il était une fois un genre cinématographique inédit et chinois qui allait renouveler le tissu usé du ciné d'action, malade de trois décades durant lesquelles se succédèrent la série noire à la française, la cape et l'épée, le spaghetti-western. Ce genre fut alors affublé du terme erroné de "films-Karaté" (comme on le sait aujourd'hui le Karaté est Japonais) et distribué à peu près partout, sans discrimination. Ainsi les cinéphiles de 1973 pouvaient-ils choisir entre le dernier Godard et le dernier Bruce Lee présents tous deux dans la même multi-salle, exemple éphémère et exemplaire d'une liberté de choix qu'on aimerait toujours d'actualité en cette nouvelle année 87 où cette liberté se résume à choisir entre *Jean de Florette* et *Désordre*, pour ne citer que deux exemples de la dichotomie grand spectacle/drame psychologique. Donc tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes en cette année 73, le public peut redécouvrir l'exotisme, l'aventure et le sens de l'épique grâce aux nouvelles productions made in Hong Kong, les distributeurs peuvent inonder un marché vierge avec des kilomètres de pellicule acquis en bloc et à vil prix. Le plus curieux dans cette flambée jaune est que le "Kung Fu" va petit à petit transiter du quartier latin jusqu'aux salles des grands boulevards et de Barbès, avec un arrêt sur les Champs-Élysées au plus fort du phénomène Bruce Lee. La crédibilité du Kung-Fu n'a pas survécu à l'inondation abusive des innombrables sous-produits. En tentant d'exploiter une mode, les marchands du cinéma ont favorisé la dévaluation du genre : pourtant c'est bien le circuit Art et Essai qui a le premier sorti *Du Sang chez les Taoïstes* et *Les Félons de An-Thaï*, avec une bonne réaction chez les critiques et un public de "cognoscenti". De fait, les structures du film d'action chinois pouvaient très bien lui valoir les faveurs d'un public qui regrettait le manque d'équiva-

lents aux westerns classiques et aux anciens films d'aventure Hollywoodiens. Le manichéisme propre à ces grands films se retrouve dans l'opposition du bien et du mal qui sous-tend tout film chinois (les méchants en noir et le Héros en blanc). La sortie des *Griffes de Jade* en novembre 72 confirme l'originalité de Hong Kong et sera un succès commercial et médiatique pour la première fois; diffusion large, version doublée et promotion dans les salles de quartier.

BRUCE, SUPERSTAR DU HOLLYWOOD BOULEVARD

Le point d'orgue sera l'œuvre d'un homme avisé, René Chateau, qui en bon financier va sentir le potentiel du "soja western" et s'assurer un contrat d'exclusivité pour distribuer tous les films du James Dean Chinois, Bruce Lee. Avec *Big Boss*, le monde occidental reçoit le

choc d'une légende naissante qui va frapper fort. Les quatre films qu'il tourna seront tous d'énormes succès, en France et ailleurs. Pour témoigner de ce nouveau culte qu'est la "BruceleeMania", René Chateau ouvre le Hollywood Boulevard sur le Bd Poissonnière. Son emblème est une effigie de 6 mètres de haut campant Bruce Lee en position de combat, et les films proposés en sont *La Fureur de Vaincre*, *La Main de Fer* et *Big Boss*. Le malentendu engendré par le succès du "petit dragon" sera de longue durée, et cela commence juste après les scores faramineux de *La Fureur du Dragon* (Bruce Lee contre Chuck Norris) avec la sortie immédiate de vingtaines de chinoïseries, toutes rebaptisées pour y inclure un patronyme homonyme du héros. Citons pour mémoire *On M'Appelle Bruce*, *Les Derniers Jours de Bruce*, interprétés par... Bruce Li, Bruce Li ou Bronson Lee (sic). Les miettes du phénomène Bruce Lee grappillées par les petits épargnants de la distribution sont donc acquises grâce à une sélection de films médiocres, à l'exception de quelques chefs-d'œuvre égarés comme *L'Épée de Jade* avec l'acteur play-boy Ti Lung, ou encore *La Rage du Tigre*, qui révéla le "Belmondo Bridé" David Chiang. La réaction logique du grand public sera la même que celle observée lors du boom du film Hardcore : afflux massif de spectateurs quand le phénomène nouveau apparaît puis lassitude rapide devant l'uniformité et le bâclage des produits proposés. Persuadée que le cinéma d'action de Hong Kong se limite à Bruce Lee et ses succédanés, la France va le boudier et les exploitants voient mourir la poule aux œufs d'or. Les bénéfices fondent et la fréquentation décroît.

DEUX TEMPLES POUR UN CULTE

En 1977, le Kung Fu ne représente déjà plus qu'une part dérisoire du marché cinématographique français. Seules les salles spécialisées dans le film d'aventure programment ces "divertissements pour grands enfants, qui manient en toute ingénuité les mythologies les plus grossières" (pour citer un critique de l'époque). Confortablement installé aux côtés des péplums, des films Blacks style *Nuits Rouges de Harlem*, des westerns spaghetti et autres Trinitas, Superflys, Dirty Harrys et Django, les films chinois trouvent un second souffle et enfin un public populaire. Si le Hollywood Bd reste le leader, il convient de noter l'apparition du Kung Fu dans deux autres salles qui pendant dix ans vont exclusivement s'y consacrer. L'une est le Trianon (80, bd Rochechouart), un époustoufflant complexe qui

(suite page 48)

BRUCE LEE LE DRAGON

Comment raconter l'ascension d'une étoile filante ? Son destin se résume à briller de mille feux éclatants avant de disparaître dans le néant. Telle a été la route suivie par le "Petit Dragon" (surnom de Bruce) qui durant sa courte carrière (3 ans) symbolisa le film d'action chinois en le personnalisant autour de son image charismatique. Sa mort tragique et entourée de mystères (on parla de vengeance de la Mafia, de caillot de sang causé par son entraînement, de drogue) cristallisa la légende du "James Dean Chinois". Une vie courte, des films forts basés sur le jeu épique et terriblement efficace de Bruce.

Filmographie :

- 1967 - Feuilletton TV *Green Hornet* (Le Frelon Vert), de Norman Foster
- 1969 - *Marlowe*, de Paul Bogart
- 1971 - *Big Boss*, de Lo Wei
- 1971 - *Fists of Fury* (La Fureur de Vaincre), de Lo Wei
- 1972 - *Way Of The Dragon* (La Fureur du Dragon), de Bruce Lee, avec Chuck Norris
- 1973 - *Opération Dragon*, de Robert Clouse avec Jim Kelly et Angela Mao.
- 1973 - *Game of Death*, avec Karim Abdul Jabbar, inachevé et joué à 80% par un sosie.

LE GOÛT DU CIRQUE, LA RÉVOLTE ET L'OMBRE

(Suite de la page 31)

d'O.T.H. est d'aller au bout du monde, au bout de soi-même, rallier ceux qui sont condamnés à la mort de la vie quotidienne. Nous sommes comme des corsaires qui brûlent leurs vaisseaux. Il n'y a plus d'aventure dans le monde, la civilisation a mis sa m... partout, c'est le rock la seule aventure et c'est le seul pouvoir d'abolition de l'esclavage." Alors vous avez lu ça. Maintenant, regardez la photo, voyez cet allumé adolescent qu'est Spi, qui pourtant approche de la trentaine, et constatez qu'avec une philosophie et des modèles tels qu'il en donne, O.T.H. ne peut être qu'un merveilleux groupe.

Et, pour donner quelques détails : ils chantent en français avec une diction incomparable, les mots orduriers qu'ils utilisent sont une pure poésie, leur message se lit à tous les niveaux ce qui est la marque de leur sincérité, leur musique transpire l'énergie et l'ensemble amène les transports d'adrénaline que provoquent seuls ceux qui ne mentent pas.

On peut dire aussi qu'ils sont comme The Clash qui n'aurait pas signé sur une grande compagnie et ne se serait pas coupé de ses racines. O.T.H., par son attitude à la fois intransigente et généreuse évite les pièges du show-biz et de la mode grâce à l'auto-production et au repli loin de la capitale. Pour l'instant, il n'y a que deux albums... en dix ans, mais une infinité de concerts.

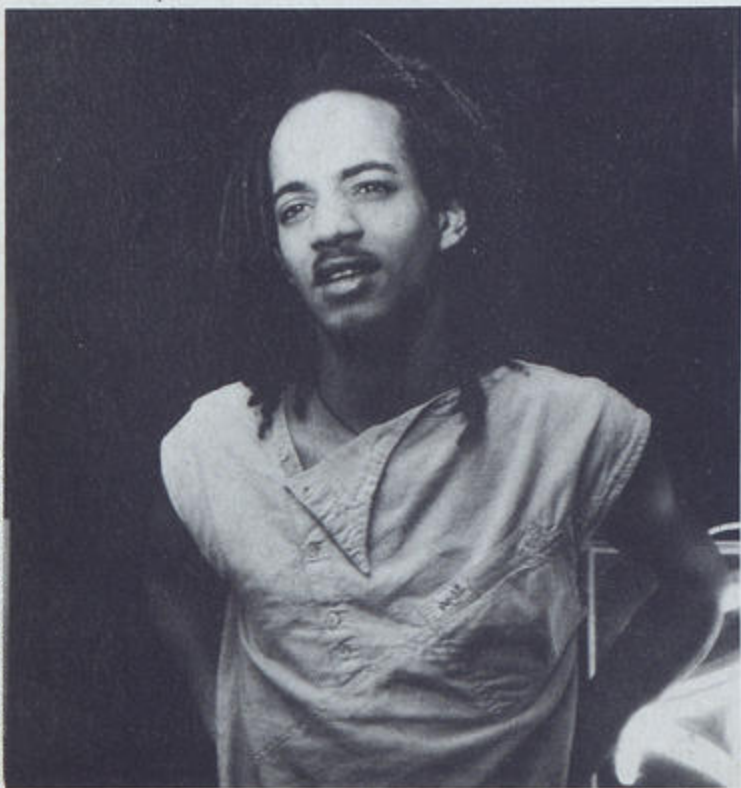
Ph.D.

O.T.H. Premier album : *Réussite* (New Rose), second album : *Sur Des Charbons Ardents* (Kronchtadt/Madrigal). Les deux sont excellents.

BABYLON FIGHTERS

Babylon Fighters bénéficie de la même conjonction Reggae/Rock que les Clash en 1977. Comme les temps ont changés depuis, ce mélange de deux musiques rebelles est axé sur le noir chez les Babylons, ne serait-ce que parce que Bird, le chanteur aux dreads, débite un texte original fait de bouts de créole, de bribes d'anglais et de parcelles de français, le tout Rub-a-Dub Style, cela va sans dire. Sillonnant la France profonde dont ils sont les représentants (ils viennent de St Etienne et comptent y rester) avec leurs frères d'armes OTH, Ludwig von et autres Bérus noirs ou blancs, ils ont acquis un public fidèle que bien peu de groupes parisiens peuvent se vanter d'avoir. De nombreuses cassettes et compiles de fanzines sont déjà à leur palmarès, mais leur premier maxi sur Kronchtadt est leur vrai départ avec une production qui se hisse à la hauteur des labels indépendants anglais : *You Talk About* devrait faire parler d'eux.

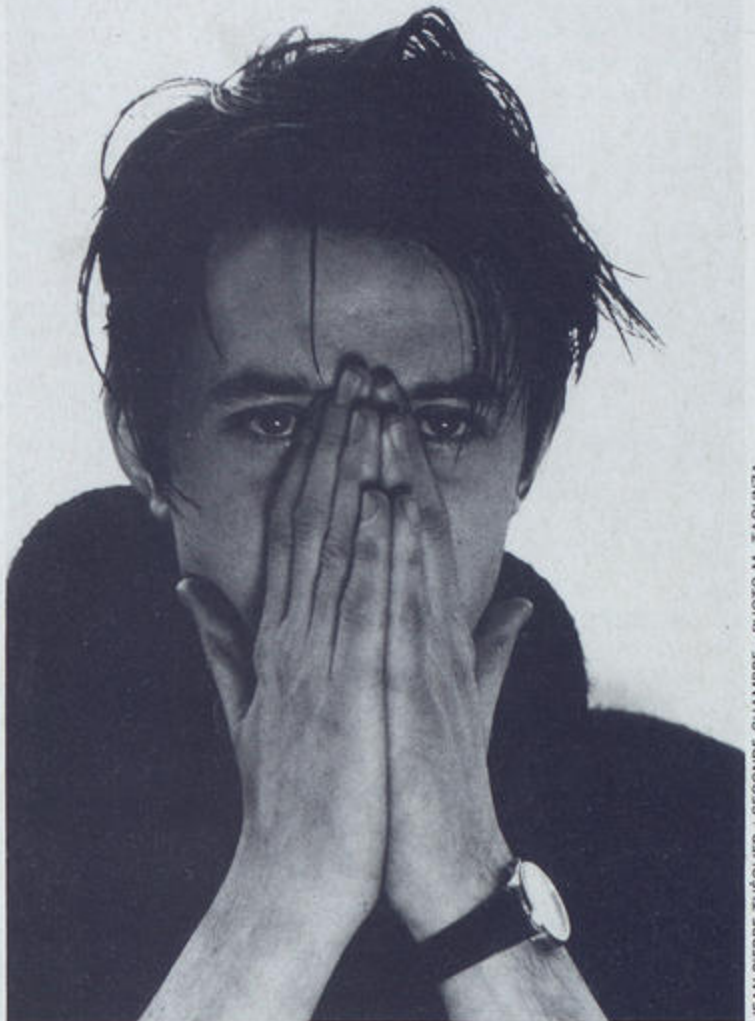
O.C.



BIRD / BABYLON FIGHTERS - PHOTO Ph. D.

SECONDE CHAMBRE

Dans la lignée des groupes rennais, Seconde chambre, d'Angers, prend le départ (dans l'ombre) derrière Marc Seberg ou Complot Bronswick. Ce sont d'ailleurs ces derniers qui les ont introduits sur le circuit des successeurs français de Joy Division. La question de savoir si, presque dix ans après on avait encore besoin de ce genre de son est ici illusoire étant donné la rapidité de l'évolution de Seconde Chambre qui chante en français (*Victoires Prochaines*, *Ton Regard*) une pop dont le style peut être rapproché de celui du Jesus & Mary Chain.



JEAN-PIERRE THÉOLIER / SECONDE CHAMBRE - PHOTO M. TAUNZA

Jean-Pierre Théolier, chanteur et auteur des paroles, né à Alger est venu à Paris avant de se fixer à Angers, rejoindre son cousin Gilles, batteur du groupe. Au croisement des Stooges et du Velvet, des Cocteau Twins et des Smiths, Jean-Pierre, qui partage avec les musiciens anglais la difficulté de s'exprimer lors des interviews, déclare, d'une manière très Philip K. Dick : "il faut que l'intérieur puisse se lire : quand on n'est plus sûr de ce que l'on fait, on est presque mort." Seconde Chambre a encore la réserve de ceux qui sont sûrs d'eux mais qui hésitent à se livrer par défiance vis-à-vis des médias. Terriblement new wave, Jean-Pierre, poète au quotidien, est ici photographié dans une de ses attitudes favorites.

NORMA LOY

La production foisonnante de Norma Loy est inversement proportionnelle à leur célébrité. Originaire de Dijon, ce groupe semble brouiller à plaisir des cartes déjà biseautées. Comment se retrouver avec quatre artistes qui prennent chacun un nom différent en fonction de leurs activités ? Le chanteur, Manuel, dit Manu, s'appelle Chelsea en tant que

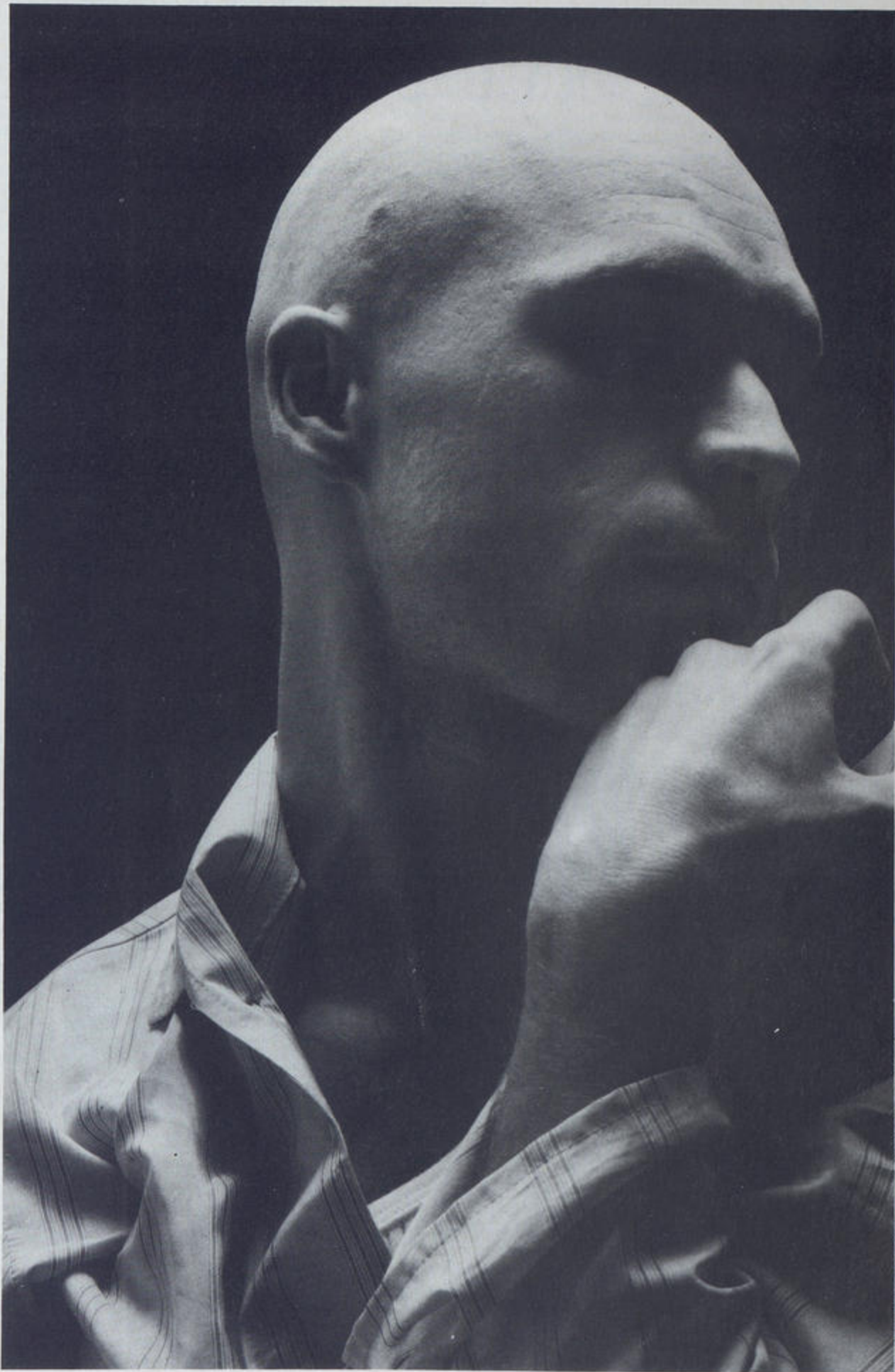
lead-vocal du groupe, Reed Ø 13, en tant que graphiste, il porte un troisième nom en tant que peintre etc. Unholy Three, leur premier nom, se voulait dans la lignée du Cabaret Voltaire de *Nag Nag Nag*. C'était donner la clé de leur punk industriel qui allait les joindre à cette conspiration européenne (Bain Total, Magnétique Bleu, DZ Lectric et tant d'autres) tous très redevables à Psychic T.V. tant au niveau des auto-productions qu'à celui de l'image dont Genesis P. Orridge était le grand maître.

Norma Loy se définit comme "groupe artistique polyvalent en lutte pour le contrôle du REEL REEL inconscient en lutte contre la basse réalité." Chelsea / Reed Ø 13 qui se meut dans cette réalité avec la grace d'un rescapé du punk reconnaît principalement Suicide, Television, Iggy Pop et, naturellement Psychic T.V. comme portes musicales, de même que Georges Bataille ou Lautréamont comme portes littéraires.

Autre, et non moins mystérieux membre de Norma Loy, Anthon Shield "théoricien de la Mystique comme figure de jouissances et des ruptures". Sans qu'il fasse à proprement parler partie du groupe, son association avec Reed Ø 13 et ses productions personnelles en font un clone de celui-ci. La référence à Georges Bataille fait le reste (*Sex & Bestiality*, sur Bain Total 1984). Musique, écrits, conférences, fascination de l'électronique, de la cybernétique, de la psychiatrie, de l'irrationnel, ces éléments se retrouvent dans les vidéos réalisées. *Lesbis-que Voodoo Teenagers* accomplit l'irruption du monde des esprits dans celui de l'audiovisuel. Là encore, Chelsea / Reed / Anthon, les trois alliés, font leur office de médium sous l'emprise d'un démon.

Il serait impossible, en un article de recenser des activités innombrables et qui comprennent également une infinité de manifestations graphiques, picturales, photographiques (principalement dues à Reed Ø 13).

Le dernier album de Norma Loy, *T. Vision*, reste fidèle au punk-rock industriel classique en lui ajoutant la touche "noisy" de rigueur; la face B, plus fantaisiste, est une vision du passé-rock, vu à travers des pastiches si réussis qu'ils ont l'air d'authentiques reprises des années cinquante à nos jours de Gleen Miller à Nick Cave...



MANUEL / CHELSEA / REED Ø 13 - PHOTO ERIC MONBLANC

Apoïgée

par YVES
ADRIEN

Chapitre 7

Un autre vendredi de printemps, un autre rendez-vous pour Firmont et Blandine... Las ! leur boudoir à ciel ouvert étant envahi d'importuns, ils prennent le chemin de l'exil et, après une errance rêveuse par les rues du Marais, atteignent le fleuve grondant de certain boulevard sur la rive duquel est certain immeuble où, gravissant quatre volées d'escaliers, l'on pénètre, passé certaine porte, en un appartement abritant certaine cellule où l'enjôleur n'admet jamais personne; mais, pour cette blonde hostie, il fera aujourd'hui une exception : ils entrent...

Là, dans l'ombre que promulgue un volet mi-clos, qu'a-t-elle perçu d'abord : le buste rehaussé d'un certain foulard, les portraits d'éphèbes se réfléchissant dans la glace, les trente-trois épis de blé dressés pour l'éternité ou cette corde que Firmont ne voit même plus et qui, passée à une hideuse lampe rouge, présente son col de chanvre à quelque invisible pendu ?

Evitant de retourner la question plus avant, il a prié Blandine de s'asseoir et de l'excuser, est sorti un couple d'instant, est revenu avec une radio japonaise, deux verres d'eau et cette petite assiette de fraises sans sucre qu'il a posée près d'elle en contrefaisant l'absolue déférence des eunuques de palais; puis lassé que France-Musique ouvre ses après-midi sur d'aussi navrants *Repères contemporains*, il a, en mal d'un lied de Schumann, arrêté son choix sur le *screech* ! des fréquences fantômes, feedback dont la stridulation aigüe peut à la longue s'avérer suggestive; et ils ont parlé...

De leurs récentes lectures, et des auteurs fin de siècle notamment; lui, qui a maintes saisons durant prospecté le très giboyeux domaine

des prosateurs précis et chantournés, des orfèvres fiers et des célibataires maniaques, des affamés de la fange et des bibliophiles dévoyés, des polémistes redondants et des séminaristes aux yeux de biche, des pâmes byzantins et des coloristes incendiaires, des imprécateurs fulminants et des plus incertains mystagogues; qui a longuement médité le *Linteau des Minutes de sable mémorial* et s'est grisé des trente pages de bibliographie constituant l'annexe de cette *Passion littéraire de Rémy de Gourmont* publiée en 1962 par le Département de langues romanes de l'Université de Princeton, New Jersey; qui a humé les volumes éphémères de Jean de Tinan ("Les meilleurs de nos livres sont imprimés sur fumée de cigare") et s'est ébloui des bénédictines enluminées de Marcel Schwob ("L'or mûrit dans la mine aussi impeccablement que le moine réfléchit dans le monastère"); qui a écumé l'œuvre criblée d'outrances et de redites de celui qui, Proust failli se gaussant du faubourg Saint-Germain, acheva une trajectoire de haut style en signant Le Cadavre; qui, enfin, via Genève et les Slatkine reptants, s'est immergé dans les vingt et un volumes de l'Éthopée du Sâr Peladan, cette *Décadence latine* dont il pourrait de mémoire, restituer les plus étonnantes tirades :



"Et quel diable vous amène ?"
"Le plus grand de la diablerie, l'ennui; celui-là règne sur le siècle. Le Roy s'ennuie de sa royauté et vit en bourgeois, le bourgeois de sa bourgeoisie et vit en voyou, le voyou de la voyoucratie et vit en dandy : on ne pense plus, on baye !" ou : "Mon âme sera la fresque que je peindrai de vertu pour les suffrages du ciel !" et : "Au peuple le catéchisme ferme, précis et satisfaisant; à nous les vertiges sinaïtiques de l'ésotérisme"; lui, donc, qui est descendu le Sâr aidant jusqu'en certain *Amphithéâtre des sciences mortes*, a fugitivement envié Blandine qui se tient encore à l'orée de cette Babylone de textes ensevelis et n'a guère fréquenté que les Goncourt, qu'elle trouve plaisants, et (surprise !) Hugues Rebell, cet opulent prélat de la débauche dont elle goûte moins l'aimable *Nichina* que la très moderne *Câlinese* (avec raison, selon Firmont qui, déjà, a décidé de lui soumettre cette merveille de moiteur et de macération, *Les Nuits chaudes du Cap Français*).

Puis, leur bavardage ressuscitant Barbey d'Aurevilly (celui-là, décidément, est son grand homme), il s'est approché de la jeune fille, a ébauché un simulacre de baiser et, cueillant dans l'assiette une fraise qu'il a croquée à demi, en a écrasé l'autre moitié sur la joue de sa proie, dessinait là cette balafre sanglante et délicate dont elle n'a pas semblé lui tenir rigueur; alors, pour la rendre plus délectable encore, il a relevé sa robe jusqu'à son ventre, découvrant sous ces collants blancs où elle est nue la luxuriance d'une touffe blonde et prometteuse, gage qu'elle a donné sans regret, assaut qu'elle a subi sans réticence mais avec cette peur sourde qu'il espérait, et c'est pourquoi, respectant la règle du charmant supplice, il s'est arraché à la contemplation de ce ventre docile pour s'en aller tomber, avec une lenteur savante, en travers du lit.

D'où, lové tel le proverbial serpent, il couve maintenant celle qui, plus que jamais, figure l'innocence, sage colombe dont le cœur palpite en cette cage d'ombre et de latence charnelle; car la radio tue n'a pas fait place au silence mais à un regain de ferveur muette, chant du désir se propageant en ondes par les grandes orgues des veines, musique des sphères intérieures dont Firmont, ordonnateur aux aguets, mesure l'intensité via l'amplificateur parfait qu'est sa chambre; il se revoit, il y a une semaine à cette heure, en rapace de square prêt à s'abattre sur la bouche de l'élue et, porté par son vol mental, prononce ce seul mot qui tombe telle une grenade dans l'air raréfié : "Venez !" et elle, qui a tressailli, découvre la main qu'il lui tend avec une exigeante douceur, voit cette main se refermer sur son poignet, se lève

GUSTAVE MOREAU - JASON & MÉDÉE - 1895

en cherchant du regard une issue et, n'en rencontrant évidemment pas, s'en vient à son tour chuter sur le lit où, visage caché dans ses cheveux, elle demeure immobile sur le ventre, offerte.

A lui maintenant d'animer cette vestale rêveuse, de rendre à ce marbre pudique sa pleine vocation d'égarement : enjambant la jeune fille (un genou contre l'un et l'autre de ses flancs qu'il effleure à peine), il saisit les rênes de ses lourds cheveux blonds et, de sa main demeurée libre, fait céder un à un les boutons satinés d'un corsage qui, originelle éclosion de ce printemps luxurieux, libère doucement deux épaules nues.

Elle, toujours allongée sur le ventre, a pour seule réponse d'abandonner au parquet, comme si elle n'y prenait garde, ses escarpins de daim gris, ce qui convainc Firmont de porter plus avant le désordre dans les habits de sa singulière invitée, volant au corsage froissé les globes tendres des seins et relevant la robe sous laquelle, irréprochables, sont ces gardiens mal-aimés du sanctuaire féminin : les collants; oui, ceux-là sont assurément les déshérités du fétichisme, les bannis de l'évocation licencieuse, les intouchables de la troublance érotique : d'absolus parias relégués à la périphérie du plaisir par les notables de la grivoiserie, législateurs sourcilleux et cardinaux sectaires sacrifiant sur l'autel de la Vierge Marlene au culte du bas martialement tiré ("Ah, Monsieur, l'éclat de chair blanche au-dessus du garrot de soie noire, les cuisses portant le deuil de l'innocence"); et de même que le bas selon ces ayatollahs est idéalement noir, le collant, grand Satan du rayon lingerie, sera incolore et informe, pâle figurant au service des vendeuses, coiffeuses et étalagistes des grands magasins qui, c'est connu, en tiennent habituellement une paire dans leurs affaires (-entre horoscope de la semaine et barre de Mars grignotée à l'heure de la pause-déjeuner rue Caumartin); oui, les collants sont les sans-grade dont se satisfont les foules féminines sans visage, édit promulgué par le commun des remueurs de clichés légers, - zélés qui jamais ne virent, à côtés fiévreux de tout défilé de mode, ces filles aux seins aigus et aux jambes longissimes s'affairant backstage comme autant de guerrières graciles que rien ne blesse (ballet aérien des robes passées les poignets jetés au ciel sur un ventre plat ou, ôtées avec célérité, rendant tout le dédain des fesses hautes sous le voile des collants 18 deniers); et puis, bien moins noblement, il faut reconnaître en ce frôleur ingrat, le collant, un allié objectif : quand la femme s'en défait, il la déséquilibre si elle se tient debout et l'entrave si elle est couchée, l'amenant à un discret déhanchement, à de menues girations révélatrices et riches pour qui sait y voir, d'enseignement; c'est cela, continue Firmont : tout inférieur qu'il soit par le rang à Sa Majesté le bas (cet éblouissant stratège dont l'alliance avec le porte-jarretelles serait, si l'on en croit les Clausewitz de la guerre des sens, le plus vicieux coup joué par l'Occident sur l'échiquier de l'agacerie érotique), le collant réserve à l'amateur des émotions dont l'éventail va du racé au brutal et de la haute couture aux bas instincts : d'une ultime retouche à 3 h avenue Montaigne sur une Jerry Hall en majesté à la fouille abusive d'une fugueuse, un samedi soir, sous les lumières jaunes de n'importe quel hypermarché crépusculaire; et, mettant fin à sa méditation, notre théoricien fait ici glisser les collants de Blandine, découvrant en leur demeure des fesses blanches et très rondes, douces et très fermes, sages et très offertes...

... car voici que la jeune fille, pour se libérer de ses dessous inutiles, se hausse légèrement sur le ventre, - mouvement valant à celui qui la chevauche une houle de rondeurs pareille à ces gâteries que l'océan prodigue lorsque, se gonflant à la proue d'un navire, il

convaint les Achabs les mieux aguerris des bienfaits du naufrage; et c'est pourquoi Firmont, désireux de prolonger la traversée, applique d'une main experte une claque à ce dos trop joli, - geste qui donne la sensation d'avoir puni l'océan et ébauche de fessée ne faisant naître chez la victime aucun reproche, même muet, mais un léger frissonnement confirmant à celui qui s'apprête à en jouer que cette harpe, assurément, sonne juste.

Et puis sous la blancheur de la robe est celle de la peau, qui amène en la cellule un regain de vertige.

Sa proie dénudée, Firmont l'enlace et, la retournant tel un jeune Christ blond qu'on décloue, éprouve en l'étendant bras ouverts sur le drap cette commotion que lui valut, de tout temps, la toison soyeuse née des aisselles : là, dans la friche charmante dont se feutre une épaule, est l'aveu que font certaines filles d'Eve de leur nostalgie des Argonautes : - en charge qu'il est de la présente expédition, notre héros se défait donc d'un coup de ses vêtements et libère Louis XIX qui, de tout son être enivré, se dresse en vue des rivages de Colchide.

Et puisqu'il est si bon d'affoler une biche, de la prendre à deux ou plus (en meute, en insultant la lumière du monde), voici que l'élève et son précepteur s'abattent sur Blandine qu'ils se partagent : l'un suggère, oriente, conduit, corrige cependant que l'autre, obéissant aux injonctions de son maître, exécute et pénètre; si le jeune monarque est l'instrument ivre des profondeurs, Firmont est cette dextre haut gantée qu'exigent le rituel de la mise à mort amoureuse et le saccage des sens, le daguage frénétique et les lueurs de l'anéantissement sourd, le vitrail des contes anciens mis en pièces et les secrets de la forêt domaniale mise en coupe : quand, dans une symphonie de soupirs, le chasseur, fouillant le tombeau de velours des entrailles d'une bête, y œuvre au renversement des saisons, sainteté sauvage du sexe.

Car toute capture, toute possession est la première éternellement rejouée.

Comment ne pas vouloir alors, en ces moments où règne le sang, que deux corps prennent feu ? La douceur attisant la férocité et les désirs s'élançant plus haut, de l'incendie naîtrait un nouvel être capable d'inventer son double et de le consumer au seuil d'autres métamorphoses, d'autres avilissements, d'autres incantations, d'autres saluts...

... et d'autres ferveurs brassées par la grande roue des cendres en ce carrousel des multiples vies; oui, il faut offrir plus de volupté au monde, afin de l'amener à plus de vérité : se frayer

une voie dans la galerie des corps consentants et honorer chaque proie d'un mal qui aura le beauté de vingt-cinq printemps tuméfiés, précipiter la germination de l'ordure et porter la croix du donjuanisme via les innombrables stations de l'abjection, s'immerger dans une alchimie sans formule et parfaire le grand œuvre des jouissances, bref, il faut prétendre à la délivrance immédiate et, d'un seul sourire effilé, remercier la Nature de tous les jeux luxurieux qu'elle inspire à ses enfants.

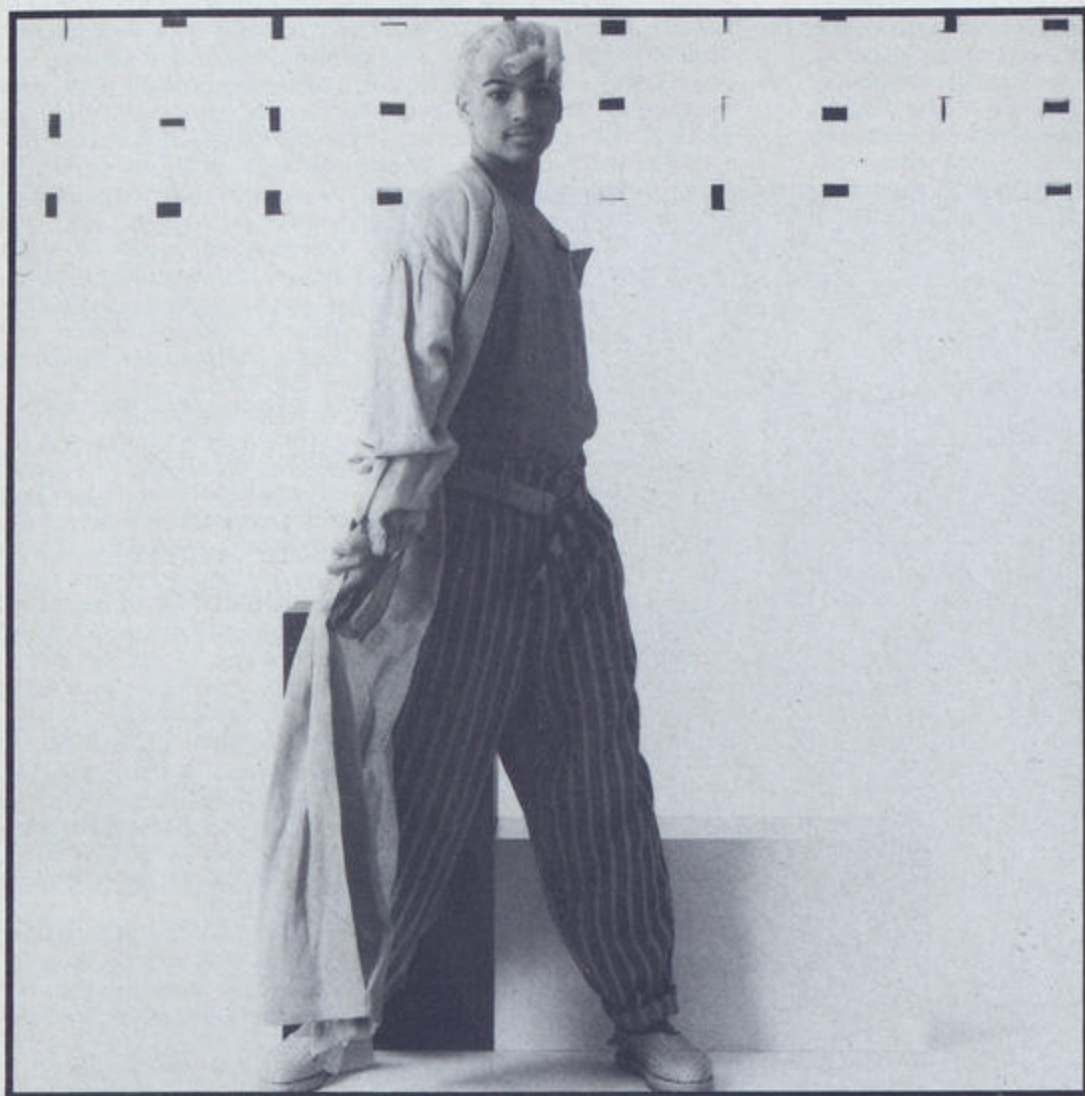
Et Firmont, qui goûte ici la force de Louis XIX à son apogée et sait ce qu'un Bourbon peut cracher d'essence de lys en une bergère docile, soulève violemment Blandine, la faisant s'ouvrir cuisses hautes à la sentence jaillie du phallus : comme si la Terre, basculant sur son axe, recevait une coulée de ciel lourd en ses entrailles.

Et voici le divertissement terminé ?

Oui, que tombe le rideau et que repose le monde : regret de n'avoir pu ajouter un horizon à l'horizon.

(à suivre)

LOOK & STYLE :



*Photos
Xavier Martin*

CHICO DE BARGE

avait tous les atouts pour être un enfant gâté. Faire de la musique pouvait, à ce titre relever du caprice ou de la velléité. En fait son récent premier album fait surtout la démonstration d'un professionnalisme absolu dans la tradition familiale puisque l'album de son frère El a précédé le sien de quelques mois. Chico n'a peut-être pas le timbre strident des vieux routiers du funk (ce qui est plutôt bon signe quand on

sait qu'il a dix-neuf ans et demi !) mais l'énergie teenager qui l'anime le place au premier rang des jeunes artistes Motown. Playboy timide sur la pochette de son album, il l'est resté pour une session photo avec **L'EQUERRE** qui avait choisi, pour lui, quatre versions de l'été 87. **AUTRE PORTRAIT DE CHICO DE BARGE**

DANS DECIBELS / FR3 LES 13 ET 14 MAI 1987.

CI-DESSUS : DÉSERT ET PLAGE, SAHARA'ET BEIGES

MÉDIUM, LIN, CUIRS, COTON ET FER. MÉLANGES

DÉTONNANTS MAIS SUBTILS. (CLAUDE MONTANA).

CHICO DE BARGE



PISCINES DE BEVERLEY HILLS, CIELS PLOMBÉS

D'UN BLEU SATURÉ, HOLLYWOOD A L'HORIZON.

(RICHARD JAMES - MONTRE SWATCH).

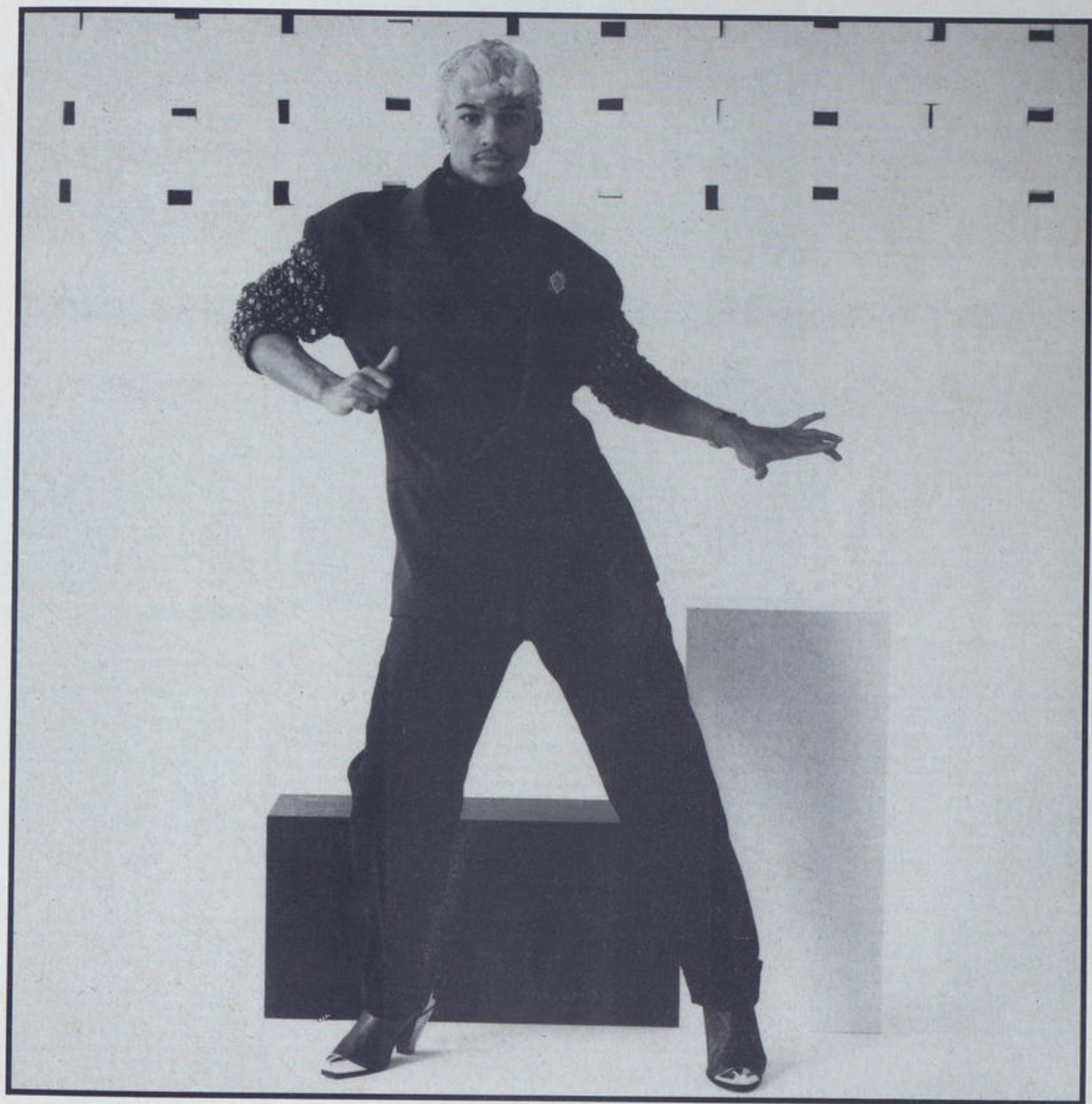
LOOK & STYLE :



NEW YORK EN PLEIN ETE, TERRASSES, TACHES, NOIR

ET BLANC, GRAFFITIS, MONEY. POLLOCK RENCONTRE

WARHOL. (MARITE ET FRANÇOIS GIRBAUD).



WARRIOR DE PANAME FAÇONNÉ TRAPÈZE, BOOTS-
CUSTOMISÉES, MANCHES CATADIOPTRES. TRÈS
PREPPY. (JEAN-PAUL GAULTIER - MONTRE SWATCH.)

MUSIQUE CHRONIQUE



X-MAL-DEUTSCHLAND
Viva

X-Mal-Mercury/Phonogram
Suite à *Matador*, le single anglais produit par Hugh Cornwell, les teutoniques d'X-Mal-D. sortent un troisième album enregistré sur deux années après un long silence. Si la furie sacrilège appartient au passé, *Viva* est empreint de ce romantisme allemand sacré et glacé qui avait fait de *Tocsin*, leur second album, un chef-d'œuvre. Ils ont quitté 4 AD pour fonder leur propre label Xile, sur lequel ils s'essaient à une musique moins spécifiquement germanique. Avec le photographe Anton Corbijn, les graphistes de 23 Enveloppes et, à la production : Cornwell, Glosop et Mc Willop, *Viva* peut être considéré comme un petit joyau d'émotions blêmes et incantatoires. La superbe pochette avec un couteau dans l'eau (allusion au premier film de Polanski?) est là pour signifier qu'X-Mal-D. n'a rien perdu de son esthétisme froid et de ses thèmes funestes. Le son est plus agressif et moins glauque que les sordides mélodies de *Fetish*, dans la lignée de Sequenz. L'inimitable phrase d'Anja Huve garde la personnalité du groupe, à l'instar des Banshees. A noter, une excellente adaptation d'un poème d'Emily Dickinson, chantée, comme *Matador*, en anglais. P.R.

ELLI MEDEIROS
Bom Bom
Barclay

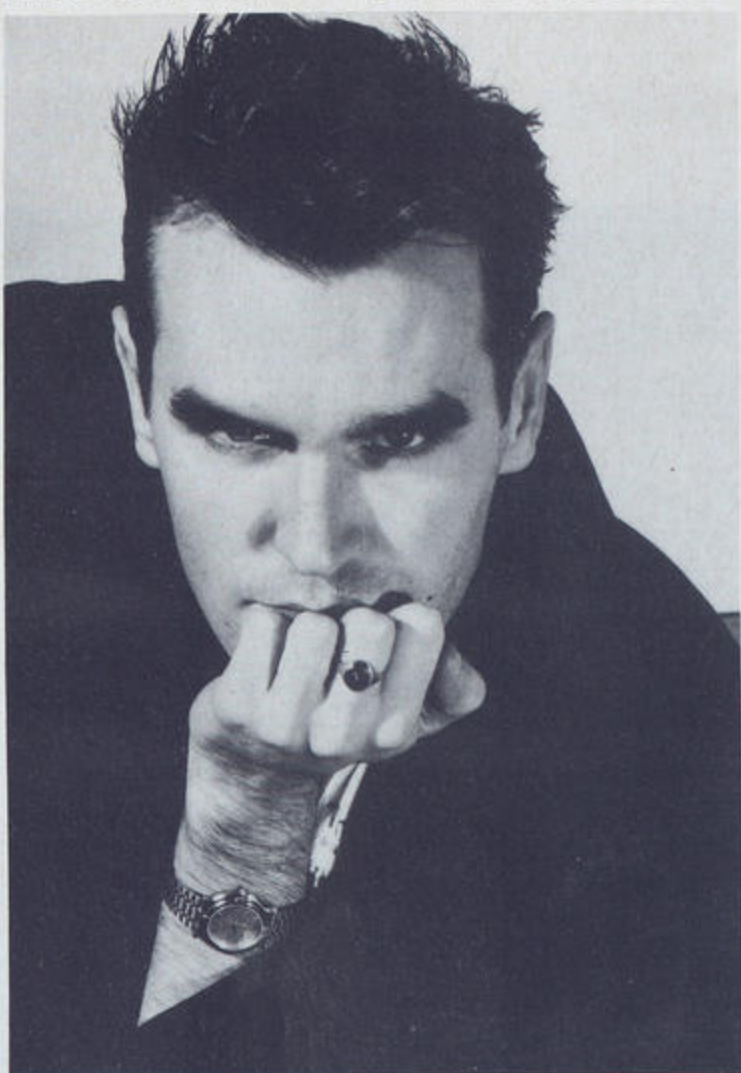
Beaucoup plus à l'aise quand elle fonce que quand elle essaye d'être doucement féminine, Elli, sur rayures bleues, diamant au nombril et sourie en coin nous emmène dans le pays de ses fantasmes. Elle y incarne une marchande de poissons, son animal fétiche, revue par les comédies musicales des années 50 ou une vamp sortie d'un film mexicain (ou peut-être brésilien?). Des standards de cinéma français d'avant guerre passent dans sa voix et celle d'Esienne Daho lui fait les chœurs sur le romantique *Red Roses*. En fait, Elli Medeiros et Ramuncho Matta re-créent un monde tropical imaginaire, très intellectualisé où, à côté de tendances manifestement et authentiquement ethniques, est toujours et néanmoins présente une certaine new wave française qu'on pourrait, avec pas mal de culot (allons-y), mettre en parallèle avec les Pet Shop Boys. Ce travail ambitieux s'est vu récompensé par le très bon (et inattendu) succès de *Tar Man Toit*, scandé, on s'en souvient, par les lycéens en grève cet hiver, logiquement suivi de celui de *Vamos A Bailar* dans la vidéo de laquelle Elli incarne, vêtue en marquise de Carabas (J.C. De Castelbajac), une des premières vidéo-stars enceintes. A retenir, la préciosité acérée et naïve des paroles d'Elli et les arrangements "sur mesure" de Ramuncho Matta, un tandem international pour le décollage hors frontières de la nouvelle pop made in France. Ph. D.

DIAMANDA GALAS
Saint Of The Pit
Mute/Virgin

La gorgone de la nouvelle musique sort un deuxième album en trois mois, poursuivant son univers baroque. Celui-ci, nouveau volet d'une fresque *Mask Of The Red Death*. Inclassable mais classique en son genre, cette diva des téniers mythe sacré, ethnique et textes blasphématoires ou liturgiques entre rituel et requiem. Sublime et infernale, elle est la pendant hiératique des hystériques Nina Hagen ou Klaus Nomi. Artiste schizophrène, elle met en scène, dans ce disque, les poètes maudits du XIXe siècle français. Baudelaire, Tristan Corbière et Gérard de Nerval. Sur la pochette, elle incarne, quasi mythologique, la comtesse "sanglante" Batory ou Madame Chancelou, de Huysmans, oeuvrant à quelque cérémonie impie. Outre la plasticité exceptionnelle de sa voix, le travail du son atteint la perfection tant son alchimie est universelle et son instrumentation impersonnelle. Entre nouvelle musique et post-industriel-ethnique, Diamanda Galas, en marge du rock ou des classiques cultes, (non) sans humour, l'esprit sacrilège. P.R.

SHEILA E.
Paisley Park/W.E.A.

Selon une habitude prise chez les chanteuses noires américaines depuis Tina Turner, Sheila E. semble rajouter au fil des années : qui se rappellerait Sheila Escovedo, la maigrichonne empruntée qui s'affichait en pates d'eph' sur des disques de Jazz Rock produits par Billy Cobham ? Au vu de ce torride LP marqué du sceau du Minneapolis Sound, personne. L'inspiration Tchac-Boum Tchac-Boum est dynamisée par des attaques de percussions percussives et de cuivres en chaleur : les feulements de Sheila se font miaulement sur "Koo Koo", le meilleur titre. Comme sur *Parade*, la tranche de ce disque est ornée du nombril de l'artiste. O.C.



THE SMITHS *The World Won't Listen* Rough Trade/Virgin

D'aucuns prétendent que le groupe de Morrissey fonctionne comme ses héros des années soixante, sortant une flopée de 45 tours qui illuminent les charts britanniques pendant quelques semaines avant de les rassembler dans une compilation pour ceux qui n'achètent jamais de simples.

Malheureusement, au contraire de *Hatful of Hollow* qui contenait une majorité de versions différentes et d'inédits enregistrés pour la BBC, on doit ici se contenter d'une seule nouveauté, *You Haven't Earned It Yet, Baby*. Cependant pour le marché français qui n'a pas vraiment l'habitude d'encourager les singles, cette compilation présente une attraction certaine, révélant au passage certaines influences (le *Metal Guru* de T-Rex montre le bout de son nez dans *Panic* et un riff de Thin Lizzy égale *Shoplifters Of The World Unite*) et démontrant une fois de plus que si Morrissey souffre d'un misérabilisme chronique, il en nourrit néanmoins sa muse. Qui plus est, Johnny Marr redresse la balance avec son jeu de guitare d'une subtilité et d'une vivacité toujours contenues. Alors, succombons encore une fois au charme plaintif des Smiths. P.P. (photo Jo Novark)

HOLGER HILLER *Oben Im Eck* Mute/Virgin

Un des "dilettantes géniaux" de la galaxie germanique poursuit son grand-œuvre avec talent et productivité. Ancien leader du groupe Hambourgeois Palais Schaumburg, Holger Hiller était la tendance orchestrale et jazzy du concert industriel allemand. L'ombre de Kurt Weill plane sur sa musique, mi-expressionniste, mi-néo-réaliste et profondément contemporaine au sens avant-guerre. Son précédent album *Ein Bündel Fäulnis In Der Grube* rappelait cet autre groupe allemand disparu : Der Plan, marqué, lui aussi par le sacerdoce Residents. *Oben Im Eck* continue cette exhumation futuriste du nouvel expressionnisme germanique. Entouré de Wolfgang Müller, leader de Todische Doris et père spirituel de ces mouvements d'idées par son livre *Die Geniale Dilettanten*, pour l'écriture des textes, de Billy Mc Kenzie (ex-Associates) et d'une ravissante japonaise Izumi Kobayashi, pour le chant, cet album, plus ambitieux que le précédent, est déjà sorti au Japon sous le titre d'*Hyperprism* : encore la coalition d'avant-guerre. P.R.

LIVING IN TEXAS *The Fastest Man Alive* Chainsaw/Commotion

Superbe second album des inclassables clowns géniaux de l'aventure du rock'n'roll, rescapés de la vague de rockers froids de Leeds (d'ailleurs, ils sont de Londres), le plus fun groupe qu'il nous soit permis de voir. Goûtant à toutes les outrances, du son aérodynamique de Led Zep à la furie des Cramps en passant par un glam-rock dégoulinant et un psychobilly suintant, cet album dégage le même parfum camp et cérémoniel qui hantait des disques aussi prestigieux que *Ziggy Stardust*. Ici l'énergie et le fun sont en plus, le son d'enfer est signé Martin Young, l'ensemble est une B.D. en folie, consécration largement méritée. Un seul regret : la frénésie hystérique, la magie théâtrale et l'humour visuel, supports du groupe en live, ne sont pas gravés sur les sillons... personne n'y peut rien. P.R.

THE DAMNED

Gigolo

M.C.A./W.E.A.

Vivent les punks reconvertis dans le psyché ! Extrait de leur album *Anything*, ce *Gigolo* piqué à Syd Barrett laisse loin derrière lui *Dead Or Alive* ou tout autre groupe de psychobilly/dance-music. Une allure d'enfer, des cuivres éclatants, la batterie bien en place (comme on dit), la voix suave et des tas de gags sonores font de ce maxi un petit chef d'œuvre qui n'a pas fini de faire danser les amateurs de gigolos. Ph. D.

MADONNA

Open Your Heart

Sirel W.E.A.

Madonna Piaf, Madonna Bardot, Madonna Monroe. Telle elle apparaît, teintée de bleu, prête à tout donner. Une durée maxi-record de 10mn35 et de quoi vous faire croire que votre chaîne est quadri ou même octophonique ! O.C.

EURYTHMICS

Missionary Man

R.C.A./Aniela

Ils sont un peu trop restés en Amérique, surtout Dave Stewart, producteur du dernier Mick Jagger. Ici, un son très lourd, entre le dernier P.I.L. et le prochain Scorpion, le tout baignant dans l'air entendu des gens toujours à la pointe. O.C.

BOY GEORGE

Everything I Own

Virgin

Un autre rescapé positiviste à classer avec Iggy Pop, chez les grands guéris de la dope. Comme preuve, Boy George se met à refaire du reggae du niveau de son premier illustre tube : *Do You Really Want To Hurt Me* ? Un toaster non-crédité fournit la tchatche et Boy le charme et l'émotion retrouvés. O.C.

ROBBIE NEVIL

C'est la vie Manhattan/EMI

Après *La Vie En Rose* en 1977, *C'est La Vie* pourrait bien devenir l'hymne glamour des night clubs de 1987. La futilité revient dans la Dance Music, c'est la vie et c'est tant mieux. Le dub mix d'Arthur Baker en face B multiplie les chausse-trappes et les montages sonores en un mélange d'électrofunk percutant. Robbie Nevil, une gueule de rocker mais une âme de chausse-trappe. O.C.



AND ALSO THE TREES

Et Aussi Les Arbres Reflex/New Rose

C'est le troisième album et c'est une compilation. Le premier était importé et n'avait pas de nom, le second, *Virus Meadows*, merveilleux. Celui-ci regroupe quelques morceaux des albums mais surtout des singles importés en petit nombre et devenus introuvables. C'est toujours la lande gonflée de pluie sur laquelle le vent souffle en rafales. La voix de Simon Huv Jones, obsédante et plaintive nous raconte les légendes de sa région ou ses fantasmes oniriques. A.A.T.T., face à la marée hard qui arrive de tous côtés (rock, funk, ou punk), nous offre un son à la violence intérieure, retenue, pudique. Saluons les romantiques ruraux du Worcester-shire à écouter aux chandelles. Ph. D.

BURNING SPEAR

People Of The World Blue Moon Prod.

Winston Rodney et son Javelot Brûlant (Burning Spear) ont traversé le monde mouvant du reggae durant quinze années qui, faute de les avoir consacrés comme superstars à la Marley, leur ont gravé une place dans le cœur des reggae Lovers. Tandis que les textes évoquent toujours la résistance et la lutte, le son s'est transformé en une impeccable machine pulsée par les cuivres du Taxi Gang (Nambo, Chico et Dean Fraser) et bien sûr l'organe de Winston, qui semble venu des temps immémoriaux de Marcus Garvey et de ses prophéties. *Séville Land* et ses paysages calcinés et *People Of The World* emporteront l'adhésion des plus tièdes par leurs sonorités nostalgiques et moites. O.C. (existe en C.D.)

JOHNNY CLEGG ET SAVUKA

Third World Child EMI/Pathé

En Afrique du Sud, Johnny Clegg a été un des rares blancs à miner l'apartheid de l'intérieur avec son groupe multi-racial Juluka. Les tribulations musicales de ce Rambo du pays Zulu l'ont amené à créer un nouveau groupe, Savuka (en Zulu "nous sommes debout"). Riche mélange d'hymnes aux chœurs profonds (Asimbonanga, sublime) et de rumbas aux guitares versatiles comme on les retrouve dans les rythmes de Soweto ; évocation des vieux Sud-Africains ou des "disparus" du régime de Botha (Missing), les chansons de Johnny témoignent de l'accord parfait avec le Zulu Groove : il faut le voir danser sur une scène pour comprendre l'intensité de sa conviction. O.C.

MUSIQUE CHRONIQUE

THE CURE

Why Can't I Be You? (disco-dancefloor) remix
Fiction/Polydor

Après un début à la Tamla Motown d'enfer, on revient à la new wave avec voix en écho et martèlements pogo. Le son véritablement "noisy" est manipulé par les remixeurs François Kervorkian et Ron St Germain, stars new yorkaises, pour produire un morceau à mille lieues de *Let's Go To Bed* qu'on imaginait déjà la limite disco de Robert Smith. Surprise et outrage chez les fans mais il en a toujours été ainsi à chaque nouveau 45 t. des Cure. Ph. D.J. O.C.

FINE YOUNG CANNIBALS

Ever Fallen In Love London/Barclay

Une production signée Jerry Harrison (guitare-clavier des Talking Heads) pour une reprise d'un morceau des Buzzcocks. On nous annonce que c'est également le générique d'un film de Jonathan Demme (*Stop Making Sense*, avec justement Talking Heads) nommé *Something Wild*. Une voix de crooner new wave pour une ballade pop à fleur de peau. O.C.

FARLEY "JACKMASTERS" FUNK & JESSE SAUNDERS FEAT. THE VOICE OF DARRYL PANDY

Love Can't Turn Around

D.J. International/London/Barclay

Ce maxi représente l'avant-garde d'un nouveau phénomène musical en provenance de Chicago, la House music. Séquences Disco, boîtes à Beat en séries, clap hands meurtriers et voix de stentor baryton, *Love Can't Turn Around* a tous les atouts pour incendier les pieds des danseurs les plus allumés : attention, Dance Music 2.220 volts. O.C.

THE BLOW MONKEYS

It Doesn't Have To Be This Way R.C.A.

Les singes soufflants sont devenus dansants avec ce morceau qui fait la pige aux Petshop Boys sur leur propre terrain. Où s'arrêtera cette guerre des virtuoses ? Ils n'ont même pas l'air de se forcer pour être aussi classe que les américains dans la guerre des clubs. Splendide pochette, photo Nick Knight, très graphique. O.C./P.H.D.

DURAN DURAN

Notorious EMI/Pathé

No no no Notorious, annonce l'intro de ce morceau de bravoure remix, dont la sophistication doit beaucoup à Nile Rodgers : la voix de Simon Le Bon crépète au cœur d'un beat qui a donné le ton de l'année 86 avec une guitare rythmique dont on retrouve l'héritage dans *I'm Not Perfect* de Grace Jones et *C'est la vie* de Robbie Nevil. O.C. photo John Swannell

WIRE

Snakedrill Mute/Virgin
COLIN NEWMAN

Commercial Suicide Attitude

À l'écoute du second, on comprend que le premier se soit re-formé. Chacun de leur côté est arrivé aux confins ennuyeux de leur repli minimaliste sur leurs nombres respectifs. Malgré une production léchée (Colin Newman est un maître et la crème des musiciens du Benelux), *Commercial Suicide* est d'une froideur impersonnelle et désincarnée alors que l'effet inverse était recherché. Wire fait figure de renaissance plutôt heureuse avec énergie frénétique et cold. Ils n'ont pris ni ride ni dissonance. Toujours aussi sauvages et féroces sur scène et mélodieusement tendus sur disque. *Snakedrill* est enlevé, sans prétentions, mais avec cette marque indélébile qui a fait de Wire les pionniers les plus futuristes de la new wave. P.R.

ALPHA BLONDY AND THE WAILERS

Jerusalem EMI/Pathé-Marcini

L'héritier présomptif de Bob Marley met les points sur les i et laisse de côté son groupe Solar System pour enregistrer ce disque avec les Wailers. Esprit de famille ou couverture-caméléon ? La perfection du résultat place de toutes façons Alpha aux sommets les plus élevés : *Boulevard De La Mort* et son groove caoutchouc évoque en Djoula (langue principale en Côte d'Ivoire) ce bout d'autoroute absurde construit entre l'aéroport d'Abidjan et la ville, alors que *Kalashnikov Love* fustige la lutte armée et la haine raciale. Trouble et controversé, Alpha Blondy s'impose comme le grand rassembleur et la personnalité charismatique de ces années 80 à la recherche de nouveaux héros. O.C.

THE GAP BAND

8 Total Experience/RCA

Trois grands Blacks souriants et funkys sont à l'origine du Gap Band qui en arrive aujourd'hui à son huitième Lp, numéroté comme ses prédécesseurs (1,2,3,etc...). Les trois frères Wilson excellent dans l'art de la ballade Soul et *Big Fun*, morceau d'ouverture, rejoint la perfection d'*Outstanding*, un de leur plus gros tubes. *Boyz n Da Da* (How Music Came About) parodie le "Duke" de Stevie Wonder et transpire le plaisir du Funk et l'amour du groove. Peu connus en France, ils méritent les faveurs du public qui appréciera le savoir faire de ces "Gaps" aux larges Stetsons. O.C.



ANNE CLARK *Hopeless Cases* 10 Rec/Virgin

Elle vient des "pays noirs" de l'Angleterre, des villes où la pluie tombe grasseuse, où ni les hommes ni les femmes ne sourient. Anne Clark est ce qu'on pourrait caractériser par "chanteuse engagée" ou "à textes". La violence de son album précédent, pourtant produit par l'élégant John Fox (fondateur d'Ultravox) fait place dans ces "cas désespérés" à une manière plus subtile où le techno glacial et l'agressivité punk d'antan s'effacent devant des plages plus mélodiques, plus expérimentales aussi grâce au concours du "petit génie" David Harrow. Celui-ci, qui a été un de ses premiers collaborateurs (de même que Virginia Astley ou Vini Reilly, de Durutti Column), détourne sa musique d'une manière à la fois intellectuelle et artistique qui n'est pas sans rappeler le travail de Laurie Anderson, avec laquelle Anne Clark a d'autres points communs, ne serait-ce que les remises en question (*Hope Road*) et un timbre de voix à la fois fragile et passionné. Cet album va probablement éclairer Anne Clark sous un jour nouveau. Mais ses fans les plus récents pourront suivre le conseil qu'elle donne dans sa dernière chanson : *Remember Me For What I Was...* Ph. D.

LA MUERTE *Mystery Songs* Attitude Rec.

De l'occupation espagnole sera resté en Belgique ce gang de fous furieux La Muerte, enfants tardifs de l'acid-punk et de la génération destroy. Cet album résume leur trois fulgurants maxis et des extraits de leur live hardcore *Peep Show*, moins la pochette outragée. C'est avant tout, un son sale, malsain et sauvage qui désigne ses influences : Stooges et Birthday Party. La Muerte aurait pu être un groupe australien ou texan avec lesquels ils partagent le goût, les ambiances oppressantes et le son dangeureusement hurlant et acéré. Au passage, ils troncent le *Wild Thing*, des Troggs et laminent le *Lucifer Sam* de Syd Barrett avec une furia démoniaque. Il faut ajouter à cela des titres évocateurs d'univers urbains en pleine désagrégation : *Motorgang*, *Massacre* etc qui signent la référence primordiale de Motor City 1969 : Detroit. Le plus étonnant est que ce groupe fait suite au très sage Marine Méchants et speedés comme on ne l'imagine pas, La Muerte a le souci des racines dans le tintamarre exacerbé des vieux punks en plein flash-back. P.R.

CLAN OF XYMOX *Medusa* 4 AD/Virgin

Second album de ce clan de hollandais précieux et baroques, Medusa est dédié à l'amour et à ses mystères. Habile mélange de techno dansant et de romantisme désuet, c'est un disque plus abordable que le précédent, presque pop, avec une *Michelle* sucrée. Découvertes, il y a trois ans, par Dead Can Dance qui les a beaucoup marqués, comme tout le staff 4 AD, Xymox s'est trouvé une identité entre la pop approximative de New Order et les envolées lyriques des Cocteau Twins. Nigel Guerson, de 23 Enveloppes signe une superbe pochette, à l'image de la musique figée et précieuse, évitant les pièges de longueur ou de lourdeur qui assombrissaient le précédent album. L'ensemble reste cependant mélancolique mais n'est-ce pas la marque du label et de sa génération de musiciens à la fois prodigues et exangues ? P.R.

THE CULT

Electric

Beggar's Banquet/Virgin

Après dix huit mois de silence The Cult, sous influence Kid Chaos ex Zodiac Mindwarp & The Love Reaction, a rangé fleurs et messages d'amour pour le cuir et les croix de Malte de la génération Motor City is burning 1969, les bêtes anglaises en toile de fond. Pas de fioritures mais de beaux accords de guitare tel *Love Removal Machine* qui revisite *Start Me Up* des Stones via Led Zeppelin : cette guitare sonne Keith Richards de la meilleure veine, rock matiné rythm'n'blues. Quand à Ian Ashbury, il a poussé sa voix qui domine plus que jamais la musique, complétant la référence Led Zep. The Cult a encore accompli une mutation sans trahir sa musique et en conquérant un public toujours plus large. Moins commercial que Love, l'album précédent, *Electric* est la réconciliation avec les racines rock prospectées depuis deux ans et Rick Rubin, producteur du label rap radical américain Def Jam a donné au son une pêche énorme. Le groupe a franchi sans se retourner le gouffre qui le séparait des vieux dinosaures, *Little Devil* ou *Wild Flower* peuvent évoquer les meilleurs AC/DC mais il y a aussi de très bons blues comme le Cult en a toujours fait. P.R. & P.P.

COIL

Horse Rotorvator

The Anal Staircase (remix)

Disques du Soleil et de l'Acier

Prémature et talentueux enfant de Temple Records (label de Psychic T.V.) Coil s'est formé autour d'un jeune allumé arty ayant eu des problèmes d'H.P. dus à son tempérament quelque peu hallucinant et un vétéran de la mystique industrielle, Peter "Sleazy" Kristopherson, ex Throbbing Gristle et co-fondateur de Psychic T.V. Dès leur premier maxi *How To Destroy Angels*, ils sont reconnus comme maîtres du genre. L'album *Scatology* est un chef-d'œuvre qui concilie idées fortes et audibilité dans ce secteur. Bien que moins mystiques que Psychic T.V., ils en ont le sens explorateur et poursuivent l'introspection clinique et métaphysique de la sexualité et du surnaturel, ils ont, récemment, repris *Tainted Love*, de leur ami Marc Almond, au bénéfice de la recherche sur le SIDA. *Horse Rotorvator*, inspiré par les quatre cavaliers de l'Apocalypse prouve que Coil est, avec Test Dept, un des apprentis sorciers les plus éclairés du genre. Kaléidoscope d'images surnaturelles et de références (Paso-lini) jusqu'à une cover de Leonard Cohen. Griquant et spatial, le titre fort *The Anal Staircase* a été remixé par l'infamé Rico Nasty, des Swans. Parmi les invités, citons encore : Jimmy Fouts/Cint Ruin, les Williams Sinners de Marc Almond qui contribuent à ce panthéon apocalyptique et fétichiste. P.R.

SILOUSIE & THE BANSHEES

Through The Looking Glass

Wonderland/Polydor

A la suite de Nick Cave, Siouxsie sort un album de covers, clichés de ses chansons préférées, certaines même récentes et évoquant par le choix et la forme les tentatives similaires de Bowie (*Pin Ups*) et de Bryan Ferry (*These Foolish Things*). Les Banshees en ont profité pour faire peu neuve en explorant des arrangements pops moins monotones que leurs essais précédents et Siouxsie, dame de fer, recouvre ces fossiles d'un linéaire magique et poussiéreux. Les plus réussies sont les reprises sixties de *Relax Little Girl*, des Doors, très solennelles, et le *This Wheel's On Fire*, de Dylan, repris par les Byrds mais dont elle a surtout écouté la cover de Julie Driscoll. La froideur du *Hall Of Mirrors* de Kraftwerk lui sied comme un suaire et elle s'est permis d'humaniser les arrangements avec la complicité ethno-classique de Malcolm McCormick (*Dead Can Dance*, Marc Almond). Elle aurait pu éviter les cuivres un peu lourds du *Passenger* d'Iggy Pop mais elle a toujours eu des problèmes avec les rockers ; cela dit Cale et Ferry sont réussis. Comme il faut un gag, elle donne *Trust In Me*, la chanson d'envoûtement du Serpent dans le *Livre de la Jungle* de Walt Disney. P.R.

JODY WATLEY

Her Album

M.C.A./W.E.A.

L'ex-chanteuse de Shalamar première formule, revient après un détour par la T.V. où elle présentait *Soul Train* avec Don Cornelius entourée de Bernard Edwards (Chic) d'André Cymone et de David Z. du gang Prince, elle bénéficie d'un espace sonore qui combine ces deux aspects essentiels de la musique de danse contemporaine. Son duo avec George Michael lui vaudra, sans doute, une audience de 7 à 77 ans (toute oblige), mais c'est sur *Looking For A New Love* qu'on trouvera la vraie tendance de Jody : N°1 dans les Soul Charts aux E.U., ce morceau possède le beat lancinant et indélébile et cette voix qu'on n'avait plus entendue depuis *A Night To Remember*. O.C.



ATTENTION : SI VOUS DESIREZ UNE RÉPONSE, N'OUBLIEZ SURTOUT PAS DE JOINDRE UN TIMBRE A VOTRE LETTRE. (L'EQUERRE NE PUBLIERA PLUS DE LETTRES QUI NE PORTERONT PAS DE SIGNATURE.)

Ce qui m'est arrivé hier ne m'était pas arrivé depuis longtemps aussi ai-je décidé de vous narrer ce merveilleux conte. Largement déçu par pas mal de choses (y compris *The Head On The Door* ou *Victoria-land*) j'en étais à réécouter Joy Division, Section 25, les anciens Cure, Bauhaus etc... Pourtant, je persistais à me rendre à la boutique New Rose, à Paris, dans l'espoir de trouver un disque potable mais mes efforts étaient vains. Quand, hier, j'ai découvert l'oiseau rare, la perle noire de l'année et c'est une production française que j'ai achetée grâce aux conseils avisés de Gerald, le sympathique vendeur. Le nom de cette Venus, c'est *Der Bau*, une cassette compilation intitulée *Aspects d'une Certaine Industrie*. J'adore ! Il y a là dessus des groupes plus géniaux les uns que les autres : Asylum Party, Closed Session, Kindergarten, Wallenberg, Clair Obscur, Les Maîtres, Little Nemo, entre autres. La place manque pour dire tout le bien que j'en pense mais c'est vraiment une merveille, cette cassette.

Wim
75006 PARIS

J'avais dix ans et ma mère m'avait inscrite aux Beaux-Arts parce que garderie pour garderie... il y avait là un Monsieur Deschamps qui aura marqué tous ceux qui sont passé par là. Ils nous emmenaient au musée des Beaux-Arts de Caen. C'était une visite extraordinaire par la passion qu'il mettait à nous faire découvrir la peinture. Nous étions assis par terre et j'ai tout de suite remarqué la toile de Soulages : jaune avec ces grands traits noirs. Cela ressemblait à une explosion dans ma tête (j'avais dix ans, et c'est difficile à raconter) ou plutôt une implosion. Il y avait ces grands coups de pinceaux, noirs, puissants, lourds. Ce n'était pas de la peinture d'écorticé vif : c'était douloureux certes mais paisible, calme et lent... si lent ; je n'ai ressenti la même douleur tranquille que bien plus tard, avec Joy Division. Joy, la première fois, j'ai pleuré. Mais Soulages, j'étais stupéfaite : c'était quelque chose comme la mer en Normandie, calme, froide mais vibrante en dessous et cette odeur si puissante... Plus tard, M^r Deschamps nous fit connaître Hundertwasser et j'ai découvert Shiele, Van Gogh et Munch. Chaque fois que je viens à Paris, je vais à Beaubourg :



il y a là un tryptique de Soulages, très beau, très grand, très intense. J'avais dix ans, j'en ai seize et pendant ces dix ans, j'ai vécu et survécu grâce à ce tableau, grâce à un livre, des images... On pourrait dire : "un jour, j'ai vu un vieux tableau et je n'ai pas eu peur".

Noëlle Roussel
14000 Caen

...J'aimerais vous parler d'un groupe parisien prometteur et que j'ai déjà vu quatre fois en concert. Son nom est Eleonora et ils nous font vibrer par leur musique sensible, forte et spontanée ; leurs textes sont poétiques et intelligents. Ils ont su, au fil du temps, surmonter les influences

Simple Minds ou Velvet pour accéder à une musique personnelle.

Vincent Martin
60420 Maignelay-Montigny

Je vous dit à vous, à vous qui décidez pour quatre milliards d'individus, je dis : FUCK THE SYSTEM ! Dead Kennedys ont eu une amende pour avoir montré un paysage de pénis sur la pochette (intérieure !) de leur album *Frankenchrist*. Crass aussi, pour avoir chanté *Asylum*, etc. J'en aurais envie de chialer. Dernièrement, on nous enlève Décibels pour la remplacer par une émission militaire (merci Léotard). Qui seront les prochains à être réduits au néant ? toi,

vous, peut-être moi ?...

Sophie Acoté
83000 Toulon

Justement, on peut ajouter maintenant T.V.6, la 5, Radio 7, Oxygène à Rouen et pas mal d'autres radios un peu partout dans le pays, mais Décibels revient.

Faut que je vous le dise, que je me vide mes obsessions psychédéliques. J'ai deux amours dans ma vie cold : Robert et Grenouille. Quand j'écoute *Lets's Go To Bed*, je pense à elle ; quand je mets *J'encule*, j'ose pas mais presque. Il faut qu'elle le sache. A part ça, j'adore votre journal, vive Gogol, Stéphanie et le Top 50 !

Dady Jarreau
94100 St-Maur

L'eau brillait d'un éclat presque insoutenable. Le soleil venait à peine de dépasser son zénith et continuait d'envoyer avec une force qui tenait de la brutalité ses rayons sur le petit lac. Les galets qui l'encerclaient semblaient eux aussi souffrir de cet excès de puissance qui les faisait blanchir et brûler de fièvre comme de grands malades. T., les pieds dans l'eau, admirait l'étendue miroitante qui s'offrait à ses yeux, telle un diamant démesuré à portée de sa main. Il leva les yeux pour regarder ce soleil qui donnait tant de valeur à la nature mais il les baissa aussitôt en les fermant quelques secondes : impossible de regarder en face. Il essuya d'un revers de la main les gouttes de sueur qui perlaient sur son front. Même le lac ne parvenait pas à le rafraîchir : son eau en était chaude et écœurante, incapable de faire plus que de délasser ses pieds fatigués.

Il regagna les pavés trop chauds du bord, s'assit un instant sur un rocher, releva la tête en fermant les yeux pour profiter encore du soleil avant de regagner l'ombre de la forêt.

T. devait repartir. Il se leva et étira ses bras avec un plaisir de félin, se sourit à lui-même mais, voulant faire un premier pas, une douleur incroyable le traversa quand il souleva son pied droit. Il ne l'avait déplacé que de quelques centimètres mais une terreur sans nom l'envahit quand il aperçut des lambeaux de chair accrochés aux galets là où son pied était posé.

Il essaya de se maîtriser, serra les poings... mais les rouvrit aussitôt car il venait de ressentir la même sensation : la peau de

PIERRE SOULAGES : PEINTURE, 1981 (COLL. M^r & M^{rs} SAMUEL, M^r KOOLZ)



ses doigts semblait couler le long de ses paumes, comme si elle fondait. Il prit subitement conscience de l'épouvantable chaleur qui avait pris possession de tout son être. Il était en train de fondre sur place, sans rien pour se rafraîchir. Si, le lac ! Il gagna l'eau le plus vite possible et au prix d'un effort désespéré, d'une souffrance atroce, laissant derrière lui une trainée bruyante qui suintait maintenant de tout son corps. Ses pieds, qui avaient été les premiers touchés, avaient de plus en plus de mal à le porter, décharnés, les nerfs à vif, ils faisaient oublier à eux seuls toutes les autres souffrances de ce corps en décomposition.

Dès que T. se trouva dans le liquide salvateur, il s'y laissa tomber, joignant dans cette chute toutes ses espérances. Il s'assit du mieux qu'il put, ne laissant que sa tête à l'air libre. A travers l'eau transparente, il regarda son corps meurtri et comprit qu'il n'atteindrait jamais l'ombre de la forêt : sous l'emprise du lac, chauffé à blanc par le soleil sans pitié, son corps se diluait lentement dans l'eau, petite tache boueuse dans l'étendue éclatante...

Delphine Kilhoffer
13300 Salon

tue au lieu de faire *Pornography*, il n'y aurait jamais eu *The Walk* ou *Close To Me* ni le prochain (double) album qui s'annonce grandiose.

Iggy Pop disait *Fuck Life* et il a continué à chanter son angoisse pour ses fans qui peuvent l'entendre aujourd'hui dire *Fuck Death*.

La new wave est le seul moyen de sortir du désespoir sans devenir un mouton de Panurge, mais elle est à double tranchant car certains peuvent déprimer sérieusement.

There's nothing left but Faith (Cure, Faith).

Joe Bandeau
92 Sceaux

Ça m'horripilait de rester là, avec elles, dans ce bar minable, avec ses chaises d'un bleu gonflé à vous foutre mal au cœur pour le restant de la journée. J'en pouvais plus. En plus de ça, il fallait parler, parler et toujours parler pour montrer qu'on était bien là et pas ailleurs, que c'était nous et pas les autres. Le pire, c'était que, plus il fallait parler et plus je me taisais. Chemin faisant, on m'avait surnommé "la folle". Tu parles d'une affaire. De toutes façons, ces gens là, je les haïssais et ça me calmait. Je les haïssais de la tête aux ongles (je les avais déjà vus, c'est pour ça !). Tout m'énervait en elles : leurs habits bien carrés et bien centrés, leur maquillage qui ne devait pas dépasser la zone prescrite, tout le bataclan qui faisait d'elle de futures zombies. Pourquoi avais-je atterri là ? Mon sourire, que j'avais rapporté des chiottes où j'étais allé les oublier, se fanait vite, j'avais de plus en plus mal au cœur et l'odeur des cigarettes m'écœurait. Je voulais être loin de mes "copines" car elles devenaient de plus en plus possessives, c'étaient de vraies ventouses ces filles là. Heureusement, jeudi, je suis tombée malade. Pendant une semaine j'allais pouvoir me taper une cure de Cure. Ça au moins, c'était de la dynamite. P.S. C'est une histoire véridique.

Marie-Claire
13490 Jouques

LA CHUTE INTERNE

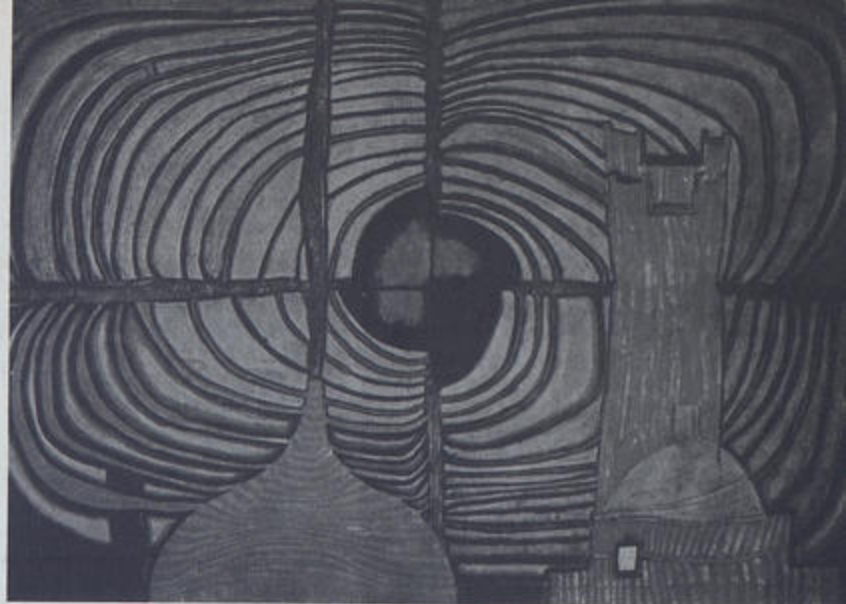
A présent, je sais.

Je sais que je ne sortirai plus jamais de cette chambre.

La fenêtre ? Il n'y a pas de fenêtre.

Et la porte ? Il n'y a pas de porte.

Des murs, des murs autour de moi, juste des murs. Un empire de ciment. Ma géole de pierres. Je suis tombée dans le puits noir des rêves. Des débris d'ongles sur le sol et le sang d'une chair déchirée sur les murs. Il y a des années que je lutte et mes paumes se creusent sur le roc inflexible. Il y a des années, des années-minutes. Et bientôt l'oxygène viendra à me manquer. Ma gorge est déjà sèche et les larmes se figent dans mes yeux douloureux. Je ne sais plus respirer sinon l'air qui me manque. La sueur lourde des nuits de juillet me tenait en éveil jusqu'aux lueurs de l'aube. Mais j'avais en ce temps-là la possibilité d'ouvrir grand la fenêtre et de balancer mon corps à demi dans les halos de lune. Oui, c'était un temps heureux. J'ouvrais mes bras dans la nuit des étoiles et je sentais la lune entrer en moi sans souffrance. Mais je ne rêve pas, les murs ensemble se rapprochent. Je pourrais les crever comme une bulle de savon. Je n'en ai pas la force, je n'en ai pas la force. Je n'oublierai jamais. Jamais. Le masque de plastique chaud dans lequel il mettait ma tête. Et il serrait, serrait les nœuds. Le masque se couvrait de buée.



HUNDERTWASSER : GRÜNE TÜRME IN DER SONNE (GALERIE WELZ / SALZBOURG)

J'ai du mourir dix fois. Je ne peux plus lutter. Je suffoque, buvant mes yeux incandescents. Et les murs se rapprochent. Bientôt, je ne pourrai plus étendre les bras.

Pas un seul trou, une fente. Pas de lumière. Jamais. Jamais.

Les parois de mon crâne s'allument et je me cogne aux vertèbres du corps endormi. Je sens se dilater le ventre des fleuves rouges dont les larmes me noient sous des pulsions. Il faudrait m'arracher les yeux, les mêler à mon sang et repindre les murs avec ce doux breuvage. Si j'avais un couteau...

Mourir, voilà la délivrance. Mourir très proprement d'un trou dans l'estomac. Etaler au soleil mes intérieurs fumants. Mourir en face externe, criblée de balles.

Mais pas ce cauchemar, cette chute intérieure.

Je ne veux pas rester sous terre, entre ces murs-membranes. J'entend le chant des eaux qui s'approche, qui court. Si mes lèvres s'entr'ouvrent, j'avalerai la terre. Et la terre sèche qui crisse sous mes dents se changera en boue à l'arrivée des eaux. Les vers blancs, les lombrics se repaîtront de ma dépouille.

Il n'y a plus d'espoir... à présent.

Et le sang coule encore. Des pierres de sang noir explosent sur mon visage. Le sang des murs. Des murs qui se rapprochent. Peut-être une imagination ? Non, tout est trop réel.

Comme ce feulement, cette lamentation qui hurle dans ma tête. Ce cri qui monte en moi, si douloureux. Je n'ouvre même pas la bouche. Le cri éclate sous ma chair. Il m'a broyée à l'intérieur. Je ne suis plus qu'une enveloppe recouvrant des déchets d'organes. En moi coule la lave glauque du cerveau qui se mêle à la purée du ventre explosé.

Je fond à l'intérieur. Entre les pierres dures. Entre les bourbes d'eau. Entre le sang des murs.

Je suis allée au fond, au bout du fond, à l'infini. Mon cœur finira bien par s'arrêter de battre. Lorsque je reviendrai dans un corps différent, je ne plongerai jamais sous les eaux. Il pourrait se former une plaque de verre à la surface de l'eau, un verre de diamant comme une tôle d'acier contre laquelle toutes mes forces ne suffiraient pas.

Alors, il m'éveilla. Il me dit que j'avais rêvé. Et son regard si bleu, si noir... son regard brisait les murs ! Sa voix dans mes oreilles, douce et larmoyante ressemblait au feulement d'un petit animal. Mais ce sang, tout ce sang sur les murs sans lumière !

C'est à ce moment que je compris qu'il venait de m'avalier.

G. Wemith
13000 Marseille

Je vous écrit ce soir car je suis triste : dans quelques heures Radio 7 se taira. Pour toujours. Je n'arrive pas à y croire. Le matin, maintenant, en me levant je ne sais pas qui me donnera la pêche pour aller au cours, je ne sais pas ce qui me fera rire dès 6 h 30. Je pense aussi à tous ces jeunes groupes qui trouvaient sur les ondes de cette radio à faire entendre leur voix, sortir de l'ombre. Et puis, avec les Nuisances, une chance nous était donnée de gagner des places au concert et la possibilité de rencontrer des gens qui avaient les mêmes goûts que moi. Radio 7 qui disparaît, c'est l'originalité et la marginalité qui en prennent un coup et si ça continue comme ça je me demande bien ce qui restera après ce nivellement inspiré par la vieille droite. On pourra me répondre qu'il y a des émissions et des journaux "pour les jeunes" mais il n'y a déjà plus ni T.V.6 ni Décibels et le reste... Tout part sous le pouvoir du fric et de la politique, je suis totalement écœurée et c'est avec rage et sanglots que je vous écris. Ce qui se passe en ce moment dans les médias me semble affolant et j'espère que vous publierez ma lettre.

Isabelle
94000 Créteil

Les punks existent et continuent d'exister et de plus en plus de groupes français se forment. Les minorités sont de plus en plus nombreuses, je suis sûre que beaucoup seront d'accord avec moi. Salut aux punks du monde entier. DESTROY !

Laurence Gasquet
13140 Miramas



L'EQUERRE

AGENDA

LES DIMANCHES DU "DOMINGO" AU BATACLAN

Depuis le début de 1987 il y a une nouvelle boîte à Paris et c'est une boîte de jour. Le Dimanche après-midi, le Bataclan ouvre ses portes aux jeunes de 1 an à 101 ans. Les parents et les enfants s'y retrouvent (quelquefois par hasard) jusqu'à 22 h. Musique, attractions, buffet, bar, concours de danse, entrée pas chère, tout est réuni pour assurer le succès de la formule. Serge Krüger, l'inventeur de ce Domingo est le même qui a déjà lifté Le Tango, lancé Radio Tchatch et, il y a plus longtemps, dans le look, inventé le jean triple force gris, le slooghi (cette seconde peau de plastique noir qui fait des jambes si belles) et les blousons en caoutchouc... pour ne citer que trois de ses gags les meilleurs. Par le dosage savant et improvisé de ses hôtes du dimanche, plus la mode et la musique, il a renoué avec l'héritage de Fabrice Emaer, le génie du 7 et du Palace. C'est au Bataclan qu'on peut se faire une petite idée de la foule disco, chamarrée et insouciante des années 70. (Palace où Serge Krüger officie également certains soirs). Au Domingo rythmes blancs et rythmes blacks se répondent, chacun danse, tous s'amusent, tous reviennent. (BATACLAN DANCING 50 bd Voltaire 75011 PARIS).



3 : Robert et Antoine.



4 : Philippe Krootchey.



5 : Marion.



6 : Sophie.



7 : Zazie et Elian.



8 : Diane.



9 : Jérôme et Timothée.



10 : Jacques et Cyril.



11 : Gwendoline et Joë.



12 : Myriam.

AVEC L'APPROCHE DES ELECTIONS PRESIDENTIELLES, c'est la série noire pour les télés et radios. Oxygène à Rouen avec son Pope Of The Tops a été touchée... et coulée. Radio 7, à Paris laisse la place à une station "d'informations" 24 h sur 24. Des informations qui informeront "bien", n'en doutons pas. L'EQUERRE présente tristement certains de ceux qui faisaient de Radio 7 la station la plus écoutée des jeunes dans la région parisienne. De gauche à droite : Robert Lévy-Provençal, dit R.L.P., virtuose du remix du scratch et du break. Kathy Nivez, animatrice et Identité Remarquable (interviews). Régis, l'ange des tropiques et du Zouc (la musique antillaise est une musique française d'après Krüger). Laurent Pavia ou Laurent Goutang, célèbre par ses Nuisances l'émission "plus cold, tu meurs". Nous les retrouverons sur d'autres ondes... peut-être.

Ph. D.



PETITES ANNONCES

Les Petites Annonces de L'EQUERRE sont gratuites ; mais, en raison de leur abondance, celles qui sont d'ordre commercial (vente ou achat) seront, à partir de ce numéro, payantes. Tarif : 10 F la ligne imprimée. (chèque à l'ordre de GLORIA Ass.)

- RECHERCHE vidéos Siouxsie, Kas Product, X, tous groupes gothiques, Virgin Prunes, Christian Death et Jad Wio dans Décibels. PASCALE BERTRAND 93, Bd de la République 47000 AGEN.
- RECHERCHE tous éléments sur Robert Smith, New Order, S. od M. The Smith, Siouxsie. ANNE LAURE BIBOLLET 177, rue Joliot-Curie 69005 LYON.
- RECHERCHE textes des morceaux de Joy Division & New Order PATRICE GIDE 12, rue Mirone 13009 MARSEILLE.
- CHERCHE correspondant(e) anglais (e) parlant français et habitant Londres. CHANTAL NORBERT 125, rue de la Tour Billy 95100 ARGENTEUIL.
- RECHERCHE Nicolas et Greg rencontrés en août à Hossegor et habitant la région de Melun/Fontainebleau. FLORENCE DENJEAN 39 bis, rue Walter Poupot 33000 BORDEAUX.

L'EQUERRE

AGENDA



14: Morgan, Edgar et Nicolas.



15: Loulou, Fifi et Riri.



16: Diane, Rourou et Zouzou.



27: Nana.



17: Gilles.



18: Amanda.



19: Patrick et Marie-France.



20: David.



21: Joseph.



22: Irma.



23: Patrice (c'est elle) et Octave.



24: Olivia.



25: Mona et Simon (de dos).



26: Emmanuelle.

PETITES ANNONCES PETITES ANNONCES PETITES ANNONCES PETITES ANNONCES PETITES ANNONCES PETITES ANNONCES PETITES ANNONCES PETITES ANNONCES

• ACHETE tous disques. ALAIN (1) 48 28 84 29 après 20 h 30.
• CHERCHE correspondant (e) keupon (e) surtout aimant Bérus, Pistols, Oberkampf, Vandals, T.S.O.L., P.I.L., Trotskids, NATHALIE GRANJEAN 54, av. Jean Perin 92330 SCEAUX.
• ECHANGE cassette live de Joy Div. contre idem de Xymox, D. can D., Cocteau Twins, Wolfgang Press, The Attrition. STEPHANE LAMONIERE 45, av. René Gournichas 87170 ISLE.
• CHERCHE les deux premiers L.P. d'opposition: Breaking The Silence et Intimacy. ERIC LANGE 3, av. Léon Blum 93140 BONDY. Tél.: 48 49 18 82.
• RECHERCHE copines new wave pour défiles, amitiés, tendresses, amour ? FREDERIC NICOLAS DEVEVEY c/o M. SCALIA 54, rue d'Auxonne 21000 DIJON.
• CHERCHE anglais(e) habitant Londres pour hébergement mois d'août, 2 semaines. Prêt à payer pension. PASCAL CHATAIN 2, rue Jules Vallès 24750 PERIGUEUX-BOULAZAC.
• SI TU HABITES Marseille ou environs, si tu es new wave, entre 16 et 18 ans, look délinquant, écris-moi (avec photo). J'ai

16 ans. VIRGINIE CHARON Résidence Sycée Est Bât. 5 13010 MARSEILLE. Tél.: 91 89 83 28.
• WANTED: curiste capable de m'envoyer textes de TOUTES les chansons de Bob et de ses noirs compères. DAVID BERSET 38300 St-SAVIN.
• VENERE: S. of M., Joy Div., Damned, Cure, Norma Loy, Dance Society, Virgin Prunes, Dead or Alive, U2... et aussi... mecs cheveux mi-longs, England, romantiques... KARINE LE NADAN 13, rue Kipling 29200 BREST.
• CHERCHE photos concert Nick Cave 07-10-86 Elysée Montmartre, vend photos couleur Passion Fodder live 21-12-85 Forum. Rens./un timbre. B. & F. DEBRODER 268, rue des Clos 78550 HOUDAN.
• GROUPE CANADIEN punk hardcore Social Suicide désire entrer en contact avec groupes français: échange d'opinions, de cassettes etc. Vend également cassettes Social Suicide avec photo + auto-collant + autographe 25 F.F. port payé ! STEVE GENEREAUX 271 E Stanley Street - BRANTFORD. ONTARIO. N 35 7 K 2. CANADA.
• BASSISTE cherche musiciens(es) ou

groupe débutant sérieux pour formation cold. Influences Cure, Joy Div, S. of M.; Demander SYLVIE: 56 06 49 67 BORDEAUX.
• VIEILLE INTOXIQUEE de 16 ans et de très bonne musique recherche des gens délinquants dérivant vers scène keupon. MOON MOREAU Kerambretton Le Cabellou 29110 CONCARNEAU.
• JE VOUDRAIS TOUT sur: Stiv Batters, Dead Boys, Lords Of The New Church. CARMELA IACOBOSZI 5, passage des Acacias 68200 MULHOUSE.
• DEUX FOUS cherchent plus fous qu'eux pour folie par correspondance. La folie n'ayant pas de frontière ! LAURENCE FLOREANI 4, rue Edmond Rostand 95600 EAUBONNE.
• CURETTE cherche curiste délinquant branché Cure, Siouxsie, Bérus, G.B.H., G.P.S., O.T.H., X.T.C., B 52's, P.I.L. L.S.D. Jesus & Mary Chain. Joindre photo délinquante. CAROLE BONILLO Route d'Orange 84210 LES VALAYANS.
• URGENT: recherche K7 live Cure, 04-08-86 à Dax, 09-08-86 à Orange; Echo; 18-11-84 (?) NATHALIE VINCENT La Béraudie 46090 CAHORS.

• CORBEAU (jeune homme) recherché pour former secte de doctrine délirante sur Bauhaus, Cure, U2, Simple Minds. Région Chartres, Lorient, Allemagne. SANDRINE GOULU 17, Fg de la Fontaine 28320 GALLARDON.
• LES ONDES s'ouvrent à vous: envoyez K7, disques, bios à GULP ! RADIO RECRE B.P. 101 82001 MONTAUBAN CEDEX.
• ANGLAISE jeune fille cherche correspondant(e). Aime l'art et Patti Smith, Cocteau Twins, Swans, Prokofiev, Cindytalk, Chostakovitch. Aime le cinéma et lit: Thomas Mann, Rimbaud, Simone de Beauvoir. "J'écris suffisamment en Français et j'ai vingt-cinq ans". Mlle VIVIAN HAMLEY 16, Hatchgate, Horley, SURREY RH6 7EA ENGLAND.
• RECHERCHE TOUT sur Françoise Hardy. Surtout articles anciens. Faire offre détaillée et prix. SYLVAIN HUREL 161, rue Legendre 75017 PARIS.
• STEPHEN (28 ans) musicien anglais voudrait correspondre avec jeune(s) fille(s), plus de 20 ans de préférence, aimant écrire, lire et être créative (s). Goûts musicaux: Holger Czukay, Can, Iggy Pop, Mothers Of Invention, Captain Beefheart, Prince, Cocteau Twins, Scritti Politi, Prefab Sprout,

Woodentops, Père Ubu, Television. STEPHEN JAMES: Frome Hall, 1, Frome Road, LONDON N22 6BP. U.K.
• VOUDRAIS correspondre avec new wave cool branchés, filles ou garçons, Cure-Siouxsie. J'ai 19 ans, j'avais le look Robert mais maintenant, je suis au Service National. J'attends vos lettres. DRAGON ACIO Alexandre G 1 P3 Quartier Mangin 02015 LAON CEDEX.
• VENDS 33 & 45 tours de 1950 à 1986. Pièces rares et divers + vidéos. Liste contre 1 timbre. SYLVIE VERLHAC. Résidence Parc à Ballon 1, Bât. B 2. 34000 MONTPELLIER.
• POEMES Les Trois Jours De L'Amour. Editions St Germain des Prés, chez l'auteur. 30 F. MANU BAILLY ETIVAL. 39130 CLAIRVAUX.
• CATERPILLAR émission rock recherche K7, démos etc. ERIC ROBLES rue Metchot 64300 ORTHEZ.
• APPROCHEZ, ECOUTEZ et envoyez vos K7 etc... cold, after punk, punk, batcave, hardcore. MATTHIEU. RADIO CACTUS. 20, rue du Vieux Tanneur 77400 LAGNY.

(suite de la page 33)

propose au cœur de Barbès une salle de 900 sièges pourvue de deux balcons aux enluminures rococo, d'un écran large et d'un bar au premier étage avec vue imprenable sur un des endroits les plus animés de Paris. Deux films différents sont proposés chaque semaine en double programme pour ... 6 francs. En 1987, le Trianon continue à présenter la même formule, et seuls les tarifs ont augmentés : 10 francs. L'autre salle, c'est la Cigale. Survivant de l'âge du music-hall, lointaine époque durant laquelle le Moulin Rouge n'était pas encore fréquenté par des hordes d'Allemands et de Japonais, la Cigale a successivement été un théâtre de variétés et un ciné de quartier (dans les années soixante) avant de devenir le temple du Kung-Fu jusqu'à sa récente fermeture en octobre 1986. En 1984, la Cigale avait attiré plus de 5.000 spectateurs pour un festival Hong Kong organisé par le journal Libération et soutenu par les Cahiers du Cinéma, qui se prit d'un soudain intérêt pour ce genre qu'ils ont pourtant largement méprisé. Un festival où l'on pouvait voir côte à côte l'intelligentsia des intellos du cinématographe et les vrais amoureux du cinoche, les clochards venus pour la douce fraîcheur d'une salle en été et les journalistes coincés sur leur fauteuil. Au même moment sort un numéro spécial des Cahiers, "Made in Hong Kong". Olivier Assayas, qui n'avait pas encore commis son *Désordre* laborieux, y disserte à loisir sur le pourrissement du Kung-Fu à Hong Kong même (la politique des studios est désormais axée sur la comédie plutôt que le film de combat proprement dit), et interviewe les "forces vives" du nouveau jeune cinéma chinois comme Tsui Hark, couronné pour l'occasion roi de la nouvelle vague. Notons avec amertume que si cette nouvelle vague est annoncée par un film aussi formellement grandiose que *Zu : Warriors Of The Magic Mountain*, Assayas n'en retiendra strictement rien au niveau du pouvoir d'enivrement des images. Quand on parle (avec ce qui semble être de l'enthousiasme) d'un réalisateur dont le but évident est de clouer le spectateur sur son fauteuil, comment comprendre un *Désordre* si flasque et désordonné qu'il ferait fuir l'amateur le plus aguerri des films dit "difficiles" ? Il est vrai que la "difficulté" d'un film est calculable par rapport à sa non-rentabilité, puisque nous sommes restés obsédés par une vision de "l'Art" qui n'admet pas le profit. On a les talents que l'on mérite, et certains de ces talents sont curieusement plus convainquants lorsqu'ils se penchent sur d'autres cultures. Il faut bien finir par accepter cet axiome inexorable (mais, espérons-le, non-éternel) que les Français parlent de ce qu'ils aiment avec plus de succès que lorsqu'ils proposent leurs propres créations. Après tout, Olivier Assayas n'est-il pas le descendant logique d'une nouvelle vague Française qui se revendiquait du grand cinéma d'action Américain pour finir par produire des *Céline Et Julie Vont En Bateau* et autres tortures intellos antinomiques avec le ciné (Amé)ricain ? Ce n'est finalement que le dernier avatar de ce que le monde politique dénonce sous le nom de... Double Langage.

LES IMAGES DE L'ESCURIAL

En 1934, au 11 Bd du Port Royal s'ouvre l'Escorial dans un quartier qui accède à la vie parisienne après avoir été un immense terrain vague. En 1954, un ancien réalisateur, Jean Gourguet, se lance dans l'exploitation et reprend le cinéma, dont il va s'occuper jusqu'à l'année 81. A partir de là, rien ne va plus. La formule classique se profile de façon inéluctable : les épiciers du grand commerce (celui qui rapporte) prennent leurs options sur un vieux ciné que tout le monde a oublié et se préparent à l'ouverture d'un supermarché. Arrivent quatre copains de 25 ans, rodés aux galères des spectacles par des années de cours de théâtre, de petits rôles et de petits boulots et qui par passion commune pour le ciné obtiennent la gérance de la salle pour une période de dix-huit mois. Exit le supermarché, dès ce moment l'Escorial retrouve sa vocation de salle de spectacle. Tout est mis en œuvre pour attirer les spectateurs dans ce quartier décentré et vide de salles. Le climat est à la reprise et l'Escorial bénéficie du choc en retour provoqué successivement par le ras-le-bol du magnétoscope et le rejet du multi-salle à écran minuscule. Afin de "conduire le spectateur jusqu'à la magie

du spectacle" (dixit Dominique Erenfrid, la directrice de la salle), l'Escorial se lance dans la programmation tous azimut : un film différent à chaque séance, des nuits-concepts (bandes-annonces, films Kung-Fu, clips publicitaires, polars) et ce qui deviendra leur spécialité, des films-cultes comme *Le Bunker De La Dernière Rafale* et *Eraserhead* (toujours à l'affiche aujourd'hui). Mission accomplie au bout des 18 mois : L'Escorial vit, l'expérience réussie apporte la crédibilité nécessaire à l'obtention de



PEE WEE'S BIG ADVENTURE

Une ou deux fois par décennie nous arrive un film qui par son originalité nous propulse dans une Twilight Zone riche en délices, terrain propice à la magie des délires les plus anti-réalistes (voire surréalistes). Citons pour mémoire *Rocky Horror Picture Show*, *Phantom Of The Paradise*, les films de Russ Meyer (*SuperVixens*, *Faster Pussycat Kill ! Kill !*) et ceux de John Waters (*Pink Flamingos*, *Female Trouble*, *Polyester*). Avec Pee Wee's Big Adventure c'est un nouveau fleuron Ubuesque, digne des slapsticks de Keaton, qui par son essence absurde et (apparemment) dérisoire est voué à devenir Cult Movie. Dur de se risquer à raconter par le menu de cette escapade ébouriffante d'un freak américain à la recherche de son vélo rouge dans l'immensité d'une Amérique cruelle, bizarre et dadaïstement drôle : contentons-nous de saluer une œuvre qui révèle le grand Pee Wee Herman, personnage loufoque au costume écriqué, aux baskets blanches et au rire tonitruant. En plus des multiples clins d'œil à toute une mythologie américaine, on peut noter la présence de guest stars tels que Twisted Sisters (!), James Brolin (*Amityville*), E.G. Daily (*Say It, Say It*) ou encore Morgan Fairchild, la blonde de *Flamingo Road*. On n'a pas fini d'entendre parler de Pee Wee...

PEE WEE'S BIG ADVENTURE SORTIRA EN JUIN DANS TOUTE LA FRANCE. CE SERA LE PREMIER FILM DISTRIBUE PAR L'ESCURIAL. N.B. Il y a aussi un Fan Club : Pee-Wee Fan Club, 37 rue du Banquier 75013 Paris.

prêts en vue de rénover la salle. Celle-ci ferme donc une nouvelle fois en juillet 82 pour quatre mois. Deux millions cinq cent mille francs transforment le cinoche rétro en somptueuse salle avec écran géant, dolby et stéréo, avec en prime la caisse du défunt Gaumont Palace dans le hall et des photos Harcourt, du velours rouge, des néons,

bref tout le décorum merveilleux et générateur de cette indicible magie du cinéma. Ils seront les premiers à passer la trilogie de la *Guerre Des Etoiles*, pour la réouverture en octobre 84. Leur indépendance permet de développer le concept "Escorial Panorama" en créant une forte fidélisation du public. Mais le nouvel objectif des exploitants de l'Escorial est de devenir une salle d'exclusivité. Le pari devient état de fait lors de l'été 1984 avec *L'Etoffe Des Héros (The Right Stuff)* sorti simultanément à l'Escorial et dans les autres cinémas parisiens. C'est depuis la bataille pour obtenir les films d'envergure auprès des distributeurs, avec des petites erreurs de programmation comme *Jean De Florette*. "On a signé un an à l'avance au début de la production", explique Brigitte Atkin, programmatrice, "nous pensions que le résultat serait très différent de ce que ça a donné, et pour le premier film français qui passait à l'Escorial c'est un peu dommage mais de toutes façons, nous ne voulons pas montrer que ce qui nous plaît. Notre cinéma doit aussi être la vitrine de l'actualité cinématographique".

LE LIFTING DU MAX LINDER

Quand Parafrance fait faillite en 1985, c'est la fermeture du Max Linder, un cinéma créé par Max Linder lui-même dans les années 20. Une fermeture qui ne pouvait pas laisser indifférent le carré d'as de l'Escorial : forts de leur expérience réussie à l'Escorial Panorama des Gobelins, ils décident de poursuivre leurs rêves sur les grands boulevards, sur ce même boulevard Poissonnière qui abrite déjà le grand Rex (2800 places, le plus grand ciné d'Europe depuis la démolition du Gaumont Palace de la place de Clichy), le Maxéville, les Arcades et le Hollywood Bd. D'ores et déjà, la "bande des quatres" annonce la couleur, et se décide pour la rénovation de fond en comble plutôt que de conserver l'architecture d'origine choisie par Max Linder lui-même lors de sa construction dans les années 20. Brigitte Atkin justifie cette démarche comme étant le résultat logique d'une "fuite en avant" qui s'est petit à petit transformée en entreprise performante : "Au début, nous ne pensions pas en arriver là. Ouvrir un Escorial-bis, obtenir un milliard de centimes de prêt d'une banque, programmer de l'exclusivité... Tout cela est arrivé au fur et à mesure. L'Escorial était une maquette de ce qu'on voulait faire, et c'était une salle trop petite (300 fauteuils, et des centaines d'exclus lors des soirs d'affluence). Tout ce que nous avons pu apprendre, nous l'emmenons au Max Linder". Jamais en mal de Happenings, l'équipe organise une "nuit de luxe avant travaux" durant laquelle une foule ébahie va vivre les derniers instants -oh combien symboliques- de la salle cinquantenaire avant une irrémédiable plongée dans l'inconnu. Un double programme fabuleux couronnera ce 30 novembre avant la projection de *L'Homme Au Chapeau De Soie*, montage de deux films de Max qui achèvent de prouver la dette immense de Charlie Chaplin envers ce précurseur français trop méconnu. La deuxième partie fut le bouquet final : le "film-surprise" annoncé sur le programme se révèle être le film le plus dadaïstement drôle et inventif depuis... Max Linder. Son titre, c'est *Pee-Wee's Big Adventure* (voir encadré). Grâce à ce slapstick délirant, l'Escorial va désormais se lancer dans la distribution (sortie prévue de Pee Wee en juin 87).

UN FUTUR POUR LE CINEMA POPULAIRE ?

Le rejet du cinéma "Fast Food" multi-salles a permis une nouvelle émergence de la salle de quartier : Les deux Escorial sont là pour en témoigner. Il est curieux et significatif de remarquer que la plupart des salles de Barbès qui ont fermé sont retournées à leur vocation première, le spectacle. A la Cigale, dès le milieu de mai, les Ritas Mitsouko inaugureront une toute nouvelle salle lookée par le décorateur branché Philippe Stark (enfin sorti des Halles) et destinée à la musique. Cela à 400 mètres de la flambante neuve "Locomotive", le club rock qui succède au Pathé Clichy fermé en 84. Décidement, l'avenir du ciné Kung Fu ou assimilé semble être dans la musique, une fatalité d'autant plus naturelle que Paris ne possède pas assez de salles de concert. Il fut un temps où un ciné qui fermait devenait automatiquement un garage ou un supermarché : les temps ont bien changé, mais cette fois il y a plutôt lieu de s'en réjouir. □

HEROS

La Joconde du
XX^e Siècle

A N D Y
WARHOL

Le Léonard de Vinci de l'ère du je-m'en-foutisme et du moindre effort s'était confondu avec son siècle et a rejoint les poses figées des stars du papier ou de la pellicule qu'il a immortalisé. Dans un de ses ultimes regards à ses caméras tant aimées, à Paris, deux mois avant sa mort, désabusé et intrigué à la fois, il s'impose comme l'énigme majeure de l'art contemporain en joignant de façon irrémédiable génie et mystification. L'artiste le plus psychédélique et le plus libre pose devant S.A. Liberté. O.C.

PHOTO : GALERIE
LAVIGNES-BASTILLE



CORIDA

LES RiTA MiTS OUKO



NOUVELLES DATES
DU
11 AU 18 MAI 1987

★ PARIS : LA CIGALE

★ GUEST : IT'S IMMATERIAL

Virgin éditions
virgin musique

nouvel album: The no comprendo
LP 70465 - MC 50465 - CD 30031

Libération

l'Echo des Savanes

SKYROCK
LA SUPERRADIO